

Hombre

Leonard, Elmore

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ELMORE
LEONARD
HOMBRE



Elmore Leonard

HOMBRE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Élie Robert-Nicoud

*Collection dirigée
par François Guérif*

RIVAGES/NOIR

Titre original :
Hombre

© 1961, Elmore Leonard, Inc.
© 2004, Éditions Payot & Rivages
pour la traduction française
106, bd Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN : 978-2-7436-1197-2
ISSN : 0764-7786.

Je ne savais pas par où commencer. Alors, j'ai demandé conseil au journaliste du *Florence Enterprise*, qui m'a dit de commencer par le commencement : le jour où la diligence est partie de Sweetmary avec tous les passagers à bord. Ça me paraissait une bonne idée, jusqu'à ce que je m'y mette. Parce que là j'ai compris que tout avait débuté avant et qu'il aurait fallu expliquer trop de choses à ce stade. Qui étaient ces gens, où allaient-ils, et tout le reste. Et puis si j'avais commencé mon histoire là, on n'en aurait pas su assez sur John Russell.

Cette histoire est la sienne. Sans lui, nous serions tous morts, et il n'y aurait plus personne pour raconter ce qui s'est passé. Je vais donc commencer au moment où j'ai vu John Russell pour la première fois. Vous comprendrez pourquoi quand vous en saurez un peu plus. Trois semaines s'étaient écoulées entre notre première et notre deuxième rencontre, le jour où la diligence a quitté Sweetmary. C'était l'après-midi, ils venaient juste de ramener la jeune McLaren de Fort Thomas.

Il y a certains détails un peu gênants à mettre par écrit, notamment à propos de cette jeune McLaren et aussi certaines idées que je m'étais faites à l'époque sur John Russell. Mais on m'a dit : imagine-toi que tu parles à un copain et ne t'inquiète pas de ce que vont penser les gens. Alors c'est ce que j'ai fait. S'il y a des passages que vous voulez sauter, là où j'ai mis toutes mes réflexions, par exemple, allez-y, vous gênez pas.

Quant au titre, j'aurais pu choisir n'importe lequel des noms de John Russell. Comme vous le verrez, il en portait plus d'un. Mais je crois que le meilleur, c'est encore *Hombre*. Ça veut dire « homme ». Mendez et les autres l'appelaient comme ça.

Pour ce qui est de la date officielle, la diligence quitta Sweetmary le mardi 12 août, toutefois il faut revenir trois semaines en arrière : ma première rencontre avec John Russell. Ce n'était pas à Sweetmary mais chez Delgado.

Carl Everett Allen
Contention, Arizona.

Je crois que c'est là qu'il faut commencer : quand M. Henry Mendez, directeur régional de Hatch & Hodges à Sweetmary, qui était encore mon patron à l'époque, m'a demandé de l'accompagner dans la patache jusque chez Delgado à une vingtaine de kilomètres de là. Je me disais bien que ce petit voyage avait à voir avec les projets de la compagnie qui voulait interrompre le trafic sur cette section de la ligne de diligence. M. Mendez devait dire à Delgado que le moment était venu de fermer son relais et de faire l'inventaire de tout ce qui restait la propriété de la compagnie. Mais ce n'était pas la seule raison.

Il se trouve que c'était moi qui allais dresser l'inventaire. M. Mendez avait l'esprit occupé par des affaires plus importantes. À peine arrivé au relais, il envoya un des employés de Delgado chercher John Russell.

Jusqu'à ce jour, John Russell ne représentait pour moi qu'un nom que j'avais inscrit à une ou deux reprises dans le livre de comptes, l'année précédente. Tant de dollars versés à John Russell pour tant de chevaux de trait. Son métier consistait à attraper des mustangs, des chevaux sauvages qu'il débourrait ensuite. Il les livrait montés et attelés. M. Mendez choisissait ceux qu'il voulait. Russell emmenait ensuite les chevaux chez Delgado, il venait toujours accompagné de deux Apaches de White Mountain, parfois il les convoyait même jusque dans d'autres relais plus au sud, vers Benson.

Au cours de l'année passée, M. Mendez lui en avait acheté peut-être vingt-cinq ou trente. Mais il avait sûrement l'intention de lui dire de ne plus en amener puisqu'on fermait. Je demandai à M. Mendez si c'était bien là ce qu'il voulait faire. Il me répondit que non, ça il s'en était déjà occupé. C'était encore autre chose.

Comme un secret. C'était aussi ça le problème quand je travaillais pour M. Mendez. De loin, on n'aurait jamais pu deviner qu'il était mexicain. Il ne s'habillait jamais comme eux, avec ces vêtements blancs qui ont l'air d'être taillés dans des draps. Et il ne se conduisait pas vraiment comme un Mexicain. Si ce n'est que son visage restait toujours impassible, avec ses yeux jaunes comme du jus de chique et sa moustache tombante. On ne pouvait jamais deviner ce qu'il pensait. Quand il vous regardait, on avait l'impression qu'il vous cachait quelque chose. Ou même qu'il se moquait de vous et que ce qu'il disait n'avait pas vraiment d'importance. C'était dans ces moments-là qu'on se rendait compte qu'Henry Mendez était mexicain. Il n'était pas vieux. En tout cas, il avait moins de cinquante ans.

On était en train de boire le café quand l'employé de Delgado est revenu dire que Russell n'allait pas tarder. Un peu plus tard on a entendu les sabots

des chevaux et on est sortis.

Alors qu'on était là à observer ces trois cavaliers qui venaient vers nous en soulevant un nuage de poussière, M. Mendez s'est tourné vers moi pour me dire :

« Regarde bien Russell. T'en verras jamais un autre comme lui. »

Encore aujourd'hui, je peux vous jurer qu'il disait la vérité. Et je ne parle pas seulement de son allure.

Les trois cavaliers approchaient toujours, tout en donnant l'impression de rester sur la réserve, Russell n'était pas pressé d'arriver à notre hauteur avant de s'être assuré qu'il n'y avait rien à craindre. Lorsqu'il s'arrêta, les deux Apaches mirent leur monture au pas et vinrent se porter à ses côtés. En maintenant un écart pour garder une certaine liberté de mouvement en cas de danger. Ils étaient armés. Et quand je dis armés, je sais ce que je dis : des revolvers, des cartouchières en travers de la poitrine et des carabines qui à première vue m'avaient l'air d'être des Springfield.

Et c'est à ce moment-là, alors qu'il était encore en selle, que j'ai vu John Russell pour la première fois et que j'ai eu l'occasion de bien l'observer.

Imaginez un peu la cartouchière en travers de sa poitrine avec le soleil qui se reflétait sur les balles. Imaginez son chapeau, sale, à large bord plat, qu'il portait à la manière indienne, sans plis et sans l'incliner sur le côté non plus. Le bord était légèrement ourlé et il y avait une petite bosse sur la calotte.

Et imaginez aussi son visage à moitié dissimulé par l'ombre que projetait le chapeau. On remarquait d'abord qu'il avait le teint très sombre. Comme ses bras bruns. Il avait retroussé ses manches jusqu'au-dessus du coude. Je vous jure qu'il était aussi basané que ces deux types qui sortaient de White Mountain. Puis on remarquait qu'il avait des cheveux très longs, qui lui recouvraient les oreilles, et qu'il était rasé de près. Là, on devinait qu'il était plus qu'un ami ou un patron pour ces Apaches. Je veux dire qu'il aurait pu être un parent, malgré son nom. Et personne n'en aurait douté.

Lorsque M. Mendez lui parla ça devint encore plus frappant. Il s'est approché du cheval rouan de John Russell, et je me rappelle le premier mot qu'il lui a dit.

Il a dit : « *Hombre*. »

Russell n'a pas répondu. Il s'est contenté de regarder M. Mendez, mais je ne voyais pas ses yeux à cause du chapeau.

« Comment faut-il t'appeler aujourd'hui ? demanda M. Mendez. Quel est le nom que tu veux entendre ? »

Russell lui répondit quelques mots en espagnol et M. Mendez dit en anglais : « On se contentera de John Russell. Pas de totem. Pas de nom apache. C'est d'accord ? »

Russell hocha la tête et M. Mendez reprit : « Je me demandais ce que t'avais décidé. Tu disais que tu viendrais à Sweetmary dans deux jours. »

Russell parla à nouveau en espagnol, un peu plus longuement cette fois. Visiblement, il donnait des explications.

« Tu verrais peut-être les choses autrement si tu y réfléchissais en anglais, répondit M. Mendez en l'observant attentivement. Ou si tu m'en parlais en anglais maintenant.

— Ça serait la même chose », dit soudain Russell dans un anglais impeccable, mais quand même avec une pointe d'accent à peine perceptible, si léger qu'on se demandait si on ne l'avait pas imaginé.

« Mais c'est un choix important, dit Mendez. Partir pour Contention. Vivre parmi les Blancs. Comme un Blanc, à cultiver la terre qu'un Blanc t'a léguée. Et parler en anglais, quelle que soit la langue dans laquelle tu penses.

— Voilà le problème, dit Russell. Je pense encore de trop de façons différentes.

— Évidemment, reprit M. Mendez, tu pourrais toujours revendre la terre, acheter un autre cheval et un fusil avec l'argent. Donner le reste à ceux qui ont faim à la réserve de San Carlos. Après ça, il ne te restera plus rien. »

Russell haussa les épaules.

« Peut-être bien.

— Ou tu pourrais avoir un troupeau et le voir s'agrandir, dit M. Mendez. Tu pourrais te marier, fonder une famille. T'installer là-bas jusqu'à la fin de tes jours. »

M. Mendez marqua une pause : « Tu veux que je t'en dresse encore un autre tableau.

— Ça commence déjà à faire trop », répondit Russell, qui n'avait pourtant pas l'air très inquiet.

Mendez n'allait pas se contenter de ces réponses. Il voulait le convaincre et il ne lâchait pas le morceau. Il déclara alors : « J'ai entendu dire que c'est une belle maison. »

Russell hocha la tête.

« Oui, si on a envie d'y vivre.

— Écoute-moi, fit Mendez comme si Russell était incapable de se rendre compte de l'aubaine. Qu'est-ce que tu veux au juste ? »

Russell baissa les yeux vers lui, puis avec lenteur et cette aisance qui le caractérisait il répondit :

« Peut-être un mezcal, si on peut nous en servir un là-dedans, hein ? »

Delgado éclata de rire et dit quelques mots en espagnol. M. Mendez haussa les épaules et ils entrèrent tous deux dans la baraque.

Moi, je m'attardai pour observer Russell. Il mit pied à terre sans lâcher sa carabine, une vieille Spencer 56-56 et il avança droit vers moi, en regardant ses chaussures, puis il releva la tête brusquement. Il avait dû deviner que je le détaillais. Nous étions face à face et je vis ses yeux. Ils avaient la même expression que ceux d'Henry Mendez, les yeux d'un homme qui sait mais qui ne parle pas. Comme un Indien ou un Mexicain. Sauf que les yeux de John Russell étaient bleus, bleu clair au milieu de son visage basané d'Indien. Ça ne vous dira peut-être rien, mais moi, en tout cas, ça m'a fait un drôle d'effet.

Comme je l'avais deviné, les deux Apaches étaient armés de Springfield.

Ils les tenaient dans le creux du bras et, malgré leurs balles, leurs cartouchières et tout le reste, ils avaient l'air plutôt drôles. Surtout à cause de leurs gilets et de leurs chapeaux de paille beaucoup trop étroits qui portaient dans tous les sens. Ils entrèrent à leur tour et je les suivis.

Mais je ne m'attardai pas. M. Mendez m'ordonna immédiatement d'aller dans la remise pour commencer l'inventaire. Puis d'aller inspecter les stocks de fourrage. Je ne revins donc pas dans le bar avant une bonne demi-heure. Au lieu des trois chevaux de selle, il y en avait maintenant cinq attachés devant, près de la patache.

À l'intérieur je vis M. Mendez et John Russell assis au bout de la longue table devant laquelle les passagers de la diligence s'installaient habituellement. Russell avait posé sa carabine sur la table, juste à côté de lui, comme s'il ne s'en séparait jamais. Ça aussi, c'était bien une habitude d'Apache.

Les deux cavaliers apaches étaient debout au bar, le long du mur à droite. Deux hommes étaient accoudés tout près d'eux. Je n'y fis pas vraiment attention jusqu'au moment où je m'assis à côté de M. Mendez. Je sentis tout de suite qu'il se passerait quelque chose. Tout était trop calme. Mendez regardait en direction du bar. Russell fixait le fond de son verre, comme s'il réfléchissait, ou comme s'il écoutait.

J'observai à nouveau les deux hommes. Je les reconnus cette fois. Ils travaillaient pour un certain M. Wolgast qui fournissait de la viande de bœuf à la réserve de San Carlos. Je les croisais de temps à autre à Sweetmary, ils étaient presque toujours saouls. Mais il me fallut quelques minutes avant de me rappeler leurs noms. Le premier s'appelait Lamarr Dean et avait à peu près mon âge, peut-être un an de plus. L'autre s'appelait Early, on disait qu'il avait fait de la prison à Yuma.

Delgado leur servit un whisky, mais on voyait que ce n'était pas de bon cœur. Early qui portait son chapeau enfoncé sur le crâne et qui d'habitude ne disait pas grand-chose, déclara tout d'un coup :

« Ils laissent entrer n'importe qui, ici.

— S'ils acceptent même les Indiens... » reprit Lamarr Dean.

Il regardait les deux Indiens. Ils ne pouvaient pas ne pas l'avoir entendu mais ils continuaient de l'ignorer. Et puis je me dis, forcément, ils parlent pas l'anglais !

Celui qui s'appelait Early demanda à Delgado : « Depuis quand est-ce que les Indiens ont le droit de boire ? » Mais je n'entendis pas la réponse de Delgado.

Lamarr Dean s'accouda au bar face au premier Apache.

« Peut-être qu'ils ont bu du *tizwin*, dit-il. C'est peut-être ça qui leur a donné le courage d'entrer ici.

— Il leur faudrait au moins une semaine avec du *tizwin*, dit Early.

— Ils ont le temps, répondit Dean. Ils ont rien d'autre à foutre.

— Ça c'est du mezcal, dit Early. »

Lamarr Dean continuait de les regarder fixement. « Ouais, sûrement », fit-il dit en guise de conclusion.

Puis il s'approcha du premier Apache sans lever le coude, en glissant le long du bar, jusqu'à ce qu'ils soient tout près l'un de l'autre. Early n'avait pas bougé.

« Mezcal, dit Lamarr Dean. C'est pas autorisé ça. Même les petites liqueurs mexicaines sont interdites pour vous. »

Le premier Apache qui n'avait aucune idée de ce qui se passait leva son verre. Il l'avait porté à ses lèvres quand Lamarr Dean le bouscula ; il avait tendu le bras et l'avait poussé légèrement. Le mezcal se renversa sur le menton de l'Indien et sur son gilet. Il regarda Lamarr Dean sans vraiment comprendre, il croyait peut-être encore que ce n'était qu'un accident.

« Ils ne tiennent pas l'alcool, dit Lamarr Dean. On sait pas pourquoi, mais c'est comme ça. C'est dans leur nature. »

Il leva son verre sous le nez de l'Apache, comme s'il le mettait au défi de faire la même chose.

C'est à ce moment-là que Russell se leva. Il prit sa Spencer dans la main droite puis il parcourut les quelques mètres qui le séparaient du bar avec son arme le long de la cuisse, sans quitter des yeux Lamarr Dean.

Lamarr Dean était face à l'Apache, et il avait commencé à boire son whisky, à petites gorgées, pour donner à l'Apache le temps de réagir. Comme s'il lui disait : « Allez, vas-y, bouscule-moi un peu pour voir. » Puis il rejeta la tête en arrière pour vider son verre cul sec.

Russell en profita immédiatement. Il ne le bouscula pas, il ne lui dit pas de laisser l'Apache tranquille. Rien du genre : « Si tu veux faire le malin, essaye avec moi. » Il ne lui laissa même pas le temps de se retourner.

Il releva le canon de sa carabine à toute vitesse. On n'avait même pas eu le temps de comprendre ce qui se passait, le canon avait fracassé le verre contre la bouche de Lamarr Dean. Lamarr fit un bond en arrière, laissa tomber le verre brisé qu'il tenait encore à la main. Il avait la bouche et les doigts en sang.

Je suis sûr qu'il aurait bien aimé tuer Russell dans la seconde, avec ses poings ou son revolver, mais la Spencer était maintenant braquée sur son estomac et le touchait presque. Early avait mis la main sur son arme, or tout s'était passé tellement rapidement que même lui ne pouvait plus rien faire.

Et Russell dit : « Alors, ce sera tout ? »

Lamarr Dean ne répondit pas, je crois même qu'il n'arriva pas à parler. Russell dit : « Avant de partir, mets ton argent sur le bar pour payer un mezcal. »

Il était comme ça, John Russell. Pas plus vieux que moi, tout juste vingt et un ans. Et pas plus apache que moi non plus. Sauf qu'il avait vécu avec eux. Ces Apaches complètement fous qui vivaient en liberté dans les collines et les autres, tout aussi fous, qui s'étaient fait prendre et qui vivaient à San Carlos. Il avait passé presque la moitié de sa vie parmi eux et ça faisait toute la

différence. Il avait peut-être un quart de sang mexicain et tout le reste était blanc, d'après M. Mendez. Mais je vous en reparlerai un peu plus tard. Pour le moment, je voulais seulement vous raconter ce qui s'était passé quand je l'ai rencontré pour la première fois.

Puis trois semaines s'écoulèrent. Et on en arrive au moment où j'aurais dû commencer cette histoire, le jour où ils ont amené la jeune McLaren de Fort Thomas dans une ambulance. Et le lieutenant l'a tout de suite accompagnée à l'hôtel Alamosa.

J'étais juste devant les bureaux de Hatch & Hodges, de l'autre côté de la rue et j'avais pu jeter un bon coup d'œil sur cette fille, malgré tous les gens qui l'entouraient. Elle devait avoir dix-sept ou dix-huit ans et elle était drôlement jolie. Quoique c'est peut-être pas le mot idéal pour la décrire, avec ses cheveux coupés court comme un garçon et son visage bruni par le soleil. En tout cas elle était pas mal, quoi, même après avoir vécu un mois parmi les Apaches et avec tout ce qu'ils avaient dû lui faire subir.

Quelqu'un nous avait dit qu'elle avait été enlevée par les Chiricahuas au cours d'un raid et elle avait été retenue prisonnière quatre ou cinq semaines, avant qu'une patrouille de Fort Thomas ne surprenne leur *rancheria* et la libère. Elle avait passé quelques jours à Thomas et l'officier qui l'accompagnait était chargé de la mettre dans une diligence qui devait la ramener chez elle. Quelque part du côté de Saint David.

Seulement il n'y avait plus de diligence pour le sud, et ce depuis une semaine. On avait mis des affiches partout, c'était bien typique des soldats de lui faire faire tout ce chemin jusqu'à Sweetmary sans savoir que les lignes de diligence Hatch & Hodges ne fonctionnaient plus. On l'expliqua au lieutenant quand il entra dans l'hôtel mais il déclara qu'il voulait en avoir la confirmation par un employé de la compagnie en personne. Il demanda alors à un des soldats de l'escorte d'aller chercher Henry Mendez qui se présenta à lui immédiatement.

Je restai à l'extérieur dans l'espoir d'apercevoir cette fille encore une fois si jamais elle ressortait. C'est pour ça que j'étais encore là quand John Russell est apparu au bout d'un quart d'heure environ.

Il y aura peut-être des gens pour se moquer de moi, mais histoire de passer le temps, je m'imaginais assis au café de l'hôtel avec la jeune McLaren. On parlait, et je m'entendais lui dire : « Ça a dû être une expérience terrible, de vivre avec ces Apaches. » Elle regardait fixement sa tasse de café et elle ne me répondait pas.

Alors on parlait d'autre chose. Je m'entendais toujours parler d'une voix grave, posée, je lui expliquais que j'allais trouver un autre travail maintenant que le bureau fermait. Que j'irais ailleurs. Que comme j'avais pas de famille, rien ne pouvait me retenir. Puis je nous imaginais voyageant ensemble (vous voyez un peu comment mes pensées s'enchaînaient), oui, mais dans quel

véhicule est-ce qu'on aurait pu voyager ?

C'est là que j'avais pensé à la patache, la voiture qu'on avait prise avec M. Mendez pour aller chez Delgado cet autre jour dont je vous ai déjà parlé.

Et je disais à la jeune McLaren : « Puisque vous voulez absolument vous mettre en route et qu'il n'y a pas de diligence, je me suis demandé si vous vouliez faire le chemin avec moi. » Ce qui prouve bien que l'idée d'utiliser la patache venait de moi, quoi qu'en dise M. Mendez.

Puis je laissais de côté l'épisode où elle acceptait et allait chercher ses affaires, pour passer directement à celui où on était tous les deux côte à côte dans la patache. Il faisait nuit et on allait vers le sud. Malgré le bruit du vent et les cahots de la voiture, je l'entendais sangloter, alors je lui passai un bras autour des épaules, je lui soulevai le menton et je disais quelques mots pour la consoler. Elle reniflait, elle se blottissait contre moi, et malgré sa drôle de coiffure je voyais bien que c'était pas un garçon.

On aurait pu voyager toute la nuit dans cette patache, pendant que j'étais là, devant le bureau. Mais la jeune McLaren et la voiture s'évaporèrent immédiatement quand je vis John Russell. Le nouveau John Russell.

Il était sur son cheval, de l'autre côté de la rue, un peu en contrebas. Il observait l'hôtel, immobile comme une statue. Et il fumait une cigarette, je me souviens de ça aussi. Mais c'est son chapeau que j'ai tout de suite reconnu, posé droit sur son front avec le rebord qui rebiquait légèrement.

Il portait un costume gris sombre, plutôt usé, mais qui lui allait bien. Et il s'était fait couper les cheveux. Sans ses cheveux qui lui tombaient sur les oreilles, et ses cartouchières, il paraissait plutôt anodin. Tant qu'on ne le voyait pas de plus près. Pour ça il fallait attendre encore quelques minutes. Que M. Mendez sorte de l'hôtel. Russell avait alors éperonné son cheval pour qu'il avance jusqu'au bureau. Il avait mis pied à terre, et il m'avait regardé par-dessus la selle, avec cette même expression impénétrable, comme il avait regardé Lamarr Dean avant de casser son verre de whisky contre ses dents.

M. Mendez nous avait rejoints :

« Alors tu vas accepter ? Demanda-t-il.

— Je vais vendre la ferme », répondit John Russell. M. Mendez le fixa du regard, je ne sais pas s'il réfléchissait. Au bout d'un moment il lui répondit :

« C'est comme tu veux. Tu peux choisir d'être blanc, mexicain, ou indien. Pour le moment ça te serait plus profitable d'être blanc. D'avoir l'air d'un Blanc pendant un temps. Quand tu iras à Contention, tu diras, bonjour messieurs dames, je m'appelle John Russell, je suis propriétaire de la ferme Russell. Certains se souviendront de toi. Pas tous. Mais ils sauront que tu es le propriétaire. Puis tu vois. Si ça te plaît pas, tu vends, si ça te plaît tu vends pas et t'attends. Tu décideras plus tard. »

On aurait presque pu croire que M. Mendez allait sourire.

« Tu savais que la vie était aussi simple ?

— J'en ai appris pas mal sur la vie, dit John Russell. C'est pour ça que j'ai décidé de vendre. »

Il s'éloigna de son cheval et traversa la rue en compagnie de M. Mendez, ils se dirigeaient vers l'hôtel Alamosa. M. Mendez n'avait pas pris la peine de nous présenter. D'ailleurs il ne m'avait même pas regardé. Mais ça m'était égal.

Un peu plus tard, le petit Mexicain qui travaillait pour nous emmena le cheval de Russell à l'écurie. J'étais dans le bureau, j'avais renoncé à revoir la jeune McLaren. Le garçon revint et entra par la porte de derrière, il portait la couverture de Russell et sa carabine qu'il posa sur la banquette des passagers. Je me rappelle avoir pensé : « Qu'est-ce qu'il va faire sans sa Spencer si Lamarr Dean ou Early sont à l'Alamosa ? »

Et je me rappelle avoir pensé aussi qu'il pourrait toujours s'habiller comme un Blanc, et avoir un nom de Blanc, ça ne suffirait jamais à cacher l'Apache qu'il y avait en lui. Je ne parle pas du sang. Je veux seulement dire qu'après la vie qu'il avait menée comment aurait-il pu convaincre qui que ce soit qu'il était blanc ? On ne peut même pas dire qu'il préférerait s'exprimer en anglais. C'était à des choses comme ça qu'on comprenait qu'il s'en foutait des Blancs et de notre façon de vivre.

D'après M. Mendez, il était sans doute blanc aux trois quarts, comme je l'ai dit et il avait un quart de sang mexicain du côté de sa mère. John Russell n'avait aucun souvenir de son père et il lui restait quelques vagues images du temps où il avait vécu dans un village mexicain. Sans doute en Sonora. On dit qu'à cette époque les Apaches attaquaient sans cesse les petits villages et emportaient tout ce dont ils avaient besoin, les vêtements, les armes, les femmes et parfois des garçons encore assez jeunes pour être élevés comme des Apaches. C'était ce qui était arrivé à John Russell. Quand on fait le compte, il avait dû vivre parmi eux entre l'âge de six et douze ans.

C'est là qu'intervint un certain James Russell qui vivait à Contention. Il est mort depuis, mais à l'époque il possédait des chariots qu'il louait à l'armée pour convoier les marchandises. Il se trouvait à Fort Thomas quand on y amena ce garçon en compagnie de plusieurs autres prisonniers. Il avait alors pour nom *Ish-kay-nay*. On assigna un certain nombre de corvées au garçon, pour le bénéfice de James Russell et c'est ainsi qu'ils devinrent amis. Un mois plus tard quand James Russell vendit son affaire pour aller s'installer à Contention, il emmena le garçon et lui donna un nom américain : John Russell. Cinq années s'écoulèrent. Le garçon alla à l'école. Puis, tout d'un coup, il décida de partir pour San Carlos afin d'entrer dans la police de la réserve, comme s'il voulait redevenir apache. (Ils l'avaient surnommé *Tres hombres* là-bas, je vous expliquerai pourquoi plus tard.)

Nous en arrivons maintenant au présent. Il passa trois ans dans les rangs de la police, surtout à Turkey Creek et Whiteriver. Et il changea à nouveau. Il s'était mis à son compte cette fois, il travaillait comme dresseur de chevaux sauvages. (Ça prouve bien que pour débourrer des chevaux comme ceux-là on n'a pas besoin d'être bien dressé soi-même, parce que M. Mendez m'avait dit qu'il était plutôt bon dans son métier.)

Un mois auparavant, à la mort de M. James Russell on avait fait savoir à John Russell par l'intermédiaire de M. Mendez qu'il avait hérité d'une ferme pas loin de Contention. M. Mendez insistait sans cesse pour qu'il voyage comme un monsieur et qu'il y aille en diligence. Mais John Russell repoussait chaque fois l'échéance. Quand il se décida enfin, il n'y avait plus de diligences, comme je l'ai expliqué.

Hatch & Hodges fermaient le relais de Sweetmary, en partie parce qu'il n'y avait plus assez de voyageurs pour le sud, et aussi parce que le chemin de fer emmenait les clients ailleurs. Mais tout d'un coup, ce jour-là, on avait trop de passagers.

D'abord il y avait la jeune McLaren. Puis John Russell et encore après, alors qu'il était parti avec M. Mendez, un soldat en permission était venu de Thomas. Il voulait une place pour se rendre à Bisbee. Il devait se marier dans une semaine et il était pressé d'arriver. Je lui expliquai la situation et il se rendit à l'hôtel.

Le docteur Favor arriva peu après.

C'était la première fois que je le voyais, mais j'avais déjà beaucoup entendu parler de lui. Quand il entra et qu'il se présenta je savais donc déjà qu'il était le docteur Alexander Favor de l'agence indienne à San Carlos.

Comme la réserve de San Carlos était assez proche, on avait entendu parler de lui. Et encore... pas tant que ça. On entendait parler des employés aux Affaires indiennes si c'était des gens bien comme John Clum, ou s'ils étaient malhonnêtes et se faisaient prendre à faire des affaires douteuses avec les Indiens pour s'enrichir.

On entendait dire alors qu'ils avaient quitté la réserve et que le nouvel agent devait arriver bientôt. Je ne savais donc pas grand-chose sur le docteur Favor. Si ce n'est qu'il avait passé deux ans à San Carlos, que sa femme était très jolie à ce qu'on disait et qu'elle avait environ quinze ans de moins que lui.

J'étais tellement étonné de le voir que je devais avoir l'air idiot. Il était au comptoir qui sépare le bureau de la salle d'attente, les deux mains posées à côté de son chapeau, et il me regardait fixement. Il était plutôt trapu, pas très grand, avec des cheveux qui tiraient sur le roux, du moins ce qu'il en restait, et il avait une petite barbe en demi-lune. Pas de moustache. Vous en avez sûrement déjà vu des gens dans ce genre-là.

Il avait appris que la ligne de diligence ne fonctionnait plus, mais il voulait savoir s'il était possible de louer une voiture et les services d'un cocher. Je lui répondis que c'était fini. On ne faisait même plus de locations. Et il me demanda quelles étaient les autres possibilités. On en discuta un moment et c'est là que j'eus l'idée de prendre la patache. Pas seulement pour lui, mais aussi pour la jeune McLaren et, comme avant, je m'imaginai tout d'un coup assis dans la voiture à côté d'elle.

Ça commençait à me plaire vraiment. Puisque je voulais partir, pourquoi pas dans la patache ? J'aurais pu parler au docteur Favor en chemin vers Bisbee et lui demander conseil pour trouver un emploi. Un homme comme le

docteur Favor saurait ce qu'il fallait dire et il devait aussi avoir des relations un peu partout. Et comme en plus je serais en compagnie de la jeune McLaren l'idée me plaisait de plus en plus. Finalement, j'attrapai le petit Mexicain et je lui dis d'aller me chercher M. Mendez.

Quinze minutes s'écoulèrent. Le docteur Favor avait passé le petit portail au bout du comptoir et s'était assis au bureau de M. Mendez. On n'avait pas beaucoup parlé. Et je me sentais un peu bête, encore une fois. Finalement, M. Mendez entra.

Il passa le petit portail, je fis les présentations et M. Mendez hocha la tête. Le docteur Favor ne se leva pas, il ne tendit même pas la main. Il dit :

« On parlait de louer une voiture. »

M. Mendez se tourna vers moi.

« Carl vous a pas dit ? C'est fermé. »

— Mais vous avez encore une voiture, dit le docteur Favor. Il parlait d'une patache.

— Ça, fit M. Mendez en s'adossant au comptoir, ce sera pour emporter les archives quand on s'en ira.

— Vous pourriez revenir les chercher plus tard », dit le docteur Favor.

Et là, c'est moi qui ai dit : « Il faut qu'ils soient à Bisbee vendredi. » C'était dans trois jours et j'ai même ajouté : « S'ils n'arrivent pas à temps, ça va être trop tard. »

M. Mendez haussa les épaules.

« Si je pouvais y faire quelque chose... »

Alors je demandai :

« On pourrait prendre la patache et puis revenir ? Ça poserait pas de problème. »

M. Mendez devait déjà être furieux parce que je lui répondais, mais il restait toujours aussi patient en apparence.

Il dit : « Et qui va mener l'attelage ? »

— Moi », répondis-je. Ça m'était venu comme ça, sur le moment.

« Tu t'imagines que la compagnie peut se permettre d'employer un cocher inexpérimenté sur une piste comme celle-là ? »

— Et comment est-ce que je pourrais acquérir de l'expérience autrement ? répliquai-je.

— Tu as envie d'être cocher tout d'un coup.

— Je veux seulement aider le docteur Favor. S'il doit se rendre à Bisbee, je pense que la compagnie devrait l'y aider.

— Dans la limite de nos possibilités, répondit M. Mendez toujours sans perdre patience. On en reparlera une autre fois, hein ?

— Oui, mais ça, ça n'aide pas le docteur Favor. »

Le docteur Favor est intervenu à ce moment-là.

« Et si moi je donne mon autorisation pour qu'il soit le cocher ? »

— Vous pourriez aussi nous faire un procès en cas d'accident, dit M. Mendez.

— Et si j'achetais votre carriole ? » demanda le docteur Favor. Mais M. Mendez secoua la tête.

« Il n'est pas en mon pouvoir de la vendre.

— Et si je payais plus que le prix d'un simple billet ?

— Vous tenez drôlement à y aller, dit M. Mendez.

— Je croyais que c'était une chose entendue. »

M. Mendez inclina la tête sur le côté.

« Ce n'est pas votre buggy, là-bas, à côté de l'hôtel ? Vous n'avez qu'à prendre ça.

— Propriété gouvernementale ! dit le docteur Favor. Il y a des règles qui empêchent d'en faire un usage privé.

— Nous aussi on a nos règles.

— Vous voulez combien ? »

Le docteur Favor était au moins aussi patient que M. Mendez.

« S'il y avait un cocher...

— Bon, alors on en revient à la question du cocher.

— Et des chevaux. Il faudrait quatre, non... six chevaux.

— Très bien, qu'on les prenne.

— Mais je ne peux pas assumer la moindre responsabilité par rapport à ce voyage, dit M. Mendez. Maintenant qu'il n'y a plus de relais, il faudra utiliser les mêmes chevaux tout du long, fit M. Mendez en haussant les épaules. Et, s'ils ne tiennent pas le coup, qui va payer pour les chevaux ?

— Je les achète », répondit le docteur Favor.

M. Mendez se mit à hocher la tête très lentement, comme s'il venait de comprendre quelque chose tout d'un coup.

« Vous êtes très pressé d'y aller, hein ?

— J'ai le sentiment, dit le docteur Favor, que vous allez trouver un cocher. »

Il se leva sans quitter des yeux M. Mendez.

« Si j'allais dîner maintenant à l'hôtel, ça vous laisserait environ une heure pour trouver quelqu'un et tout préparer. Pour six heures et demie, disons.

— Ce soir ?

— Et pourquoi pas ?

— Je vois, dit M. Mendez.

— On fait comme ça », dit le docteur Favor en passant le portail et en prenant son chapeau sur le comptoir.

« Je ne peux rien vous promettre », ajouta M. Mendez pendant que l'autre passait la porte comme si l'affaire était conclue.

Dès qu'il eut disparu, je dis :

« M. Mendez, je suis sûr que je pourrais conduire la voiture.

— Non, ne me dis pas ça s'il te plaît, répondit M. Mendez.

— J'ai fait tourner les attelages dans la cour des tas de fois et cette patache

est plus légère qu'un Concord.

— Oui, mais ce sont les chevaux qui vont tirer, pas toi. »

On continua à discuter comme ça encore un peu et finalement je lui dis :

« Et par qui est-ce que vous voulez me remplacer ? »

— Ne t'inquiète pas pour ça.

— Je m'inquiète forcément, parce que moi aussi j'ai envie d'être du voyage. »

Il me regarda de près avec ses yeux tachetés de brun, sans rien dire. J'espérais que j'avais l'air aussi calme et naturel que lui.

« Parce que tu veux parler à ce Favor, hein ? Tu veux faire sa connaissance ? »

— Pourquoi pas ?

— C'est bon Carl, t'inquiète pas.

— Et puis je pensais aussi aux autres. Il y a un ancien soldat qui est passé ici. Et puis Mlle McLaren. »

M. Mendez hocha à nouveau la tête, comme s'il réfléchissait.

« Oui, bien sûr, Mlle McLaren. Et peut-être aussi John Russell. »

Moi, ça ne me dérangeait pas.

« Ce qui ferait cinq passagers à l'intérieur, dis-je.

— Six, rectifia M. Mendez.

— Pas si je suis le cocher. »

M. Mendez secoua la tête.

« Toi, tu voyageras à l'intérieur comme un passager. Qu'est-ce que t'en penses ? »

— Mais, dans ce cas-là, je peux vous demander qui va mener les chevaux ?

— Moi, répondit M. Mendez. Qui d'autre ? »

Je ne comprenais pas pourquoi M. Mendez avait tout d'un coup décidé d'y aller, puis je me suis mis à bien y penser. J'ai compris alors que sa décision n'était peut-être pas aussi soudaine que ça. Il avait dû voir tout de suite qu'il y avait de l'argent à gagner et il avait fait marcher le docteur Favor. Il s'était dit que, s'il prenait l'argent de tous les passagers et le gardait pour lui, il gagnerait un mois de salaire en trois jours. Alors pourquoi se priver. Ça c'était la première raison.

Ensuite, il y avait la présence de John Russell. Je crois que M. Mendez voulait qu'il se mette en route avant d'avoir le temps de changer d'avis, avant qu'il ne passe encore une nuit à regarder le plafond et à se répéter toutes les bonnes raisons de ne pas aller à Contention. S'il l'obligeait à s'embarquer immédiatement, Russell s'habituerait peut-être d'ici au lendemain à la compagnie des Blancs. Pourquoi est-ce que M. Mendez y tenait tant ? Ça c'est encore autre chose. Peut-être parce qu'il était mexicain et que John Russell était en partie mexicain. Ça vous paraît logique à vous ?

Il y avait beaucoup à faire avant six heures et demie. Je demandai au petit Mexicain d'aller chercher son père pour qu'ils s'occupent ensemble de la

diligence et des chevaux. M. Mendez me fit savoir qu'il irait chercher John Russell à l'hôtel et aussi la jeune McLaren et qu'il essaierait de trouver l'ancien soldat. Puis il me dit « à tout à l'heure ».

Mais avant qu'il s'éloigne je lui rappelai que j'étais moi aussi du voyage et il me versa ma dernière paye. À partir de ce moment-là, je n'étais plus employé chez Hatch & Hodges. Ça me plaisait assez, même si je ne savais pas encore ce que j'allais faire de ma vie.

Pour commencer, je retournai à la pension où je louais une chambre et je mis mon costume. Il était plutôt usé et un peu trop petit pour moi maintenant, il me faisait paraître plus maigre que je n'étais, mais pour le voyage ça ferait l'affaire. Je ne voulais pas en acheter un nouveau à Sweetmary. Je songeai à m'offrir une arme, mais j'y renonçai aussi. Sinon je risquais de me retrouver sans le sou avant même d'être parti. J'écrivis à ma mère, qui vit à Manzanita avec sa sœur Mme R.V. Hungerford, pour lui dire que je quittais mon emploi et que je lui écrirais à nouveau dès que j'aurais trouvé une nouvelle situation. Puis j'enroulai toutes mes affaires dans une couverture avant d'aller manger. Il était presque six heures et demie quand je revins dans le bureau.

John Russell attendait là. Il était assis sur la banquette le long du mur, sur la gauche. Sa couverture était enroulée sur elle-même, avec la cartouchière autour et la Spencer à l'intérieur, on voyait la crosse et le bout du canon qui dépassaient.

Je dois dire que je sursautai en entrant dans le bureau, parce qu'il faisait sombre et je ne m'attendais pas à y rencontrer quelqu'un. Je posai ma couverture à côté de la porte et contournai le comptoir pour dresser la liste des passagers et préparer les billets. Autant faire les choses comme il faut. Mais ça me faisait drôle d'être là avec lui, sans qu'on se parle.

Alors je dis :

« Prêt pour le voyage ? »

Il releva les yeux et il hocha la tête. C'est tout.

« Et votre cheval ? »

— Henry Mendez me l'a acheté.

— Il vous en a donné combien ?

— C'est à lui qu'il faut le demander.

— J'étais juste curieux de savoir, c'est tout.

— C'est à lui qu'il faut demander », répéta Russell.

Je me dis à quoi bon insister et je continuai la liste.

J'inscrivis tous les noms sauf celui de l'ancien soldat, parce que je ne le connaissais pas. J'écrivis « ancien soldat » et laissai ça comme ça. Même quand il revint quelques minutes plus tard avec son sac en toile sur l'épaule. Il l'a laissé tomber sur le comptoir et il a plongé la main dans la poche de son manteau.

« C'est combien le billet ? »

— J'imagine que vous en avez parlé à Mendez, dis-je, et je lui indiquai le prix du billet.

— Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai décidé d'y aller. »

Il attendit pendant que je déchirais un premier coupon orange, puis un deuxième.

« Si un des relais est ouvert en chemin, montrez-leur ça et ils vous donneront un repas. Les boissons ne sont pas comprises. Vous rendrez votre billet quand vous arriverez à destination. Le deuxième billet est pour lui, dis-je en désignant Russell d'un hochement de tête. Vous voulez bien le lui passer ? »

L'ancien soldat regarda le billet en se dirigeant vers le banc. Il était plutôt costaud et son manteau le serrait aux épaules. Il devait avoir trente-sept ou trente-huit ans.

« Je vois que vous allez à Contention, dit-il à Russell en lui tendant son billet. Moi je prends la correspondance là-bas, pour Bisbee. Hier encore j'étais dans l'armée. La semaine prochaine je serai mineur et celle d'après, je serai marié. C'est arrangé, elle m'attend. Qu'est-ce que vous dites de ça ? »

John Russell rapprocha sa couverture de lui tandis que l'autre s'asseyait sur la banquette et posait les pieds sur son sac de toile.

« Vous économisez le pétrole ? dit l'ancien soldat en s'adressant à moi.

— Je peux allumer la lampe un moment. »

Je fis le tour du comptoir, grattai une allumette et la portai à la mèche de la lampe, pendue au plafond. C'est alors que j'entendis la voiture et que je dis : « La voilà, messieurs. »

On entendait le cliquetis des harnais dans la cour. On s'approcha et on put voir la carriole. Plus petite qu'un Concord et presque entièrement ouverte, avec des rideaux de toile roulés et attachés. Elle sortait de la grange. Tout de suite après on entendit des bruits métalliques juste devant le bureau. Quatre chevaux étaient attelés et deux autres étaient attachés à l'arrière au bout de longues d'environ quatre ou cinq mètres.

Et l'ancien soldat déclara : « Si c'était un chariot de minerai plein à craquer, je me plaindrais pas.

— On l'utilise surtout quand il a beaucoup plu, lui expliquai-je. Un Concord, c'est beaucoup plus lourd, et ça risquerait de s'embourber, mais avec six chevaux attelés, on peut tirer une voiture comme celle-ci sur n'importe quel terrain. »

Le jeune Mexicain et son père étaient tous deux montés sur le coffre.

Mendez qui venait juste de traverser la rue apparut tout d'un coup.

« Tout le monde fait le voyage », dit-il. Puis, se tournant vers John Russell, il ajouta : « Ta selle a été chargée avec les bagages. Je vais me préparer et j'arrive. »

J'attendis que son pas résonne dans l'escalier, avant de leur expliquer que je m'étais proposé pour conduire l'attelage, mais que, maintenant que j'étais un passager, ce serait contre les règles.

« Il y a des règles pour spécifier qui peut s'asseoir à côté du cocher », dis-je en regardant John Russell et en me demandant s'il en savait quelque chose.

Mais la conversation en resta là.

L'homme qui entra était habillé comme un employé de ranch, il portait sur l'épaule une selle qu'il laissa tomber juste derrière la porte et il se dirigea vers moi en me regardant droit dans les yeux. Il ne souriait pas, contrairement à quelqu'un qui aurait voulu dire quelque chose d'aimable.

Quand il arriva juste devant le comptoir, je vis qu'il était grand, maigre, avec cet air sec des cavaliers. On entendait le tintement de ses éperons, *cling-cling*. La poussière et l'odeur du crin de cheval lui collaient à la peau. Il me faisait penser à Lamarr Dean, à Early, et à tous les autres de cette même espèce. Ils sont tous taillés dans le même bois et ne sourient jamais à moins d'être avec leurs semblables, leurs frères. Là, on n'entend plus qu'eux. Là, ils gueulent et ils rient à gorge déployée. Celui-ci avait un Colt .44 sur la hanche, le chapeau rabattu sur le front, le rebord finissait en pointe. On avait l'impression que le chapeau faisait partie de lui.

« Frank Braden, déclara-t-il en étalant ses mains sur le comptoir.

— Vous désirez ? lui dis-je, comme si je travaillais encore pour Hatch & Hodges.

— Inscris mon nom sur la liste des passagers, pour la diligence qui attend là-dehors.

— C'est une voiture qui a été affrétée spécialement.

— C'est ce que j'ai entendu dire. Et c'est pour ça que je viens m'inscrire sur la liste. »

Je baissai les yeux vers les quatre coupons orange posés sur le comptoir et je les alignai.

« Malheureusement, c'est complet. Il y a quatre passagers pour ces billets, et ces deux-là. On ne peut plus prendre personne.

— Vous pouvez rajouter quelqu'un », me dit-il. Et c'était pas une question.

« Je ne vois pas comment.

— En haut.

— Personne n'est autorisé à voyager à côté du cocher. C'est le règlement. Je disais justement à ces messieurs que certaines personnes peuvent voyager à l'intérieur et d'autres à l'extérieur.

— Tu dis qu'ils sont du voyage ? demanda-t-il en faisant un signe de tête en direction de la banquette.

— Oui, monsieur, ces deux personnes. »

Il se retourna sans un mot de plus et se dirigea vers John Russell avec ses éperons qui faisaient toujours *cling-cling*. Il dit :

« Le garçon derrière le comptoir me dit que vous avez un billet. »

John Russell ouvrit la main posée sur ses genoux.

« Ça ?

— Voilà, c'est ça. Alors tu me le donnes et tu prends la prochaine diligence.

— Il faut que je prenne celle-ci, répondit Russell.

— Mais non, t'es pas obligé, tu préférerais mais il vaudrait mieux que

t'attendes. Comme ça, ce soir, tu pourrais aller te bourrer la gueule, qu'est-ce que t'en dis ?

— Il faut que je prenne celle-ci. Je suis obligé et puis je préfère aussi.

— Laissez-le tranquille, dit alors l'ancien soldat. Vous arrivez trop tard, vous n'avez qu'à vous débrouiller. »

Frank Braden lui lança un drôle de regard.

« Qu'est-ce que t'as dit ?

— J'ai dit laissez-le tranquille. »

Il avait très vite changé de ton. Tout d'un coup, il était aimable, raisonnable. « Il veut prendre cette diligence. Laissez-le. »

On entendit encore une fois le cliquetis des éperons, alors que Frank Braden faisait un demi-tour sur lui-même pour se retrouver face à l'ancien soldat. Il le regarda droit dans les yeux et dit : « Je crois que je vais plutôt prendre ton billet à la place. »

L'ancien soldat n'avait pas bougé, il avait toujours ses grosses mains posées sur ses genoux et ses pieds sur le sac de toile. « Vous pensez que vous pouvez arriver comme ça et prendre la place de quelqu'un ? »

Le rebord pointu du chapeau de Braden se mit à bouger de haut en bas.

« Eh oui ! C'est comme ça que ça se passe. » L'ancien soldat lança un regard de côté vers John Russell, puis vers moi.

« C'est une blague ou quoi ? »

Russell ne disait rien. Il s'était roulé une cigarette et il était maintenant occupé à l'allumer. Il recracha la fumée en l'air en regardant Braden dans les yeux.

« Tu crois que je suis venu ici pour rigoler ? demanda Braden à l'ancien soldat.

— Bon, écoute, ce type va à Contention, expliqua l'ancien soldat, moi je vais à Bisbee pour me marier après douze ans passés dans l'armée. Il n'y a aucune raison pour qu'on donne nos billets.

— Nos billets ? Mais c'est à toi que je parle. » L'ancien soldat ne savait plus quoi dire. Il avait beau être costaud, il ne savait pas quoi faire non plus, avec Braden qui était juste devant lui et qui ne reculait pas d'un centimètre. Il regarda de nouveau vers John Russell puis vers moi, comme s'il venait d'avoir une idée tout d'un coup.

« Qu'est-ce que c'est que cette compagnie ? Vous autorisez n'importe qui à entrer comme ça et à prendre le billet d'un passager qui a déjà payé et tout ça, et la compagnie ne fait rien ?

— Je vais peut-être aller chercher M. Mendez, dis-je. Il est là-haut.

— Oui, je crois qu'on ferait mieux de l'informer de ce qui se passe », dit l'ancien soldat en faisant mine de se lever.

Braden avança d'un pas pour l'obliger à lever les yeux, presque comme s'il regardait le plafond. On voyait bien qu'il avait peur mais qu'il essayait très fort de ne pas le montrer.

« Non, ça c'est nos affaires, dit Braden, on voudrait pas que quelqu'un

d'autre vienne fourrer son nez dedans. »

L'ancien soldat commençait à retrouver son calme, sans doute parce qu'il se rendait compte qu'il allait devoir agir, et il déclara :

« On ferait mieux de régler ça tout de suite. »

Braden ne bronchait pas. Il se contenta de dire : « Tu es armé ?

— Attends ! Attends un peu !

— Parce que si tu n'as pas d'arme, dit Braden, tu ferais bien de t'en trouver une.

— On ne peut pas menacer les gens comme ça, dit l'ancien soldat. Il y a des témoins ici qui pourront dire que tu m'as menacé. »

Braden secoua la tête.

« Non, parce qu'ils ont entendu que tu m'as insulté.

— J'ai jamais fait ça.

— Et même si eux ne l'ont pas entendu, moi je l'ai entendu, ajouta Braden.

— J'ai rien dit !

— Je vais sortir dans la rue, dit Braden. Si tu ne m'as pas suivi d'ici une minute, il faudra que je revienne te chercher. »

On y était, il n'y avait plus rien d'autre à faire. L'ancien soldat regarda Braden dans les yeux, les veines de son cou étaient gonflées, il serrait ses genoux nerveusement en écartant les doigts. Il avait abandonné la partie, il s'appuya au mur, il savait qu'il avait cédé, que c'était fini, mais il le faisait progressivement, pour qu'on ne voie pas le changement. Braden tendit la main. L'ancien soldat lui donna son ticket. Puis il prit son sac et sortit.

Braden ne lui avait même pas proposé de lui rembourser le billet. Il observa l'ancien soldat qui s'éloignait, puis, quand il fut hors de vue, il ramassa sa selle et alla la charger sur la diligence. J'avais un peu honte de n'avoir rien fait. Et Russell non plus. Je lui fis signe de s'approcher et il vint en prenant son temps après avoir écrasé sa cigarette.

« Écoutez, lui dis-je. On aurait peut-être dû faire quelque chose.

— C'était pas mes affaires, dit Russell.

— Et si c'était votre billet qu'il avait pris ? »

Je le regardai droit dans les yeux, et quand on l'observait d'aussi près on se rendait compte qu'il était jeune. Ses étranges yeux bleus se détachaient clairement au milieu de son visage sombre et étroit.

« On ne pouvait pas être sûr qu'il était prêt à tuer pour cette histoire, dit Russell.

— C'était plutôt évident.

— Si t'en es certain et que ce billet est important pour toi, alors t'as qu'à te débrouiller pour le garder.

— Mais je crois que ce soldat n'était même pas armé. »

Et Russell dit : « Ça ne tient qu'à lui d'avoir une arme. »

J'étais furieux de l'entendre parler comme ça, et si calmement en plus...

« Vous savez bien que lui, il vous aurait aidé.

— J'en sais rien du tout, répondit Russell. Et puis ça ne dépend que de lui. De toute manière, même s'il m'avait aidé, il se serait mêlé de ce qui ne le regarde pas. »

Aussi simple que ça. Puis il retourna s'asseoir sur la banquette au moment où Mendez arrivait. Il portait un manteau et un chapeau, il tenait un sac en cuir et un fusil à canon scié.

« C'est l'heure dit Mendez », d'une voix presque enjouée.

Il passa le portail pour venir chercher quelque chose sur son bureau, ce qui me donna l'occasion de lui raconter ce qu'avait fait Braden. Je lui dis tout ça d'un air dégoûté et Mendez devait bien se douter de ce que je pensais de Braden et du sale tour qu'il venait de jouer.

« Alors ça fait toujours six passagers », conclut Mendez sans rien dire de plus.

Et c'est comme ça que six personnes, sept en comptant Mendez, quittèrent Sweetmary ce mardi 12 août.

Il ne se passa rien de spécial avant le départ ; Russell demanda à Mendez la permission de monter à côté de lui, pour qu'ils puissent discuter.

« Discuter ? dit Mendez. On ne s'entend pas parler là-haut. Monte quand même, tu verras bien. »

Mendez et le docteur Favor échangèrent quelques paroles avec une certaine animation, sans doute au sujet de tous ces passagers qui montaient dans une diligence que le docteur Favor avait louée pour son usage personnel. Et j'entendis Mendez qui disait : « J'ai toujours pas vu la couleur de l'argent. » Ils palabrèrent encore un moment et finirent sans doute par s'arranger.

À l'intérieur, on était assis dans cet ordre : Russell, Mlle McLaren et moi, on roulait dans le sens inverse de la marche et on faisait face à Braden, Mme Favor et son mari. C'était parfait. On était là sans rien dire, quasiment dans le noir, parce que Mendez avait baissé les rideaux, on sentait les cahots de la diligence sur la suspension en cuir. Le garçon qui travaillait pour nous avait empilé les bagages dans le coffre arrière et les avait recouverts d'une bâche.

J'essayais de trouver quelque chose à dire à Mlle McLaren. J'arrivais à peine à croire qu'elle était assise à côté de moi. Mais je décidai d'attendre un peu avant de me lancer dans une discussion. Pour lui laisser le temps de se mettre à l'aise et de s'habituer à tous ces gens.

Je me mis à l'imaginer. Elle était trop près de moi pour que je puisse bien la regarder. Mais je sentais sa présence. Quand on se la représentait on avait l'impression qu'elle ressemblait plus à un garçon qu'à une femme. Pas son visage. C'était un visage de fille, avec des yeux de fille. Non, c'était son corps, sa façon de bouger. Elle était si maigre. Et puis sa démarche aussi, quand elle était montée en haut du perron de l'hôtel. On avait l'impression qu'elle allait se mettre à courir ou qu'elle partait nager. Je l'imaginais bien, sortant de l'eau avec ses cheveux courts tout brillants, collés à son front. Et je

ne sais pas pourquoi, mais dans l'image que je m'en faisais, elle souriait.

Mme Favor regardait fixement la jeune McLaren, ce qui me permettait d'observer Mme Favor. Elle s'appelait Audra, elle était jolie elle aussi, mince mais plus comme une femme, si vous voyez ce que je veux dire.

Très féminine, quoi. Et quand on me parle de femme, comme pour dire : « Dis donc, si t'avais vu cette femme », ou : « Ça c'était une vraie femme », je repense toujours à Audra Favor, et dans mon esprit elle devient Audra, non plus Mme Favor, la femme de l'employé du bureau des Affaires indiennes.

C'est surtout parce qu'on avait l'impression qu'ils ne formaient pas vraiment un couple, elle et lui. Le docteur Favor était plus vieux qu'elle. D'au moins quinze ans. Ce qui fait qu'elle devait avoir une trentaine d'années. Et lui, il aurait pu être n'importe qui, un homme comme un autre qui serait venu s'asseoir là par hasard. Ça valait le coup d'observer. Pour voir si elle se montrerait attentionnée avec lui.

Je remarquai que Frank Braden aussi ne quittait pas des yeux Mme Favor. Il tournait la tête, son visage était tout près d'elle, et il la regardait comme ça, en la fixant. Il se disait peut-être que personne ne s'en rendait compte dans l'obscurité. Et peut-être même qu'il s'en foutait, en fait.

Juste avant de partir, je m'étais soulevé de mon siège pour ajuster ma veste, et j'avais jeté un coup d'œil en douce vers Mlle McLaren. Elle baissait les yeux, sans fermer les paupières, elle regardait ses mains. Russell, le chapeau baissé sur le front regardait lui aussi ses mains. Elles étaient repliées sur ses genoux.

Qu'est-ce qu'ils penseraient tous ces gens, me disais-je, s'ils savaient que l'essentiel de son existence, et jusqu'à une période récente, il avait vécu comme un Apache ? Est-ce que ça aurait fait une différence pour eux ? Je ne me comptais pas comme un des leurs à ce moment-là. Mais aujourd'hui je me demande pourquoi je me sentais tellement à part. Parce que pour dire toute la vérité, ça ne me plaisait pas tant que ça que Russell soit assis avec nous dans cette diligence.

Quand la voiture se mit à rouler, je dis : « Eh bien je crois qu'on va passer un long moment ensemble. »

Personne n'avait prononcé le moindre mot jusqu'à ce que Mme Favor s'adresse à la jeune McLaren. J'avais remarqué qu'elle l'observait depuis une éternité quand finalement elle se décida à demander :

« Ce sont des perles indiennes ? »

Mlle McLaren avait relevé la tête. « C'est un rosaire.

— Je ne sais pas pourquoi, je croyais que c'était des perles indiennes », dit Mme Favor.

Elle parlait d'une voix douce, un peu paresseuse ; quand les gens parlent de cette façon, on ne sait jamais s'ils sont sérieux ou s'ils blaguent.

« On peut dire que ce sont des perles indiennes, répondit la jeune McLaren. C'est moi qui les ai faites.

— Au cours de votre... expérience ? »

Le docteur Favor intervint et dit « Audra ! » à voix basse, pour la faire taire.

« J'espère que je ne vous ai pas rappelé de mauvais souvenirs », dit Mme Favor.

Je remarquai que Braden regardait lui aussi Mlle McLaren.

« Qu'est-ce qui vous est arrivé ? » demanda-t-il.

La jeune McLaren ne lui répondit pas tout de suite. Et Mme Favor se pencha vers la jeune fille pour lui dire :

« Si vous ne voulez pas en parler, je comprends parfaitement.

— Ça ne me dérange pas », dit la jeune McLaren.

Braden qui la regardait toujours répéta sa question : « Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Je croyais que tout le monde était au courant, répondit la jeune McLaren.

— J'ai dû oublier de demander, dit Braden.

— Elle a été enlevée par des Apaches, expliqua Mme Favor. Et elle a vécu avec eux... combien de temps ? Un mois ? »

La jeune McLaren hocha la tête.

« Ça m'a paru plus long que ça, dit-elle.

— J'imagine, dit Mme Favor. Ils vous ont bien traitée ?

— Sans doute, oui.

— J'imagine que vous étiez tout le temps avec les femmes.

— On se déplaçait, la plupart du temps.

— Mais quand vous campiez ?

— Non, je n'étais pas toujours avec les femmes.

— Ils vous ont... embêtée.

— Oh ! dit la jeune McLaren, toute cette histoire était plutôt “embêtante”. Même si, sur le moment, j’aurais choisi un autre mot pour décrire ce que je vivais. Une des femmes m’a coupé les cheveux. Je ne sais pas pourquoi. Ils recommencent juste à pousser.

— Non, mais je voulais dire, est-ce qu’ils vous ont... *embêtée* ! » répéta Mme Favor.

Braden la regarda droit dans les yeux.

« Vous pouvez parler plus clairement », lui dit-il.

Mme Favor fit semblant de ne pas l’avoir entendu. Elle ne quittait pas des yeux la jeune McLaren et on comprenait bien où elle voulait en venir. Finalement elle se décida à dire :

« On entend tellement d’histoires sur ce que les Indiens font aux femmes blanches.

— Ils leur font la même chose qu’aux Indiennes », fit Braden. Et après ça tout le monde se tut pendant une bonne minute. Les seuls bruits qu’on entendait maintenant venaient de l’extérieur, les grincements de la diligence et les sifflements du vent.

Je me répétais sans cesse qu’il aurait peut-être fallu dire quelque chose pour changer de sujet. Déjà, toute cette conversation sur les Apaches devant John Russell m’avait mis mal à l’aise. Ensuite j’étais d’avis que Braden n’aurait pas dû parler comme ça en présence des dames, même si c’était la faute de Mme Favor, qui avait commencé. J’aurais cru que le docteur Favor allait à nouveau essayer de la faire taire, mais je me trompais. Il était ailleurs, à des kilomètres de là, même. Il avait légèrement relevé le rideau et scrutait le paysage plongé dans l’obscurité.

J’aurais aimé dire à M. Braden de ne pas oublier que nous étions en présence de dames, mais, au lieu de ça, j’ai dit : « Je ne sais pas si les dames apprécient beaucoup ce genre de conversation. »

C’était une erreur.

« Quel genre de conversation ? a demandé Braden.

— Sur les Apaches et tout ça.

— Non, tu veux parler d’autre chose en fait.

— Monsieur Braden », intervint Mlle McLaren. Elle avait croisé les mains sur les genoux et le regardait droit dans les yeux. « Est-ce que vous pourriez vous taire maintenant ? »

Braden était plutôt étonné, comme nous tous d’ailleurs.

« Vous avez votre franc-parler, vous, lui dit-il.

— Je suis bien obligée.

— Je m’adressais à ce garçon, assis à côté de vous.

— Mais vous parliez de moi, dit la jeune McLaren. Alors si vous pouviez avoir la bonté de vous taire, je vous en serais reconnaissante. »

Il fallait du cran pour parler comme ça. Le seul problème c’était que Braden se sentait provoqué.

« Une gentille fille comme vous qui dit des choses pareilles, fit-il en la

regardant. Peut-être que vous avez vécu trop longtemps avec ces gens-là. C'est peut-être ça. On finit par ne plus s'exprimer convenablement, comme un Blanc. »

Je ne voyais pas le visage de Russell, ni ses réactions. Mais je devinais ce qui allait se passer et je cherchais par tous les moyens à changer de conversation.

« Une femme blanche, dit Mme Favor ne pourrait pas vivre comme eux. Ces femmes apaches qui curent les peaux, qui battent le maïs, avec leurs cheveux gras, pleins de poux. Et les hommes ne valent pas mieux. Tout le temps à s'épouiller, accroupis par terre pendant que les chiens viennent les renifler. Parfois même ils mangent leurs chiens. »

Elle regardait à nouveau la jeune McLaren, elle avait une idée derrière la tête, mais je ne savais pas quoi exactement.

« Je me demande, fit-elle au bout d'un moment, si une femme pourrait se faire à leur façon de vivre, si ça finirait par ne plus la déranger. Comme de manger avec ses doigts. Vous pensez que vous pourriez manger un chien et que ça vous paraisse naturel ? »

On sentait que ça allait exploser.

John Russell dit : « Et si vous n'aviez rien d'autre à manger ? » C'était la première fois qu'on entendait le son de sa voix depuis le départ de Sweetmary. Il parlait calmement mais on sentait qu'il fulminait.

Mme Favor tourna ses regards vers Russell.

« Ça m'est égal, même si j'avais faim, je ne mangerais pas de ces chiens qui traînent dans les campements.

— Je crois que vous devriez connaître la faim comme ils la connaissent avant d'en être absolument sûre.

— Le gouvernement leur fournit de la viande, répondit Mme Favor. Je les voyais toutes les semaines qui venaient chercher leur ration de bœuf. Et ils ont le droit de chasser. Chaque fois que les rations ne suffisent plus.

— Elles ne suffisent jamais, dit Russell. Ou elles s'épuisent rapidement et il n'y a pas assez de gibier pour nourrir tout le monde.

— On entend toutes sortes d'histoires sur ce que doit subir l'Indien à cause de l'homme blanc », dit le docteur Favor.

J'étais étonné de voir qu'il avait suivi la conversation, et avec intérêt en plus.

« Et vous entendrez des histoires de ce genre, dit-il, tant que le public éprouvera une certaine compassion pour le fardeau de l'Indien, ce qui est une bonne chose. Mais il faut avoir vécu dans une réserve, comme celle de San Carlos pour se rendre compte qu'il ne suffit pas de donner de la nourriture et des vêtements aux Indiens. »

Il observait John Russell tout en parlant et on voyait qu'il choisissait ses mots.

« C'est là qu'on se rend compte de l'ampleur des problèmes auxquels le ministère de l'Intérieur doit faire face. Le ressentiment, tout à fait naturel

qu'éprouvent les Indiens, leur méfiance, leur refus de cultiver la terre...

— Le fait qu'on les oblige à vivre dans des endroits où ils n'ont pas envie de vivre, ajouta John Russell.

— Oui, il y a ça aussi, approuva le docteur Favor. Mais malheureusement nous ne pouvons rien y faire pour le moment. » Sans quitter John Russell du regard, il demanda : « Vous connaissez quelqu'un à San Carlos ?

— J'y connais beaucoup de monde.

— Vous avez visité la réserve ?

— J'y ai vécu. Trois ans.

— Je ne vous remets pas. Vous travailliez pour un des fournisseurs ? demanda le docteur Favor.

— J'étais dans la police », répondit John Russell.

Favor en resta là. Dans l'obscurité, je ne parvenais pas à distinguer l'expression de son visage, je voyais seulement qu'il regardait fixement Russell.

Ce fut sa femme qui dit : « Mais les policiers sont tous des Apaches. »

Puis elle se tut. On n'entendait plus que le bruit des roues, le souffle du vent et le martèlement des sabots des chevaux.

Je me disais, il va leur expliquer la situation. Ils ne le croiront peut-être pas, mais il va au moins dire quelque chose.

John Russell ne dit pas un mot. Pas un seul. J'ai pensé qu'il se demandait peut-être comment il allait tourner son histoire. Mais ça, je ne pouvais pas en être sûr. Il devait bien réfléchir à quelque chose, et j'aurais donné n'importe quoi pour connaître ses pensées. Je n'arrivais vraiment pas à m'imaginer comment il pouvait rester assis là sans broncher dans ce silence.

Finalement Mme Favor déclara : « Décidément, on ne peut jamais savoir. »

On ne peut jamais savoir quoi ? me demandai-je. Il y a beaucoup de choses qu'on ne peut pas savoir. Mais je comprenais bien ce qu'elle voulait dire, en fait.

Puis Braden m'a demandé : « Vous laissez monter n'importe qui dans vos diligences ?

— Je ne travaille plus pour la compagnie », répondis-je.

Je reconnais que c'était assez faible mais pourquoi est-ce que je me serais mouillé pour Russell ?

Ce n'était pas mes affaires. Après tout, lui n'avait pas voulu aider l'ancien soldat en disant que ça ne le regardait pas. Très bien, alors dans ce cas, ça non plus, ça ne me regardait pas. S'il voulait se conduire comme un sauvage – ce qu'il était sûrement, on s'en rendait compte de plus en plus – qu'il aille au diable.

Je ne suis pas son père. Et puis ce n'est plus un gosse. Il n'a qu'à se défendre tout seul, s'il a quelque chose à dire. Il avait peut-être fini par se convaincre qu'il était un Apache. C'était la première fois que j'envisageais ça. J'aurais bien aimé lire dans ses pensées. Être à sa place, juste quelques

minutes, pas plus, voir avec ses yeux, penser avec sa tête, à ce qu'il avait vécu. On en verrait des choses !

Je me rappelais les histoires que m'avait racontées Henry Mendez sur Russell, et je rassemblais tous ces détails pour essayer de m'en faire un tableau.

Avant, il s'appelait Juan et vivait dans un petit village mexicain, quand les Apaches avaient lancé une attaque. Ils avaient emmené des femmes et des enfants. On l'avait alors rebaptisé *Ish-kay-nay* et il avait été élevé par ces Chiricahuas, il était devenu le fils de Son-sichay, un des sous-chefs de la bande. En cinq ans, il avait dû en apprendre beaucoup.

Après ça, il avait vécu à Contention avec M. James Russell jusqu'à l'âge de seize ans. Il était allé à l'école. Il avait failli tuer un de ses camarades de classe dans une bagarre. Peut-être qu'il avait une bonne raison. Mais il avait dû fuir peu après, ce qui prouvait peut-être que ses raisons n'étaient pas si bonnes que ça. Peut-être qu'il était impossible de lui apprendre quoi que ce soit.

Et puis il y avait encore cet épisode, le plus intéressant de tous, qui lui avait valu son autre surnom *Tres hombres*.

Il avait participé à la campagne du 3^e régiment de cavalerie, en qualité de muletier. Le régiment avait pourchassé les bandes de Chato et de Chihuahua jusqu'au Mexique. Russell avait gagné ce surnom dans un pré de la Sierra Madre, à deux jours de marche à l'ouest du village de Tesorababi.

Il était parti à la recherche de muletiers qui s'étaient perdus en s'éloignant de la piste. Ça avait duré toute la journée, mais il les avait finalement retrouvés, trois *mozos* et dix-huit mules. Une heure avant le coucher du soleil et quelques instants à peine avant que les coups de feu résonnent contre toutes les parois du canyon. Quatre mules avaient été abattues.

John Russell qu'on appelait parfois Juan ou Juanito, mais qui était le plus souvent connu comme *Ish-kay-nay* par les anciens de la police apache, tua six mules de plus derrière lesquelles il s'abrita avec les *mozos* toute la journée du lendemain. Les Apaches, il y en avait neuf ou dix, attaquèrent deux fois. La première fois, ils chargèrent en poussant des hurlements et perdirent deux hommes avant de pouvoir battre en retraite, et de se mettre hors de portée de la carabine de Russell. Ça, c'était le soir du premier jour. Ils revinrent le lendemain à l'aube, ils avançaient silencieusement d'un rocher à l'autre, le corps barbouillé de boue, avec des branches de mesquite dans leurs bandeaux. On raconte que John Russell les mit en joue en s'appuyant sur le cou d'une mule morte et attendit pour être sûr de son coup. Il fit feu sept fois avec la Spencer, en prenant son temps chaque fois alors qu'ils approchaient, puis il vida son Colt pendant qu'ils prenaient la fuite. Il en tua peut-être deux de plus.

Les muletiers qui avaient gardé les yeux fermés pendant les échanges de coups de feu, en se blottissant contre les cadavres des mules, sourirent à John Russell et éclatèrent de rire sous l'effet du soulagement. Lorsqu'ils retournèrent auprès de la colonne de cavalerie, ils racontèrent comment il

s'était battu avec autant de courage et de force que trois hommes, face à dix fois plus de sauvages. À partir de ce moment, parmi la police apache de San Carlos, parmi les scouts de Fort Apache et de Cibucu, John Russell fut connu sous le nom de *Tres hombres*.

Mais, même sachant tout ça, ce n'était pas comme voir le monde avec son regard. Peut-être qu'il réagissait ainsi à cause des rapports qu'il avait eus avec les Blancs dans le passé. C'était peut-être pour ça qu'il ne disait rien, ne donnait pas d'explication. Je ne sais pas, je n'en suis pas sûr. Peut-être que vous, vous comprendrez mieux.

Il se mit à faire plus froid. Alors je sortis les couvertures de voyage de sous le siège et en tendis une au docteur Favor. Il la prit et sa femme l'étala pour pouvoir couvrir aussi Frank Braden. Je dépliai l'autre couverture pour les gens assis à côté de moi. J'entendis le cliquetis des perles de Mlle McLaren comme elle levait les mains. Elle replia l'extrémité de la couverture sous sa jambe, sans la partager avec John Russell. J'avais même le sentiment qu'elle s'était rapprochée de moi, mais je n'en étais pas absolument sûr.

J'entendis le docteur Favor qui adressait quelques paroles à sa femme sans parvenir à distinguer ce qu'il lui disait exactement. Elle lui répondit de ne pas être bête. Je demandai à Mlle McLaren si elle était confortablement installée, elle me répondit que oui et me remercia. Mais, la plupart du temps, personne ne parlait. Il faisait de plus en plus froid. Les rideaux de toile se gonflaient soudain de vent glacial et claquaient contre les fenêtres, quand ils se soulevaient on pouvait apercevoir des formes indistinctes qui se dessinaient dans l'obscurité de part et d'autre de la route.

Frank Braden s'était mis à l'aise sur la banquette, sa tête était tout près de celle de Mme Favor. Il lui adressa quelques phrases à voix basse et elle se mit à rire. Pas fort. Pour elle-même. Mais tout le monde l'avait quand même entendue. Elle tourna la tête vers lui et lui répondit un mot ou deux. Leurs visages se touchaient presque. Et pourtant son mari était là, juste à côté. Imaginez un peu ça.

Le bruit de la diligence qui craquait de toutes parts au freinage annonçait l'arrivée au relais de Delgado, au bas de la pente : un alignement de baraques en bois qui se détachaient faiblement devant la masse compacte des arbres. La diligence allait de plus en plus lentement, le bruit des sabots devenait plus distinct et plus appuyé. Puis on s'arrêta. Tout était silencieux. Mme Favor demanda à voix basse : « Où sommes-nous ? » Mais sa voix résonna à l'intérieur de la voiture comme si elle avait parlé très fort. Personne ne répondit, on entendit Henry Mendez, dehors, qui hurlait : « Delgado ! »

Un bruit de pas et la portière s'ouvrit.

« Nous sommes arrivés au relais de Delgado », dit Mendez, son sac en cuir à la main. Derrière on voyait un homme sortir d'une des baraques en brandissant une lanterne.

« Mendez ? fit-il en levant sa lanterne.

— Et qui veux-tu que ce soit d'autre ? répondit Mendez. Tu as encore des chevaux ?

Encore pour quelques jours... à peine, répondit Delgado le chef de relais.

— Change-les et garde ceux-ci.

— Tu as une diligence ?

— C'est une longue histoire, dit Mendez. Demande à ta femme de préparer le café. »

Delgado plissait le front. Il portait un pantalon avec des bretelles rayées par-dessus ses sous-vêtements.

« Comment est-ce que je pouvais savoir que t'allais arriver ?

Dis à tes employés de se remuer », répondit Mendez. Puis se tournant vers la diligence, il ajouta : « Pour vous rafraîchir, il y a la fontaine à côté de la porte, pour le reste suivez le chemin jusqu'à l'arrière de ces bâtiments. »

Il tendit la main à Mme Favor qui descendait, suivie de Mlle McLaren.

« Deux fois en une nuit ! dit Delgado. Il n'y a pas plus d'une heure, on était tous au lit quand trois hommes ont débarqué.

— Fallait pas se recoucher », dit Mendez.

Le docteur Favor était juste en train de descendre.

« Vous les connaissiez ? demanda-t-il.

— Des cavaliers.

— Oui, mais vous les connaissiez ? »

Delgado prit un air songeur.

« Je ne sais pas. Je crois qu'ils travaillent pour M. Wolgast.

— Et c'est normal, demanda Favor, qu'ils viennent comme ça au milieu de la nuit ?

— Ça arrive, qu'est-ce que vous croyez, les gens vont et viennent. »

Quand je réapparus après être passé derrière la baraque, il ne restait plus que Russell et Mendez à l'extérieur. Mendez avait sorti de son sac une bouteille qui ressemblait à du cognac, et ils en prirent une longue rasade.

Deux jeunes garçons sortirent de la baraque, ils portaient une chemise et un pantalon mais ils allaient pieds nus. Ils adressèrent un sourire à Mendez et l'un d'eux lui cria :

« Hé, Tio, tu as quelque chose pour nous ?

— Oui, en échange de vos seaux de graisse, et j'ai besoin de chevaux frais. »

Les deux garçons repartirent en courant et disparurent derrière la baraque. Mendez se tourna à nouveau vers John Russell.

« Ça te plaît les voyages en diligence ? »

Russell répondit en espagnol.

« Et en anglais, qu'est-ce que t'en dis ?

— La même chose, répondit Russell.

— Entraîne-toi. Tu finiras par t'habituer.

— Peut-être qu'il vaut mieux que je me taise.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? » demanda Mendez.

Russell ne disait plus rien. Un des garçons revint en courant, un seau à la main.

« Mets en beaucoup, *chico*, lui dit Mendez.

— La nuit, c'est plus cher », fit le garçon en souriant, comme si depuis tout à l'heure il avait toujours le même sourire coincé sur les lèvres.

« Je vais te payer avec ça, moi », dit Mendez en balançant son sac de cuir, comme pour frapper le garçon qui l'esquiva. Puis il tendit à nouveau le cognac à Russell.

« Pour la poussière, dit-il. Ou pour ce qu'on voudra. »

Tandis que Russell buvait une gorgée, Mendez m'aperçut et m'offrit à boire. Je me joignis donc à eux. C'était pas mauvais, mais très fort. Je ne sais pas comment ils arrivaient à boire d'aussi longues gorgées. Mendez attendit son tour, tendit la bouteille à Russell et rentra dans la baraque.

Muni de son seau, le jeune Mexicain était en train de graisser les roues. L'autre avait défilé le harnais et emmenait les chevaux. On les observa un moment, puis je demandai :

« Pourquoi est-ce que vous ne leur avez rien dit ? »

Il me regarda, tenant toujours la bouteille.

« Leur dire quoi ?

— Que vous n'êtes pas ce qu'ils pensent. »

Ses yeux s'attardèrent sur moi une seconde de plus, puis il but une autre gorgée.

« Vous voulez entrer ? » demandai-je.

Il haussa les épaules. On se rendit à l'intérieur de la baraque. Elle était basse de plafond, éclairée par une unique lampe à pétrole qui pendait à une poutre. La lampe fumait et on sentait encore l'odeur de pétrole dans la pièce.

Les Favor, la jeune McLaren et Braden étaient assis à la grande table, une longue planche installée au milieu de la pièce. Mendez était au bout, comme s'il venait de leur faire un discours. Il s'en éloigna au moment où nous entrâmes et nous fit signe de le rejoindre à une autre table à côté de la cuisine. La femme de Delgado apparut avec une cafetière, mais elle se rendit d'abord à la grande table avant de nous servir. Mendez regardait Russell et attendait que la femme de Delgado retourne dans la cuisine.

« Ils pensent que tu es un Apache », dit-il.

Russell ne répondit pas. Il regardait la bouteille de cognac, comme s'il lisait le texte en caractères minuscules sur l'étiquette. Mendez prit la bouteille et en versa quelques gouttes dans son café.

« T'as entendu ce que j'ai dit ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Le docteur Favor pense que tu ne devrais pas voyager dans la diligence. Voilà ce que ça fait », dit Mendez.

Russell leva les yeux vers Mendez.

« Et ils sont tous d'accord avec lui ?

— Écoute, avant tu voulais être avec moi là-haut.

— Ils sont tous d'accord pour dire que je ne devrais pas voyager dans la diligence ? »

Mendez hocha la tête :

« Le docteur Favor m'a dit qu'ils en avaient parlé et... J'ai expliqué, j'ai dit ce type, c'est pas un Apache, vous lui avez demandé ce qu'il était ? Vous lui avez posé des questions ? Mais ce docteur Favor, là, il m'a répondu qu'il ne voulait même pas discuter. »

Russell regardait toujours Mendez.

« Et toi qu'est-ce que t'as dit ?

— Ben... je sais pas. Pourquoi contrarier les gens ? Autant... Il haussa les épaules. Autant laisser tomber. Tu parles d'une affaire ! Je veux dire... ça ne vaut pas la peine de faire des histoires, quoi. Il s'est mis ça dans la tête et on n'a pas le temps de le convaincre qu'il a tort. Alors pourquoi s'inquiéter de ça, hein ?

— Et si je veux voyager dans la diligence ?

— Écoute, avant tu voulais t'asseoir à côté de moi. Pourquoi est-ce que tout d'un coup, ça te plaît tellement à l'intérieur ? »

C'était la première fois que je voyais Mendez inquiet, comme s'il était face à une situation qu'il ne pouvait pas maîtriser, il n'avait plus de réponse. Il but quelques gorgées de café mais il tourna rapidement la tête, tenant toujours sa tasse en l'air, alors que Braden et le docteur Favor se levaient. Braden fut le premier à sortir. Favor alla rejoindre Delgado au bar. Apparemment Mendez commençait à se détendre et sirotait son café.

« Ça vaut la peine de discuter ? demanda Mendez. Que les gens se mettent en colère ? Ils ont tort, c'est vrai. Mais qu'est-ce qui est le plus facile ? Les convaincre qu'ils ont tort ou laisser tomber ? Tu comprends ça ?

— J'apprends des choses en tout cas », répondit Russell.

Cette fois encore j'aurais bien aimé savoir ce qui se passait dans sa tête. Parce que le ton qu'il avait employé ne laissait rien paraître. Il parlait toujours avec un tel calme qu'on avait l'impression que rien ne pourrait jamais le déranger vraiment.

Favor fit signe à Mendez de venir le rejoindre au bar auprès de Delgado. Mendez passa un bon moment à leur parler pendant qu'on finissait notre café et qu'on en buvait encore un autre. Finalement Mendez est revenu. Il a pris un verre de cognac sans s'asseoir.

« Le docteur Favor veut prendre un autre itinéraire, dit Mendez, la piste qui passe devant la vieille mine de San Pete. »

C'était une route que Hatch & Hodges avait empruntée des années auparavant, quand la mine était encore exploitée. Elle passait à une vingtaine de kilomètres à l'est de la route principale, longeait le bas des collines avant de monter jusqu'à la mine pour rejoindre ensuite la route principale en direction de Benson. Mais, à ma connaissance, plus personne ne suivait cet itinéraire. Le terrain était difficile, la région était sauvage et le relief accidenté.

C'était pour ces raisons d'ailleurs qu'on avait tracé une nouvelle route après la fermeture de la mine. L'ancienne route n'avait qu'un seul avantage, elle était plus courte.

Mais était-ce vraiment pour cette raison qu'on avait décidé de la suivre ?

Mendez avait dit pourquoi pas. Delgado était sûr que les autres relais le long de la route principale étaient déjà fermés. Ou, en tout cas, que tous les chevaux de rechange avaient été emmenés vers le sud. Delgado était le seul qui en avait encore et on viendrait les prendre d'ici à quelques jours. Puisqu'on n'a plus que six chevaux et que les relais sont tous fermés, pourquoi ne pas prendre au plus court ? avait dit Mendez.

Ça paraissait logique. Mais il fallait emporter de l'eau et des provisions supplémentaires. Mendez était de cet avis. Il déclara que tant que le docteur Favor payait pour tout ça, ça ne valait pas la peine de le contrarier (Henry Mendez avait l'air de tenir beaucoup à ce que personne ne soit contrarié).

« Peut-être qu'il est aussi un peu inquiet, dit Mendez. Il a reparlé à Delgado de ces gens qui sont passés par ici. À quoi est-ce qu'ils ressemblaient ? Est-ce qu'ils ont dit où ils allaient ? Des questions dans ce genre-là.

— S'il s'imagine qu'ils vont nous attaquer... c'est pas possible, ils ne peuvent pas savoir qu'une diligence passe par ici ce soir.

— C'est ce que je lui ai dit, fit Mendez. Il m'a répondu que, s'il y avait le moindre risque, mieux valait être prudent.

— Peut-être, dis-je, mais si on voyageait par la diligence habituelle, on n'y penserait même pas. Peut-être aussi qu'il est très inquiet. »

Mendez hocha la tête.

« Comme s'il se savait traqué. »

On se remit en route un peu plus tard, le temps que Mendez s'occupe des provisions et des gourdes. Frank Braden était déjà à l'intérieur de la diligence en train de dormir, les pieds sur la banquette en face de lui. On l'a laissé faire. Il y avait de la place, maintenant que Russell était à côté du cocher.

Très vite, nous nous retrouvâmes seuls au milieu de la nuit à écouter les grincements de la voiture et le fracas des roues. Nous quittâmes la route à trois kilomètres au sud du relais de Delgado pour traverser un bosquet de mesquite dont les épines éraflaient les flancs de la diligence. Puis la piste devenait plus large et on sentit tout de suite qu'on escaladait une pente. On passait entre des arbres, parfois l'obscurité se resserrait autour de nous avant de se faire moins dense. Cette route sinueuse donnait l'impression de monter sans fin, un chemin traversé d'ornières, envahi par les herbes, mais que Mendez, lui, parvenait encore à voir.

Trois heures après avoir quitté le relais, Mendez et Russell changèrent les chevaux ; ils attelèrent les deux qui jusque-là avaient été attachés à l'arrière, et ils leur donnèrent à boire. Je fus le seul à sortir de la diligence, mais j'étais sûr que Favor ne dormait pas lui non plus. Je pris un verre d'eau, dans la réserve de Mendez (il la gardait dans le coffre du cocher. Les trois gourdes en cuir

attachées à l'arrière étaient réservées aux chevaux et aux passagers.) Puis nous sommes repartis.

Je m'endormis peu après. Je m'étais quand même demandé pendant des minutes interminables ce que dirait Mlle McLaren si je passais mon bras autour de ses épaules. Je ne le saurais jamais.

Aux premières lueurs de l'aube, on arriva au bas d'une piste sinueuse qui longeait la pente abrupte d'un canyon. La mine de San Pete apparut alors. Mendez et Russell étaient descendus de leur perchoir pendant que les autres sortaient de la diligence en s'étirant. Tout le monde se sentait un peu raide après être resté si longtemps recroquevillé sur la banquette. Ils regardaient les bâtiments de la compagnie laissés à l'abandon.

Les plus proches avaient été construits sur la pente, sur pilotis, si bien que leurs galeries couvertes se trouvaient à la hauteur d'un deuxième étage. Les installations minières étaient situées de l'autre côté du canyon, à deux cents mètres environ. Le broyeur était à mi-pente, les résidus de minerai formaient des bosses depuis la galerie, beaucoup plus haut. Braden regardait Mendez. « Ce n'est pas la piste qu'emprunte normalement la diligence, dit-il.

— On a pris un autre itinéraire, répondit Mendez occupé à défaire le nœud qui rattachait une des gourdes à l'arrière de la diligence.

— Comment ça, un autre itinéraire ? »

Je remarquai que John Russell s'était légèrement éloigné des chevaux. Il observait Braden qui s'approchait de Mendez, tandis que celui-ci mettait la gourde sur son épaule.

« Vous prenez n'importe quelle route, comme ça ? Comme ça vous vient ?

— Adressez vous au docteur Favor, dit Mendez.

— C'est à vous que je parle. »

Mendez qui se dirigeait vers le bâtiment s'arrêta net.

« Tous les autres passagers étaient d'accord, dit-il. Vous, vous dormiez. Mais j'ai pensé : puisqu'il a tellement envie de venir avec nous, ça ne devrait pas trop le déranger. »

Braden ne le quittait pas des yeux.

« Et ça nous mène où ?

— Au même endroit », répondit Mendez.

Il emporta la gourde sous la véranda, revint en s'étirant et en regardant le ciel encore sombre mais qui commençait à se teinter de rouge au-delà du canyon.

« On va manger maintenant, déclara Mendez, puis on prendra deux heures de repos.

— Si c'est pour nous que... commença Favor.

— Non, c'est pour les chevaux, et pour moi », dit Mendez en l'interrompant.

Nous primes le petit déjeuner sur la véranda du bâtiment principal de la

compagnie : du pain, de la viande froide et du café que Mendez avait songé à apporter. Après ça, Mendez emporta sa couverture dans la seule maison qui, avec le bâtiment principal, avait encore un toit. John Russell l'accompagna et ils dormirent une heure ou deux.

Pendant ce temps, il ne nous restait qu'à attendre. La diligence était comme abandonnée, avec les chevaux qui broutaient un peu plus loin dans un coin où ils avaient trouvé de l'herbe et un peu de trèfle. Au bout d'un moment, Frank Braden s'éloigna de la diligence pour regarder la pente au-delà des installations de la mine et pour inspecter le sommet du canyon où on était quelques minutes auparavant. Il traversa le canyon et monta jusqu'au broyeur. Sa silhouette était de plus en plus petite. Il ne s'arrêta que lorsqu'il eut atteint une baraque près de l'entrée de la galerie, puis il disparut complètement. Je me demandai s'il attendait que Mme Favor vienne le rejoindre. Ou c'était peut-être simplement qu'il ne tenait pas en place. En tout cas, il ne revint pas avant un bon moment. Il s'était calmé et demanda à Mendez combien de temps il faudrait pour rejoindre Benson. Mendez lui répondit que cette piste était plus courte que l'itinéraire habituel, mais qu'il fallait ménager les chevaux. Ce qui faisait au bout du compte, qu'on mettrait à peu près le même temps, on arriverait donc à Benson le lendemain dans la matinée si la route était bonne et si on ne rencontrait pas d'imprévu.

Nous quittâmes la mine de San Pete peu avant huit heures. Le premier imprévu se présenta à minuit.

Le problème ne venait pas de ce qu'il était difficile de suivre la route, ni même de ce qu'elle était en mauvais état. Le problème, c'était qu'il n'y avait plus de route. On franchit un ruisseau peu profond qui descendait le long des rochers et une fois de l'autre côté, on ne trouva pas trace de la route, là où elle aurait dû être.

Le vent, les éboulements et les crues de cette petite rivière l'avaient effacée. Mendez n'avait pas le choix. Il dut suivre le cours du ruisseau, se battre contre les *palo verdes* jaunis qui poussaient le long de la rivière en attendant la prochaine crue, puis il prit à nouveau vers le sud à travers le bush pour contourner les formations rocheuses qui avançaient depuis les pentes.

La terre était sèche et aride, brûlée par le soleil, envahie de cactus et de grands saguaros semblables à des piquets de clôture qui auraient poussé dans tous les sens. Mendez ne se débrouillait pas mal pour faire avancer la diligence à travers tous ces obstacles. Mais ça prenait un temps fou. En regardant devant soi, on pouvait apercevoir un monticule rocheux ou un bosquet de yuccas, on se disait alors qu'on n'en était séparé que par quelques centaines de mètres, mais il fallait des heures avant d'y arriver. Puis d'autres repères se présentaient comme un saguaro géant aux formes étranges, ou d'autres yuccas qu'on mettrait des heures à atteindre. À part ça, il n'y avait rien à voir dans ce paysage et rien à espérer.

Nous fîmes une halte pour changer les chevaux au cours de la matinée et nous vîmes qu'il ne nous restait que deux gourdes. On en avait laissé une à

moitié pleine à la mine de San Pete.

Nous nous arrê tâmes encore une fois à midi. Nous étions tous debout à côté de la voiture à attendre que l'eau se mette à bouillir pour faire le café. Mendez enleva le harnais et nourrit les chevaux avec des granulés. Il espérait peut-être qu'un des passagers dise que c'était de la folie de passer par là et qu'il fallait rejoindre la route habituelle. Qu'il était préférable de perdre une journée plutôt que d'avoir à endurer ça. Mais personne ne dit rien.

C'était bizarre. Mme Favor était là, à répéter qu'il faisait chaud, elle le disait de toutes sortes de façons différentes. Et pourtant on avait l'impression que ça ne la dérangeait pas tant que ça. De temps en temps, elle jetait un coup d'œil vers la jeune McLaren, elle se demandait sûrement encore ce que les Indiens lui avaient fait. Puis elle regardait Braden qui était étrangement calme ce jour-là, on avait l'impression d'avoir affaire à une autre personne, comme si les effets du whisky avaient fini de l'épuiser. (Quoique je ne dise pas qu'il avait l'air saoul la veille.) Il n'y avait que la jeune McLaren et Russell qui prenaient ça patiemment. (D'ailleurs, je ne vois pas comment lui, il aurait pu être dérangé par tout ça.) Le docteur Favor regardait Mendez et essayait de lui faire comprendre sans rien dire qu'il fallait se dépêcher. Personne ne demandait à Mendez si on risquait de se perdre ou si une des roues allait se casser. Personne ne s'inquiétait de rien. Même pas d'avoir oublié de l'eau à la mine de San Pete.

Il fallait continuer. C'était déjà l'après-midi quand nous arrivâmes en bordure de cette plaine. Mendez vit à nouveau la route au sommet de la pente, une section apparaissait entre les buissons. Il prit immédiatement cette direction. Les collines paraissaient plus imposantes au fur et à mesure que nous approchions, leurs flancs étaient ombragés par de sombres bosquets d'arbres, mais, au-delà, le sommet était nu et silencieux écrasé de soleil.

Nous arrivâmes à la route et nous pûmes la suivre sans difficulté pendant quelque temps. Mais elle se mit à monter à pic vers les sommets. Au bout d'un moment, Mendez n'eut pas d'autre choix que de faire arrêter les chevaux.

Il se pencha vers l'intérieur de la diligence et déclara : « Maintenant, on va tous faire une jolie promenade à pied jusqu'en haut. »

Nous sortîmes de la diligence et en levant la tête nous vîmes un bout de chemin qui grimpait drôlement. Russell était déjà en train d'escalader la pente, il voulait sûrement s'assurer qu'il n'y avait pas d'éboulis qu'on n'aurait pas pu voir depuis le bas. La pente n'était pas si abrupte que ça, mais je sentais que Mendez s'inquiétait pour les chevaux. On a donc attendu que la diligence et les chevaux de rechange passent devant nous, puis on a commencé à grimper. Favor avait pris le bras de sa femme, soi-disant pour l'aider à marcher, mais je crois plutôt que c'était pour l'empêcher de faire encore une escapade. Frank Braden était en train de se rouler une cigarette. J'attendis donc Mlle McLaren, en essayant de toutes mes forces de trouver quelque chose à dire. Mais je n'eus pas à me creuser la tête trop longtemps.

Elle dit presque tout de suite : « On dirait pas un Apache, pourtant. » Comme si elle pensait à haute voix.

Évidemment, j'ai tout de suite compris qu'elle parlait de John Russell. Forcément. Elle plissait les yeux pour se garder de la lumière du soleil et elle le regardait avancer un peu plus haut.

« Vous auriez dû le voir il y a quelques semaines », dis-je.

Elle me regarda comme si elle attendait une explication. Je regrettai un peu ce que je venais de dire. En même temps, c'était vrai.

« On aurait dit n'importe quel Indien de l'armée.

— Alors c'est bien un Apache.

— C'est qu'on ne peut pas répondre oui ou non à ça. »

Elle plissa le front.

« M. Mendez nous a dit que ce n'était pas un Apache, c'est ça que je ne comprends pas.

— Il n'est pas apache de naissance. Mais il a vécu avec eux si longtemps, de son plein gré, je veux dire, que maintenant il est pratiquement apache.

— Mais pourquoi ? demanda-t-elle. Comment est-ce qu'on peut avoir envie d'être l'un d'eux ?

— Voilà. Quand on en a envie, c'est pas mieux que d'être né comme ça. Peut-être même pire.

— Mais comment peut-on vouloir vivre comme eux ?

— Faudrait voir les choses comme lui pour comprendre ça.

— Je crois que ça me ferait trop peur. »

J'aurais voulu lui dire qu'elle n'aurait sans doute plus jamais peur de rien avec ce qu'elle avait vécu, mais j'ai pensé que, finalement, il valait mieux éviter ce sujet. Ça pouvait être gênant pour elle. Elle en avait parlé un peu dans la diligence et elle n'avait pas eu l'air trop gêné. Mais quand même, il pouvait y avoir des détails délicats. C'était comme d'être avec quelqu'un qui aurait un gros nez, ou un truc comme ça. On ne veut pas être surpris en train de regarder son nez. Ou encore on évite de parler de nez. (J'espère que quelqu'un qui aurait un gros nez ne va pas se vexer en lisant ça. Je ne me moque pas des gros nez.)

Les chevaux de rechange étaient encore sur le flanc de la colline mais la voiture qui avait passé le sommet s'arrêta. On n'en voyait que le toit. La route repartait à plat sur une sorte de pignon envahi par les buissons, et sur la droite, une paroi s'élevait à deux ou trois mètres au-dessus de la diligence.

« J'imagine qu'on peut remonter dans la voiture », dit la jeune fille.

Je l'avais entendue, mais c'était Mendez que j'observais. Il levait la tête vers le haut de la paroi.

Nous passâmes derrière les chevaux de rechange et je regardai à mon tour dans la même direction. Ma première pensée fut : « Mais qu'est-ce que fait Russell assis là-haut ? Et où est-ce qu'il a trouvé ce fusil ? »

Puis j'ai vu Russell : il n'était pas en haut de la paroi, mais au-delà des Favor, à côté des chevaux harnachés. Un autre homme se tenait devant lui, un

revolver à la main. La jeune McLaren avait dû les voir en même temps que moi. Mais elle resta parfaitement calme. Pas un mot.

D'ailleurs qu'est-ce qu'elle aurait pu dire dans ces circonstances ? Vous suivez une route dans un endroit complètement perdu et, quand vous arrivez au bout, vous trouvez deux types qui vous attendent les armes à la main. Même si vous savez qu'il y a quelque chose qui cloche vous vous conduisez comme s'il n'y avait rien de plus naturel au monde. Je veux dire qu'on ne se met pas à s'exciter, on ne montre pas son étonnement. Vous restez là sans broncher et peut-être que si vous faites comme s'ils n'étaient pas là ils finiront par s'en aller. Sur le moment, vous ne pensez pas : j'ai peur. Vous êtes trop occupé à avoir l'air naturel.

L'homme qui était en haut de la paroi vint se poster au bord et s'accroupit en pointant sa carabine vers nous jusqu'à ce qu'on arrive à hauteur de la diligence. La carabine était une Henry. Puis il sauta sur la route, presque comme s'il se la laissait tomber. Je le reconnus dès qu'il eut atterri.

C'était le fameux Lamarr Dean qui travaillait dans le ranch de M. Wolfgast. Et l'autre, en face de Russell, c'était Early, pas de doute là-dessus. Les deux hommes qui étaient chez Delgado le jour où j'avais vu John Russell pour la première fois.

Je me suis dit à ce moment-là : « Et s'ils le reconnaissent ? » Je ne me suis pas dit : « Mais qu'est-ce qui se passe ? » ou : « Qu'est-ce qu'ils font là ? » Seulement : « Et s'ils le reconnaissent ? » Je n'arrivais pas à penser à autre chose, surtout parce que je me rappelais comment Russell avait cassé ce verre de whisky contre la bouche de Lamarr. Et Lamarr Dean devait s'en souvenir encore mieux que moi. Mais il ne l'avait pas reconnu. Et Early non plus, sinon il ne se serait pas contenté de rester là à brandir son revolver.

Mendez baissa les yeux vers Lamarr Dean et lui dit : « Tu ferais bien de réfléchir avant de faire quoi que ce soit.

— Descends de là et t'inquiète pas pour moi », dit Lamarr Dean. Mendez obtempéra et Lamarr Dean regarda dans notre direction. Il attendait. Je ne comprenais pas pourquoi jusqu'à ce que Braden arrive à notre hauteur et passe devant nous sans s'arrêter sous les yeux de Dean. Puis il a dit :

« On a failli pas y arriver.

— J'arrêtais pas de me dire, a répondu Braden, ils vont avoir du mal à rattraper le retard une fois qu'ils auront retrouvé le chemin qu'on a pris.

— Comme on vous voyait pas arriver sur la route principale, a expliqué Lamarr Dean, on est retournés chez Delgado tôt ce matin et je lui ai dit : "J'ai rêvé ou est-ce que j'ai bien entendu une diligence la nuit dernière." Et il m'a répondu : "Vous avez rêvé, parce qu'il y a bien eu une diligence mais elle est pas passée par la route habituelle." Alors j'ai dit : "Et par où elle est passée ?" C'est là qu'il m'a dit que vous aviez pris cet autre itinéraire. Laisse-moi te dire qu'on n'a pas arrêté depuis. »

Pendant tout ce temps, je regardais fixement Braden. On comprenait maintenant pourquoi il avait pris la diligence et aussi pourquoi il tenait tant à

avoir une place au départ de Sweetmary. Ce serait facile évidemment en repensant aux événements de dire que je l'avais toujours su. Mais, au début, j'arrivais pas à y croire. Braden n'était pas un type sympathique, mais il était des nôtres, un passager comme tout le monde et quand ils se sont rendu compte qu'il était complice de cette attaque, les autres ont dû être aussi étonnés que moi. Sur le moment je ne cherchai pas à voir leurs réactions. Il se passait trop de choses en même temps.

Early s'approcha sans rien dire, le visage noirci par sa barbe naissante. Il obligea Russell à marcher devant lui.

Puis un autre homme apparut. Il avait l'air d'un Mexicain et portait un chapeau de paille. Il était à cheval et sortit lentement d'entre les arbres, il tenait deux autres chevaux sellés par la bride. Il alla se poster face à l'attelage et je remarquai qu'il était armé de deux calibres .44.

Lamarr Dean avait glissé la main dans le levier de la Henry et gardait un doigt sur la détente, mais le canon était pointé vers le bas et la gueule touchait presque le sol.

« Ce bon vieux docteur Favor fait semblant de ne pas nous voir », dit Lamarr Dean.

Il me poussa sur le côté et fit signe à la jeune McLaren de s'adosser à la paroi rocheuse.

« Écartez-vous tous que je puisse voir mon vieux copain. »

Dean regardait le docteur Favor.

« Alors ? Ça commence à sentir le roussi ? demanda-t-il.

— Je ne comprends malheureusement pas de quoi vous voulez parler, dit le docteur Favor sans pour autant avoir l'air très étonné.

— Mais moi j'ai tout de suite compris. Ça fait des mois que je te vois venir.

— Qu'est-ce que vous avez vu venir ?

— Frank, il continue à faire semblant. »

Braden vint se mettre à hauteur de Lamarr Dean.

« Il a l'habitude.

— Nous allons à Bisbee, répliqua le docteur Favor. Pour affaires. Nous n'avons pas l'intention de nous y attarder plus de deux jours. Au grand maximum.

— C'est ça, fit Lamarr Dean, tu vas y rester juste assez longtemps pour trouver une correspondance qui t'emmènera dans le sud. Tu vas aller te terrer au Mexique, ou tu prendras un bateau pour Vera Cruz. Et de là, tu pourras foutre le camp comme tu voudras.

— Vous avez l'air bien sûr de ce que vous avancez.

— Parce que c'est comme ça que ça marche.

— Et si je vous disais que nous serons de retour dans deux jours ?

— Et pour quoi faire ?

— Il devrait être avec nous, un revolver à la main.

— Non, dit Lamarr Dean, il se sert de son stylo, celui-là. Il suffit d'inscrire

un prix plus élevé pour la livraison de bœuf. On paye avec l'argent du gouvernement l'employé de ranch qui livre la viande et on garde le reste. C'est pas comme ça que ça se passe, docteur Favor ?

— Ni vu ni connu, dit Braden. »

Lamarr Dean regarda Mme Favor.

« Vous aussi vous faites semblant ?

— Je vous connais, dit-elle plutôt calmement compte tenu de la situation. Mais je ne me souviens pas de lui, ajouta-t-elle avec un hochement de tête en direction de Braden.

— Non, Frank n'était pas dans les parages. Il était encore à Yuma à l'époque.

— Bon allez ça suffit, dit Lamarr, on a des choses à faire.

— J'essayais simplement de comprendre », ajouta Mme Favor.

Elle se tourna vers Lamarr Dean, elle avait compris que c'était lui, le plus bavard de la bande.

« Vous travailliez pour l'homme qui livrait la viande par contrat.

— M. Wolgast.

— Et vous avez découvert la vérité sur mon mari.

— Audra ! » dit Favor, sans avoir pour autant l'air trop inquiet. Il ne quittait pas des yeux Lamarr Dean et Braden. Nous avions tous nos regards braqués sur lui. (C'était incroyable tout ce qu'on pouvait apprendre tout d'un coup.) « Audra, dit-il, tu sais très bien que nous n'avons pas à discuter de nos affaires personnelles devant ces gens. »

Braden fit quelques pas. « Bon allez, on y va », et il adressa un signe de tête à Early qui se mit à défaire le harnais des chevaux de la diligence. Il leur donna une tape sur la croupe pour les faire avancer, le Mexicain qui était encore en selle rassembla les chevaux et les entraîna encore plus loin.

La route se divisait en deux pistes qui traversaient un pré herbeux, plutôt large et qui s'étendait sur plus d'un kilomètre. Dès que le Mexicain se fut suffisamment éloigné, Early se mit en selle et lui emboîta le pas.

Braden était derrière la voiture, en partie dissimulé mais nous vîmes quand même qu'il avait tiré la toile vers le bas et qu'il faisait tomber les bagages par terre.

Lamarr Dean vint alors voir si nous étions armés. Il sortit un revolver de sous le manteau du docteur, une arme de petit calibre qu'il examina pendant un moment avant de la jeter dans un buisson de l'autre côté de la route. Il alla jusqu'à Mendez, ne fouilla pas Mme Favor, ni la jeune McLaren. Mendez ouvrit les pans de son manteau pour lui montrer qu'il n'était pas armé.

« Et dans le coffre, demanda Lamarr Dean.

— Un fusil, dit Mendez.

— Alors surtout, il reste là-haut et toi tu restes ici », dit Lamarr Dean. Il s'approcha de moi et j'ouvris moi aussi ma veste comme l'avait fait Mendez. Pendant que Lamarr Dean me fouillait, Mendez lui dit : « Tu crois que ça vaut le coup ? Tu ne pourras plus te montrer nulle part.

- T'es gentil, mais surtout garde tes conseils pour toi.
- Je te parie que dans quinze jours tu seras mort ou derrière les barreaux.
- Mais tu n'as pas de quoi parier, dit Lamarr en le regardant cette fois.
- Il suffira de s'en souvenir, dit Mendez. Tu as déjà des témoins.
- Je vois pas de témoins », dit Lamarr Dean.

Braden l'avait rejoint apparaissant au coin de la diligence avec une sacoche en cuir sur l'épaule. « Frank tu vois des témoins, toi ?

— Pas dans le coin », répondit Braden.

Il s'agenouilla pour ouvrir la sacoche.

Lamarr Dean s'approcha de Russell. « Il m'a pas l'air d'un témoin celui-là. T'es un témoin, toi ? » dit Lamarr tout en retirant le Colt de Russell de sa gaine et en le jetant par-dessus son épaule si haut qu'on vit le soleil s'y refléter pendant qu'il décrivait un arc de cercle, avant de retomber sur la route pour glisser et rebondir encore plus loin.

Mais Lamarr Dean ne regardait pas le revolver. Il fixait Russell, il s'était rapproché de lui et plissait les yeux, il scrutait son visage.

« Je t'ai déjà vu quelque part », dit Lamarr. Et on voyait à sa façon de le dire que ça le tracassait. Il attendait que Russell l'aide à retrouver la mémoire, mais Russell ne disait rien. Ils se regardaient fixement et on s'attendait à ce que, d'un moment à l'autre, Lamarr se souvienne de ce jour chez Delgado, et on l'imaginait relevant le canon de sa carabine pour rendre à Russell ce qu'il lui avait fait subir, ou pis encore.

Ou Braden allait peut-être faire une remarque sur « l'Indien » et, à ce moment-là, Lamarr Dean s'en souviendrait. Ça aussi c'était à craindre. Mais lorsque Braden releva la tête, avec la sacoche posée par terre, ouverte, devant lui, il se contenta de dire : « Au moins on a gagné notre journée. »

Lamarr Dean regarda le docteur Favor : « Dis nous pour combien t'en as volé, ça nous évitera de recompter. »

Favor ne disait rien. Il observait la scène en costume sombre et chapeau, un pouce coincé dans l'emmanchure de son gilet et l'autre main le long du corps. La jeune McLaren, Mme Favor, Mendez, John Russell, tout le monde en fait, attendaient patiemment comme s'ils s'étaient arrêtés pour regarder un spectacle qui ne les concernait pas directement.

« Il doit penser qu'il nous a assez aidés comme ça sans faire l'addition à notre place », dit Braden. Il se leva tendit la sacoche à Dean qui transféra les billets dans des sacs de selle.

« Ça s'élève à douze mille dollars, à mon avis, dit Lamarr Dean.

— Oui, dans ces eaux-là, dit Braden.

— Il s'est plutôt bien débrouillé, ajouta Lamarr Dean. Mais nous, on a été encore plus forts. »

Il suivit le regard de Braden qui s'attardait sur les deux chevaux attachés par une longe à l'arrière de la diligence.

« Qu'est-ce que t'en dis ? demanda-t-il.

— Je pense qu'ils feront l'affaire, dit Braden en levant les yeux. Et les

deux selles aussi. »

Lamarr Dean se tourna vers lui.

« Qu'est-ce que tu veux en faire ?

— Tu vas voir, dit Braden, puis, s'adressant à moi, il dit : Descends-les. »

Et c'est pour ça que je me retrouvai sur le toit de la diligence quand ils se furent éloignés. Je jetai la selle de Braden en bas, et celle de Russell sans pouvoir m'empêcher de lui adresser un regard.

Russell les observait sans un mot tandis que Braden défaisait les nœuds des longes et enlevait les licols. Puis il sella un des chevaux et ordonna à Russell de faire de même.

À ce moment-là, je me dis qu'ils allaient prendre Russell en otage. Ça aurait été logique. Jusque-là, ils ne nous avaient pas embêtés, mais j'imaginai mal qu'ils aient la bonté de repartir comme ça. Et je ne m'étais pas trompé, à un détail près, ce ne fut pas Russell qu'ils prirent en otage.

Ce fut Mme Favor. Braden lui amena son cheval et dit : « J'ai pensé que vous feriez un peu de chemin avec nous », comme si c'était une aimable proposition.

Et tout aussi aimablement, elle lui répondit : « Je crois qu'il ne vaut mieux pas. » Comme si elle avait le choix.

Braden lui a tendu la main : « Tout ira bien.

— Mais ça ira très bien ici aussi. »

Braden l'a regardée droit dans les yeux : « Vous allez venir que vous le vouliez ou non. »

Et la conversation en est restée là.

On l'a aidée à monter en selle, elle tenait sa jupe pour qu'on ne voie pas ses jambes. Braden avait fait avancer son cheval à côté du sien. Ils ne se retournèrent ni l'un ni l'autre. On était tous là, en silence, à les regarder s'éloigner. Favor n'avait rien dit, même quand Braden avait obligé sa femme à le suivre.

Lamarr Dean monta en selle à son tour. Il tenait sa carabine dans le creux de son bras et regardait les gens autour de lui, puis il leva les yeux vers moi. Il réfléchissait, il voulait être sûr de ne pas avoir commis une erreur.

Une idée lui traversa l'esprit : « Le fusil, dit-il. Ouvre-le et jette-le. »

J'allais jusqu'à la banquette du cocher pour faire ce qu'il m'avait demandé, et je sortis les deux cartouches avant de balancer l'arme au milieu des buissons. Lamarr Dean hocha la tête. Il exécuta un demi-tour sur son cheval et partit à la suite de Braden et de Mme Favor, en prenant son temps.

Braden et Mme Favor avaient parcouru une centaine de mètres dans la prairie qui s'étendait devant nous. Beaucoup plus loin, on voyait un nuage de poussière qui indiquait qu'Early et le Mexicain étaient en train de pousser les chevaux de l'attelage.

Je sentis la voiture bouger, je m'en souviens très clairement. Mais je ne me retournai pas immédiatement. Quand je me décidai enfin, je vis John Russell qui défaisait la boucle de la cartouchière entourant sa couverture. Il releva la

tête pour garder un œil sur Dean qui s'en allait toujours sans se presser. Russell sortit sa carabine de la couverture, regarda à nouveau et c'est à ce moment-là qu'il parla :

« Comment peuvent-ils être aussi sûrs d'eux ? » dit-il.

Sur le moment, je ne compris pas ce qu'il voulait dire. En tout cas je n'arrivais pas à croire qu'il se préparait à tirer sur Lamarr Dean.

« Quoi ? demandai-je.

— Comment peuvent-ils être aussi sûrs d'eux en faisant des erreurs pareilles ? »

Il était déjà en train de glisser une cartouche dans la chambre. Il chargeait le plus rapidement possible. Un seul coup. Je n'ai plus rien dit.

Il était concentré et on avait l'impression qu'il se parlait à lui-même.

« Ça doit être la chance. Ils croient savoir faire, alors qu'en fait c'est juste de la chance. »

Je le vis retirer trois cartouches de la cartouchière et les garder dans la main gauche. Puis d'un coup il s'immobilisa.

Je tournai la tête et vit Dean qui revenait vers nous. Braden et Mme Favor étaient à deux cents mètres et s'étaient arrêtés, comme pour l'attendre.

Lamarr Dean avait mis sa carabine dans la gaine le long de la selle, mais alors qu'il était maintenant près de nous, il dégaina son Colt.

Lamarr Dean était maintenant tout près.

« J'ai failli oublier quelque chose », dit-il. Puis il remarqua Russell qui était monté sur le toit derrière moi. « Qu'est-ce que tu fabriques là-haut ? »

— Je prends mes affaires », dit John Russell. Il était accroupi, les mains sur les genoux. La carabine Spencer était posée sur le toit entre ses jambes.

« T'as l'intention d'aller quelque part ? »

— Pourquoi rester ici à rien faire, hein ? répondit Russell avec un haussement d'épaules.

— Et tu penses aller loin ?

— On verra bien. »

Lamarr Dean fit avancer son cheval jusqu'à l'arrière de la voiture. Il se leva sur ses étriers pour attraper une des gourdes, la décrocha et la mit sur le pommeau de sa selle. Puis il revint avec la gourde toute ronde et pleine à craquer le long de sa cuisse gauche. Il fit faire un demi-tour à son cheval pour se retrouver face à nous.

« T'as pas dit jusqu'où t'irais. »

Russell haussa les épaules encore une fois.

« On verra ça dans un moment. »

Lamarr Dean leva son revolver attendit quelques instants, pour être sûr qu'on voie ce qu'il allait faire. Mendez se mit à hurler. Je ne sais plus ce qu'il dit. Peut-être rien, ce n'était peut-être qu'un cri. Mais, au même moment, Lamarr Dean appuya sur la détente et la gourde qui était encore accrochée à l'arrière de la diligence éclata. L'eau jaillit et s'écoula en minces filets pour se répandre sur la route sablonneuse. Lamarr Dean nous regardait. Il ne riait pas, ne souriait pas, mais on voyait que ça lui plaisait.

Il dit à Russell : « Alors, jusqu'où tu vas aller ? »

Il n'attendait pas vraiment de réponse. Lamarr Dean prit les rênes et fit volte-face. Russell attendit jusqu'à ce moment-là.

« Peut-être jusque chez Delgado. »

Lamarr Dean s'arrêta, il était pris de court et se retrouvait maintenant de profil par rapport à nous, son arme était de l'autre côté et il devait tourner la tête selon un angle inconfortable pour regarder Russell.

« T'as dit quelque chose ? »

— Peut-être que si on a soif, on ira chez Delgado, boire du mezcal. »

Lamarr Dean ne bougea pas et garda la tête dans cette drôle de position. Il regarda Russell avec attention et je suis sûr qu'à cet instant quelque chose lui revint en mémoire.

Il dit : « Oui c'est ça, t'as raison. » Il regarda Russell pendant quelques

secondes encore puis il remit son cheval en mouvement, en nous tournant le dos, au pas, pour bien nous montrer qu'il n'avait pas peur.

Je l'observais toujours, il était maintenant à dix mètres, puis quinze, puis vingt, et c'est à ce moment-là que j'entendis Russell qui disait : « Baisse-toi. » Sans s'énervier, il avait parlé d'une voix calme et posée.

Je m'assis sur la banquette en baissant la tête. Et Russell dit : « Descends de là... »

Cette fois-ci, il n'était pas calme du tout. Mais il n'était pas non plus agité, il ne s'était pas mis à crier ou quoi que ce soit. Je vis la Spencer contre sa joue tout d'un coup et je sautai à terre en regardant de tous les côtés pour voir où j'allais atterrir ; c'est là que j'aperçus Lamarr Dean à une trentaine de mètres qui faisait tourner sa monture et brandissait son Colt, pensant qu'il avait tout le temps, et *bang*, j'entendis la détonation de la Spencer et crus que mes tympanes allaient éclater. Lamarr Dean tomba de sa selle comme s'il avait reçu un coup de gourdin en plein visage, son cheval rua avant de partir au galop.

Russell avait dû être sûr de son coup, car il avait déjà rechargé et mis le cheval en joue. Quand il fit feu, le cheval trébucha, roula sur lui-même, essaya de se relever. Au-delà du cheval on voyait Braden qui revenait, puis qui faisait demi-tour en entendant la détonation de la carabine, un bruit assourdissant juste au-dessus de moi, auquel répondait un petit claquement sec dans le lointain. Puis on entendit le revolver de Braden. Deux fois. Je me collai au sol et, en levant les yeux, j'aperçus le canon de la Spencer. Russell était maintenant à plat ventre, il avait appuyé le canon sur la barre métallique, et il suivait Braden qu'il avait dans sa ligne de mire. Il prenait son temps pour tirer. Braden fit encore une fois demi-tour puis décrivit un tour complet pour retourner auprès de la minuscule silhouette de Mme Favor. J'en avais déduit que la balle de Russell n'était pas passée loin. Braden n'avait aucune intention de l'affronter pour le moment.

Je me relevai. Russell chargeait son arme encore une fois, maintenant qu'il avait le temps de sortir tout un tube de sa couverture et d'y mettre sept 56-56 avant d'enfoncer le tube dans la crosse de la Spencer.

« Ils vont tous revenir, maintenant, non ? demandai-je.

— Puisqu'on a ce qu'ils veulent... », répondit Russell.

Pendant un moment, il ne se passa plus rien du tout. Je voyais Favor, Mendez et la jeune McLaren tous trois en rang devant la paroi contre laquelle ils s'étaient recroquevillés pendant la fusillade. Tout était maintenant silencieux mais personne ne bougeait.

Russell était en train de remettre sa cartouchière en travers de sa poitrine, par-dessus l'épaule gauche, en la faisant tourner pour que toutes les cartouches soient devant, il surveillait en même temps les deux minuscules silhouettes, pas plus grosses que deux points au bout de la prairie.

On avait du temps devant nous, mais je ne pensais pas à ça à ce moment-là. Braden devait rattraper Early et le Mexicain avant de revenir et ils avaient peut-être parcouru des kilomètres derrière les chevaux de la diligence. Je

repensais à la façon dont Russell avait mis en joue Lamarr Dean avec sa Spencer, comme s'il allait tirer sur une boîte de conserve posée sur un piquet de clôture. Et comment il l'avait tué d'un seul coup. Avant d'abattre le cheval qui s'enfuyait avec la gourde. Il avait tué un homme, sans se poser de questions, puis, dans la seconde qui avait suivi, il s'était rendu compte qu'il fallait aussi tuer le cheval, et il l'avait fait.

Ce moment pendant lequel tout s'était arrêté avait peut-être duré une minute. Et tout se remit à bouger.

Russell passa devant moi, mit un pied sur la roue et sauta à terre. Il tenait toujours sa Spencer, évidemment, et dans l'autre main sa couverture roulée et le réservoir en métal dans lequel il avait bu avec Mendez. (C'est drôle comme on se rappelle certains détails : Russell tenait la gourde avec son doigt qu'il avait passé dans un des anneaux, à l'endroit où il y aurait dû y avoir une bandoulière.)

Il n'accorda même pas un regard aux autres, il s'engagea sur la route que nous avions suivie et ne s'arrêta que pour ramasser son Colt et le remettre dans le fourreau. Puis il quitta la route et se mit à escalader la pente, en progressant plutôt rapidement au milieu des cactus et des broussailles.

Le docteur Favor fut le premier à se réveiller. Il cria après Russell. Puis Mendez s'avança au milieu de la route et leva les yeux pour regarder Russell. Favor était parti en courant au milieu des buissons de l'autre côté de la diligence.

Je pris ma couverture et le sac de grain dans lequel on avait mis nos provisions, et je me mis en route à mon tour. Quand j'atteignis la route, le docteur Favor ressortait d'entre les buissons avec son petit revolver et le fusil à canon scié de Mendez. Mendez et Mlle McLaren étaient toujours en train de regarder Russell.

« Il s'enfuit », dit le docteur Favor. Il n'était pas calme du tout et je crois que si le fusil avait été chargé, il aurait tiré sur Russell.

« Nous avons besoin de lui », dit alors Favor. Et, à ce moment-là, il n'avait aucun doute là-dessus, aussi sûr que John Russell était un Apache et que nous, nous étions perdus en plein désert.

C'est alors que nous sortîmes de notre torpeur. La jeune McLaren dit : « Je ne saurais pas où aller. Je ne sais pas où nous sommes.

— On est peut-être à mi-chemin, dis-je. Peut-être un peu plus loin. Si on était sur la route principale, je pourrais vous le dire.

— Et elle est loin la route principale ? »

Favor la regarda soudain comme si elle l'empêchait de penser avec ses questions.

« Taisez-vous », dit-il.

Je voyais bien qu'elle était vexée qu'on lui parle comme ça.

« Et pourquoi est-ce qu'il faudrait se taire, ici en pleine nature. »

Le docteur Favor ne répondit pas. Il regarda Mendez et dit : « Allons-y ! » Il lui tendit son fusil et ils se ruèrent vers le cheval mort. Favor contourna le

corps de Lamarr allongé sur le dos, les bras en croix, mais Mendez s'arrêta pour ramasser le Colt de Dean. Puis ils s'occupèrent du cheval, ils se mirent tous les deux à genoux. Favor dégageait les sacs de selle tandis que Mendez prenait la gourde. Ils ne prirent pas la peine de récupérer la carabine Henry, elle devait être coincée sous le flanc du cheval.

Pendant qu'ils s'affairaient autour du cheval mort, Mlle McLaren me dit : « Il ne pense même pas à sa femme. Vous vous rendez compte ?

— Mais bien sûr que si », lui répondis-je. Je ne voulais pas dire qu'il y pensait en ce moment même, mais qu'au moins il s'inquiétait pour elle. Et puis qu'est-ce qu'elle voulait qu'il fasse ? Il ne pouvait pas non plus se mettre à courir après Braden. Ce n'était pas comme ça qu'il aurait récupéré sa femme.

« Il l'a déjà oubliée, dit la jeune McLaren. Il ne pense plus qu'à l'argent qu'il a volé.

— Vous ne pouvez pas dire ça », lui dis-je. Je voulais dire qu'elle ne pouvait pas deviner les pensées des gens, surtout dans le pétrin où on était. Les gens agissent et réfléchissent *après* à ce qu'ils font. Il leur avait fallu un bon bout de temps pour récupérer les affaires sur le cheval de Lamarr, c'est pour ça que Russell nous avait distancés et qu'on l'avait perdu de vue.

Les sacs de selle sur l'épaule, Favor marchait devant, on suivait tous la direction qu'avait prise Russell. Au début la pente n'était pas très difficile à gravir, elle menait vers un bosquet de pins au sommet, mais comme on essayait de marcher vite on se mit tous à avoir mal aux jambes et on avait les muscles tout raides comme si on avait fait un nœud à l'intérieur, que rien n'arriverait à défaire.

On se dépêchait pour fuir le plus vite possible ce qu'il y avait derrière nous, ça, vous pouvez parier tout ce que vous voulez là-dessus. Mais aussi parce qu'on essayait de rattraper Russell, on était comme des gosses qui rentrent chez eux en courant et qui ont peur de trouver la porte fermée à clef et personne à l'intérieur. Vous connaissez ce sentiment ? On avait peur qu'il nous ait abandonnés pour continuer tout seul. Pour le dire autrement, on savait tous qu'on avait besoin de Russell si on voulait s'en sortir vivants.

Quand le docteur Favor arriva à la hauteur des arbres, il hésita, du moins c'est l'impression qu'il me donna, puis l'instant d'après il disparut. C'est là que nous avons encore pressé le pas, mais on n'en pouvait plus. On entendait Mendez qui soufflait à dix mètres.

C'était inutile de se dépêcher autant. En arrivant au sommet, on a trouvé le docteur qui se reposait à l'ombre des arbres. Russell était juste devant lui, assis par terre sur sa couverture ; il avait enlevé ses bottes et était en train d'enfiler une paire de mocassins apaches à la pointe recourbée. Il n'accordait pas la moindre attention au docteur Favor qui se tenait devant lui comme pour l'empêcher de passer et qui pointait même son revolver sur lui. Favor respirait tellement fort qu'on voyait sa poitrine se soulever.

Mendez s'approcha tout en observant Russell.

« Pourquoi est-ce que tu ne nous as pas attendus ? »

Russell ne prit pas la peine de répondre. Je n'étais même pas sûr qu'il ait entendu Mendez.

« Il se fiche de ce qui nous arrive, dit le docteur Favor, du moment que lui parvient à s'en sortir.

— Hé, qu'est-ce qui se passe ? dit Mendez. Il faut qu'on réfléchisse à tout ça et qu'on en parle ensemble. Si chacun part de son côté comme ça, tu crois que c'est bien ? »

Russell leva la jambe pour enfiler un de ses mocassins. Ils étaient faits à la manière apache, comme des cuissardes qui montent jusqu'au-dessus du genou. Il se mit à le rouler vers le bas en mettant son pantalon à l'intérieur puis il le laça à hauteur du mollet à l'aide d'un lacet de cuir. Il attendit d'avoir fini tout ça avant de relever la tête.

Puis il dit : « Qu'est-ce que vous voulez ?

— Qu'est-ce qu'on veut ? répéta Mendez, visiblement surpris. On veut partir d'ici.

— Et qui vous en empêche ? » dit Russell.

Mendez fronçait les sourcils.

« Mais qu'est-ce qui t'arrive ? »

Russell avait maintenant enfilé ses deux mocassins. Il prit ses bottes et les enroula dans sa couverture. Puis sans nous regarder, il dit : « Vous voulez y aller avec moi, hein ?

— Comment ça avec toi ? On y va tous ensemble. On est tous dans le même pétrin, dit Mendez. Tous ensemble.

— Et vous voulez que je vous guide ? dit Russell.

— Évidemment, c'est toi qui nous montres le chemin, nous on suit, mais on est tous ensemble.

— Je ne sais pas », dit Russell très lentement, comme s'il y réfléchissait. Il releva la tête et regarda Favor droit dans les yeux. « Si moi, je ne peux pas voyager avec vous. Peut-être que vous, vous ne pouvez pas marcher avec moi... hein ? »

Pendant une longue minute, peut-être plus, personne ne dit rien. Russell finit de rouler sa couverture et l'attacha avec un bout de ficelle.

Quand il se releva, Mendez, qui n'était plus ni agité ni étonné et qui ne plissait plus le front mais paraissait tellement grave qu'il parlait maintenant à voix basse, lui demanda : « Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Russell lui renvoya son regard.

« Ça veut dire que si je n'ai pas le droit de voyager avec eux, peut-être qu'eux n'ont pas le droit de marcher avec moi. Peut-être qu'ils ne savent pas marcher comme moi. Tu dois comprendre ça, toi, le Mexicain ?

— Je t'ai toujours aidé comme si tu avais été mon fils ! »

Mendez avait élevé la voix en écarquillant les yeux. Mais Russell ne le regardait pas. Il s'éloignait. Et Mendez criait encore : « Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

— Laissez-le partir, dit Favor. Comment pouvez-vous espérer qu'un tel personnage se conduise comme un être civilisé ?

— Je l'ai aidé, dit Mendez comme s'il n'arrivait pas à croire ce qui se passait.

— Bon, eh ben maintenant, c'est lui qui va nous aider, dit Favor. Il ne veut rien avoir à faire avec nous, mais il ne peut quand même pas nous interdire de le suivre, non ? »

Sur le moment, personne ne songea à répondre à cette question, parce que ça n'en était pas une. Mais j'y ai repensé plus tard. J'y ai pensé pendant les deux ou trois heures qui ont suivi tandis qu'on essayait de marcher au même rythme que Russell.

L'attaque avait dû avoir lieu vers trois heures et demie ou quatre heures, les ombres de ce côté des collines étaient déjà très allongées. À partir de ce moment-là, la lumière ne cessa pas de baisser. Dès qu'on se mit à suivre Russell, je veux dire, et on avait du mal à ne pas le perdre de vue, même quand il était en terrain découvert.

Pendant la journée, le paysage n'était fait que de buissons et de rocs, tout paraissait mort, poussiéreux, mais on voyait quand même ici et là des touches de couleur, du vert pâle, du vert sombre, du brun, du jaune blanchâtre. Le soir, tout devenait marron et incertain, les sommets nous entouraient de toutes parts maintenant que nous étions allés au-delà des pins et que nous étions redescendus dans la plaine.

En fait de plaine, je veux seulement dire par-là qu'il n'y avait pas d'arbres. Ce n'était pas pour autant un terrain facile à traverser.

Le plus souvent le docteur Favor marchait en tête. Et très loin, devant, on pouvait apercevoir Russell. Parfois il disparaissait. Pas parce qu'il s'était caché, mais parce qu'il n'y avait pas beaucoup de lumière, il se faisait tard, et puis toujours à cause du terrain, avec les creux, les bosses, tous ces buissons et ces cactus. Les saguaros qui poussaient de partout ne ressemblaient plus à des piquets. Mais plutôt à des tombes dans un cimetière indien, si toutefois les Indiens enterrent leurs morts dans des cimetières. Mais ce n'était pas ça le plus effrayant. C'était les hommes lancés à notre poursuite qui faisaient peur, et de devoir marcher aussi vite que Russell.

Il savait forcément qu'on le suivait, mais il n'essaya pas une seule fois de se mettre à courir ou de se cacher. La jeune McLaren s'était même demandé pourquoi. Il savait sûrement que ce n'était même pas nécessaire.

On traversait cet endroit vallonné en empruntant un défilé. Russell s'y engagea puis parcourut le plateau qui s'étendait sur un kilomètre environ jusqu'à un profond arroyo creusé comme un abreuvoir entre deux escarpements. Tout en le suivant sur le plateau, on se retournait sans cesse. Braden et ses hommes ne nous avaient pas encore rejoints.

Russell quitta l'arroyo et grimpa pour se mettre sous le couvert des arbres. C'était cette partie qui était la plus dure et qui nous fatigua le plus. On cherchait tous à avancer le plus vite possible pour ne pas le perdre de vue, on

gaspillait nos forces. Mais une fois au sommet de l'escarpement, nous ne vîmes plus trace de Russell.

Nous traversâmes le bouquet d'arbres en direction du nord, car on se disait que c'était sûrement par là qu'il était passé. Au bout d'un kilomètre ou deux, il n'y eut plus d'arbres. Le plateau s'achevait sur une crête aride, et nous descendîmes au fond d'une autre passe, plus sombre, parce que la nuit était maintenant toute proche. C'est là que nous aperçûmes Russell encore une fois, et c'est aussi là qu'on faillit renoncer et se dire que tout ça ne servait à rien. Il était encore en train de grimper et avait presque atteint le sommet de la pente raide et rocailleuse de l'autre côté du défilé. On pensa alors que jamais on n'arriverait à le suivre.

Le docteur Favor déclara qu'il essayait de nous semer. Mais la jeune McLaren lui répondit qu'en fait il s'en fichait, il aurait pu nous pousser des ailes et on se serait mis à voler que ça aurait été pareil pour lui. Il ne pensait qu'à Braden et à ses hommes qui étaient à cheval. Et il faisait de son mieux pour rendre la poursuite difficile, pour les obliger à mettre pied à terre et à marcher s'ils voulaient le rattraper.

Quand elle eut fini de nous expliquer tout ça, on se remit à penser à Braden et, fatigués ou pas, on continua, on escalada la pente comme Russell, en nous écorchant partout, tant il était difficile de voir où on mettait le pied dans la lumière du crépuscule.

C'est sur ce coteau que nous nous arrê tâmes, au milieu des arbres, pour manger un peu de viande et quelques biscuits qu'on transportait dans le sac de jute. On avait à peine fini que la nuit était tombée. L'obscurité était presque totale. C'était la pause la plus longue depuis notre départ, et nous n'avions plus vraiment le courage de repartir, alors nous nous disputâmes pour savoir s'il fallait continuer ou pas.

Mendez voulait rester. Il disait que ça ne valait pas le coup de se remettre en route. Braden pouvait nous rattraper, après tout, il s'en foutait.

Le docteur Favor, lui, disait qu'on était obligés de continuer, c'est tout juste s'il ne nous en donnait pas l'ordre. Braden devrait s'arrêter parce qu'il ne pourrait pas suivre notre trace dans le noir. Il fallait donc en profiter et reprendre notre marche.

Tout ça c'était très joli, lui dit la jeune McLaren, mais dans quelle direction ? Comment savoir si on n'allait pas tourner en rond et se retrouver nez à nez avec Braden.

On prendrait la direction du nord, dit le docteur Favor. Toujours vers le nord. La jeune McLaren répondit qu'elle était d'accord, mais c'était où le nord ? Favor indiqua vaguement une direction, on voyait bien qu'il n'était pas sûr de lui. Le docteur Favor suggéra, en guettant notre réaction, qu'il pourrait y aller tout seul. Et puis il ramènerait de l'aide. Comme personne ne réagissait, il préféra ne pas insister.

Pourquoi n'avait-il pas parlé de sa femme à ce moment-là ? J'ai repensé à ce qu'avait dit la jeune McLaren un peu plus tôt. Qu'il avait complètement

oublié sa femme et que seul l'argent comptait pour lui.

Est-ce que ça pouvait être vrai ? J'essayais de m'imaginer ce que j'aurais fait si ç'avait été ma femme. J'aurais attendu, je me serais mis en embuscade. Pour l'arracher à leurs griffes ? Bon sang, mais non ! Je l'aurais simplement échangée contre l'argent, voilà ce que je me dis. Favor avait bien dû y penser.

Alors pourquoi ne le faisait-il pas ? Pourquoi est-ce qu'il n'en parlait même pas ? Au bout du compte, c'était ses affaires. Je veux dire qu'on n'avait aucun droit de lui rappeler ce qu'il aurait dû faire. C'était ses affaires. Je ne veux pas paraître dur, sans scrupule. Mais c'était comme ça. On avait assez de problèmes sans en plus s'inquiéter de sa femme.

Finalement, le docteur Favor déclara qu'il y allait. Quand il se mit en route, la jeune McLaren se leva et lui emboîta le pas. Alors Mendez et moi on en fit autant. Il fallait bien qu'on suive.

À partir de là, je ne sais plus où on était ni quelle direction on a suivie.

On ne parlait plus beaucoup. Seul le docteur Favor disait quelques mots de temps en temps sur le chemin à suivre. Il ne revint à la charge qu'une seule fois avec son idée : on se cacherait quelque part pendant qu'il continuerait tout seul.

Mendez lui avait répondu qu'il pouvait faire ce qu'il voulait, lui, il s'en foutait. Mais la jeune McLaren et moi-même, on n'était pas d'accord du tout. Je m'imaginai Braden quelque part derrière nous, qui attendait le lever du jour, pour nous repérer et nous rattraper. Fallait être fou pour rester là à attendre.

La jeune McLaren voyait les choses d'une autre façon. Elle s'était approchée du docteur Favor. Et lui avait lancé au visage : « Cet argent a déjà été volé une fois, vous inquiétez pas, on ne va pas partir avec.

— Comme si je me méfiais de vous ! avait répliqué Favor. Qu'est-ce que vous allez vous mettre en tête !

— J'aimerais bien savoir ce que vous avez en tête, vous, avait dit la jeune McLaren. En tout cas, c'est pas votre femme. »

Le docteur Favor ne répondit pas et nous reprîmes notre marche.

Si on me demandait qui se débrouillait le mieux, qui supportait cette épreuve sans se plaindre, qui marchait le plus facilement, je vous dirais que c'était la jeune McLaren. Et, si ça vous étonne, rappelez-vous qu'elle avait été prisonnière des Apaches pendant plus d'un mois. Elle avait voyagé avec eux, et ils se déplacent tout le temps ; elle était obligée de tenir, sinon ils l'auraient tuée. Quand on la regardait, on se demandait comment une aussi jeune femme avait pu vivre tout ça sans que ça se voie sur son visage.

Elle m'avait même proposé de porter la couverture ou le sac de provisions pour me soulager un moment, mais je ne voulais même pas en entendre parler.

Elle déclara qu'elle avait l'intention de continuer quand, finalement, le docteur Favor nous mena dans un ravin et déclara qu'on y camperait. Il expliqua que si on s'arrêtait à ce moment-là, on aurait de meilleures chances de retrouver Russell à l'aube. Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris ce qu'il

voulait dire par là et je crois que c'était surtout une excuse. La véritable raison pour laquelle il voulait s'arrêter, c'est qu'il était fatigué. La jeune McLaren rétorqua qu'on devait profiter de l'obscurité, il nous restait encore quelques heures avant le lever du soleil, mais elle y renonça quand elle vit à quel point Mendez était épuisé. Il tenait à peine debout.

On avait déjà mangé des biscuits et de la viande. Il ne nous restait plus qu'à dormir. J'étais le seul à posséder une couverture, que je proposai à la jeune McLaren. Elle refusa en me disant que je devais la garder pour moi. Alors je m'en fis un oreiller. (On pourrait penser que c'est idiot, mais je n'aurais pas pu me couvrir en sachant que j'étais le seul à être au chaud. Et pourtant ça ne m'aurait pas fait de mal, je vous assure.)

Comme il ne restait de toute manière que quelques heures avant l'aube, nous n'avions pas beaucoup de temps pour dormir, et j'eus du mal à trouver le sommeil malgré la fatigue. Mais j'y parvins quand même au bout d'un moment.

Le matin, personne ne dit rien. Vous savez ce que c'est. Quand on a dormi à peine deux heures et demie par terre et dans le froid après avoir marché presque toute la nuit. (Parce qu'il faisait froid, même si pendant la journée on mourait de chaud.) Et en plus de ça, on savait que Braden était à notre poursuite, avec ses chevaux.

On n'était sûrs que d'une chose ce matin-là : la direction du nord. Alors on repartit après avoir mangé encore un peu de viande séchée, quelques biscuits, et bu une ou deux gorgées d'eau.

Ce n'était pas parce qu'on allait vers le nord qu'on avançait en ligne droite pour autant. À moins de vouloir escalader des pentes abruptes à longueur de temps pour se rendre compte en arrivant au sommet qu'il n'y avait pas moyen de redescendre, il fallait suivre les défilés et les ravins qui traversaient les collines, il fallait donc parfois faire quatre ou cinq kilomètres de marche pour progresser d'un kilomètre. Vous vous imaginez bien qu'on ne se parlait pas beaucoup. Toute la matinée se déroula de la sorte. Environ une heure avant midi, il se passa encore autre chose.

On sortit d'un bouquet d'arbres pour déboucher sur une prairie entourée de collines, qu'on longea jusqu'à ce qu'on trouve l'entrée d'un défilé. C'était la seule façon d'en sortir. Le défilé était profond et bordé d'épais buissons, large d'une vingtaine de mètres, et les parois s'élevaient sur à peu près soixante mètres. Je dis ça de mémoire.

On remonta ce défilé tout en regardant derrière nous, vers la prairie, finalement quand on arriva au sommet, on laissa tomber par terre tous nos fardeaux. Pas parce qu'on était fatigués, parce qu'on était stupéfaits.

John Russell était assis là, sa carabine posée sur les cuisses, et il fumait une cigarette.

Mendez l'appela en criant et courut vers lui. Il s'imaginait, tout comme moi d'ailleurs, que Russell avait changé d'avis, qu'il s'était défait de toute son amertume et qu'il voulait maintenant nous aider à nous en sortir.

Mendez lui fit quelques reproches sur le ton de la plaisanterie, lui dit qu'il n'aurait pas dû faire ce qu'il avait fait. Mais Mendez était trop content de voir Russell pour être sérieusement en colère contre lui, il lui disait encore qu'on n'arrivait pas à le suivre et qu'on s'était épuisés en essayant.

Russell le repoussa légèrement avec le bras et nous fit signe de nous éloigner de la crête pour ne pas être repérés d'en bas.

À voir Mendez on aurait pu croire que c'en était fini de nos ennuis. Mais le docteur Favor n'était pas de cet avis.

« Vous allez rester assis là longtemps ? dit-il en s'adressant à Russell qui ne bougeait pas.

— Vous avez très envie d'y aller, hein ? »

Le docteur se rendit compte que Russell n'avait aucune intention de se lever.

« Ça y est, nous y voilà, dit Favor. J'aimerais bien savoir comment vous allez nous présenter ça.

— Si vous voulez y aller, allez-y », dit Russell.

Le docteur Favor ne le quittait pas des yeux.

« Et quoi d'autre ?

— Laissez votre arme et le sac de selle ici. »

Le gros visage rougeaud de Favor parut se détendre et il sourit.

« Voilà, fit-il. Maintenant c'est dit. Il vous a fallu toute la nuit pour vous rendre compte qu'en prenant la fuite vous aviez oublié quelque chose. »

Mendez qui ne comprenait pas paraissait de nouveau anxieux.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à Russell.

— C'est mon argent, répondit le docteur Favor. La situation lui paraît maintenant favorable. Nous sommes perdus dans cette contrée sans loi et rien ne peut l'empêcher de mettre la main sur le magot. Mais nous sommes quatre contre un. Il a peut-être oublié ça. »

Russell tira sur sa cigarette.

« Peut-être que ça suffit », dit-il.

C'est à ce moment que la jeune McLaren est intervenue.

« Votre argent ! dit-elle en s'adressant au docteur Favor et elle hurlait de toutes ses forces. Après l'avoir volé ! Vous vous imaginez qu'on va se ranger à vos côtés pour que vous gardiez l'argent que vous avez volé ? Puis elle se tourna vers Russell : Vous êtes là à vous disputer pour cet argent et vous laissez à Frank Braden tout le temps dont il a besoin.

— Faites attention à ce que vous dites, lui répondit Favor. Je crois que vous parlez sans réfléchir. Cet argent m'appartient, il est en ma possession, et il faudra un peu plus que la parole d'un hors-la-loi mort pour prouver le contraire.

— Tout ce bla-bla ! fit Mendez comme s'il se rendait compte seulement maintenant qu'on parlait trop. Ce qu'il faut, c'est bouger et tout de suite. »

Russell leva les yeux vers lui.

« Et où tu veux aller ?

— T'es devenu fou ou quoi ? dit Mendez. Ils arrivent ! Ils vont être là d'un moment à l'autre.

— Dis-moi où tu veux aller ? répéta Russell.

— Comment ça où ? Je sais pas, moi. Je veux partir d'ici, c'est tout.

— Je vais te dire quelque chose, ajouta Russell. À partir de maintenant, t'es en terrain découvert. Il te faudra peut-être deux ou trois heures pour te remettre à l'abri. Et quand tu seras en plein milieu de la plaine, ils arriveront sur leurs chevaux.

— Alors, il faut se cacher quelque part, dit Mendez et on attendra la nuit pour traverser. »

Russell hocha la tête.

« Ou on peut faire encore mieux que ça. On les attend ici, on tue leurs chevaux pour que le combat soit plus égal, hein ? Et on peut peut-être même en finir.

— En finir ? » répétai-je. J'avais bien compris ce qu'il disait mais je n'arrivais pas à y croire.

« Vous voulez dire qu'on essaye de les tuer ?

— S'ils se rapprochent suffisamment, dit Russell, c'est eux qui vont te tuer.

— Mais jusque-là, ils n'ont fait de mal à personne. Pourquoi est-ce que ça changerait maintenant ?

— Tu veux leur donner ton eau ?

— Ils en ont de l'eau.

— Deux gourdes en métal, et ils en ont bu toute la journée d'hier. Tu veux leur donner ton eau ?

— Non, mais...

— Alors ils vont te tuer pour la prendre. »

Jusque-là j'avais cru que le jeu se résumait à s'enfuir sans se faire prendre ou s'enfuir et se faire prendre, auquel cas, ils empocheraient l'argent. Mais les tuer ou être tué ? C'était une pensée horrible et pourtant on ne pouvait plus voir les choses autrement. Courir ou se cacher. Courir ou se cacher. C'était notre seul choix et on était là à se répéter ça sans cesse pendant que Russell attendait en regardant le défilé.

« Et si on *n'en finit pas* ? demanda le docteur Favor en prononçant ces mots comme s'il n'avait jamais rien entendu d'aussi stupide. Qu'est-ce qui se passe dans ce cas-là ?

— Vous, vous n'avez rien à dire dans cette affaire, dit Russell en levant la tête. Vous pouvez rester ou partir, mais, dans un cas comme dans l'autre, vous laissez le sac de selle.

— Je parie que vous n'avez pas dormi de la nuit, pour réfléchir à tout ça.

— Ça m'est venu tout d'un coup, répondit Russell.

— Et vous imaginez que je possède combien ? »

Russell haussa les épaules.

« C'est sans importance.

— Vous n'avez pas besoin de beaucoup, hein ? Pour vous acheter votre whisky ?

— Et vous laissez aussi votre petit pistolet », dit Russell en tendant la main et en se tournant légèrement de façon à ce que la Spencer posée sur ses genoux suive le mouvement.

Le docteur Favor le regardait sans rien faire.

« Vous oubliez quelque chose, dit-il. Et si les autres ne sont pas d'accord avec vous.

— Alors c'est sur vous qu'ils devront compter pour les sortir de là », répondit Russell.

Il était toujours assis là, une main tendue vers Favor, et on avait l'impression qu'il pourrait rester comme ça, sans broncher, jusqu'à la fin de ses jours. Si on décidait de rester avec lui, il faudrait tout faire à sa façon. Soit on lui obéissait, soit on suivait le docteur. Là encore, c'était le seul choix qu'on avait. Il n'empêche que la première option paraissait immédiatement préférable à l'autre, ce ne fut donc pas si difficile que ça de se décider.

C'est la jeune McLaren qui le fit savoir à haute voix. Même si elle ne parla pas très fort. « Je voudrais rentrer chez moi, dit-elle, sans même regarder le docteur Favor. Je voudrais vraiment rentrer chez moi. Et je sais qu'il est le seul à pouvoir nous sortir de là. »

Mendez et moi, nous n'avions rien à dire. On n'aurait parlé que si on avait choisi le camp du docteur Favor.

Favor se sentait observé et ne voulait pas qu'on voie son malaise. Il fallait reconnaître qu'il s'en sortait bien de ce point de vue là. Il prit les choses calmement, sans protester, mais je suis sûr que pendant tout ce temps il continuait à réfléchir sérieusement. Il haussa les épaules et tendit son revolver à Russell.

« Grand chef faire beaucoup guerre maintenant ! » dit-il.

Vous voyez un peu comment il retournait la situation ? Comme si Russell était une espèce de tyran auquel il fallait tout céder pour avoir la paix.

Russell n'y prêta même pas attention. Il prit le revolver puis regarda Mendez et remarqua qu'il avait celui de Lamarr Dean en plus de son fusil.

« Tu sais tirer ? » demanda-t-il.

Mendez fronça les sourcils.

« J'en suis pas sûr.

— On va bien voir, dit Russell. D'abord tu te sers du fusil. Quand ils seront près. Assez près pour que tu puisses les toucher. Après ça, le revolver. Si tu en as besoin.

— Je ne sais pas, dit Mendez d'un air inquiet. D'attendre ici comme ça qu'ils arrivent...

— S'il y avait une meilleure solution, dit Russell, on l'adopterait. »

Il avait parlé à Mendez d'une voix douce, et on se souvenait à ce moment-là qu'ils se connaissaient et que peut-être même ils avaient été amis.

Il regarda le long du défilé et étudia les arbres à l'autre extrémité de la

prairie. Il savait que s'ils étaient sur notre piste ils arriveraient par là. Puis il se tourna vers moi et me tendit le pistolet du docteur Favor. Je ne le pris pas immédiatement.

Il me le tendit de nouveau comme pour dire : « Allez, vas-y. » Et cette fois j'ai obtempéré.

« Tu n'as qu'une chose à faire, dit-il en me désignant Favor du regard. Tu le surveilles. »

Puis ce fut au tour de la jeune McLaren. Son joli visage bronzé paraissait parfaitement calme, elle vit que Russell la regardait.

« Vous, vous restez avec celui-là, dit Russell en parlant de moi.

— Carl Allen », répondit la jeune McLaren.

Du coup Russell se tut comme s'il venait d'être interrompu dans ses pensées.

« Vous vous occuperez de l'eau et des sacs de selle.

— Le travail des squaws, dit le docteur Favor. Ça devrait vous faire plaisir. »

L'air de dire : « Voyez un peu à quoi vous vous êtes exposée avec lui ? »

Mais ça ne la dérangeait pas. Elle était tellement absorbée par Russell qu'elle ne l'avait même pas entendu.

« Oui, l'argent et l'eau, dit-elle. Mais pour l'eau je vois que vous avez votre propre réserve », et elle désigna le bidon métallique posé par terre à côté de lui. Celui auquel ils avaient bu, lui et Mendez. Il l'observait, comme s'il entendait et comprenait tout ce qu'elle ne lui disait pas.

« Vous voulez aussi celle-là ?

— Pourquoi se charger ? » répondit-elle, et il était impossible de savoir si elle plaisantait ou pas.

John Russell hésita un bref instant, comme s'il renonçait en partie à sa liberté en lui tendant son bidon d'eau. Mais il le fit quand même.

« Vous, vous et toi, dit John Russell, désignant ainsi le docteur Favor, la jeune McLaren et moi, vous restez là. Vous ne vous levez pas. Vous ne vous éloignez pas du bord. Vous restez assis et vous ne bougez pas. (Comme un instituteur qui parlerait à des gamins à l'école !) Lui...

— Révérend docteur Favor, fit la jeune McLaren toujours sur ce ton grinçant.

— Il a le droit de partir jusqu'au moment où ils arriveront, reprit Russell. Après ce sera trop tard. »

Russell me regardait droit dans les yeux mais c'était à Favor qu'il parlait.

« S'il essaye de partir les mains vides, tu lui mets une balle dans le coffre, dit Russell, s'il prend le sac de selle, deux balles. Et s'il essaye d'emporter l'eau, tu vides ton revolver. Compris ? »

(J'y ai repensé depuis et je suis sûr que Russell se moquait de nous en douce. C'était en partie sérieux et en partie pour rire. Mais vous vous voyez, vous, en train de plaisanter dans un moment pareil ? C'est pour ça évidemment que personne n'a souri. Il devait se dire qu'on était idiots.)

J'ai hoché la tête ; comme le docteur Favor était juste à côté j'avais pas tellement envie d'ajouter quoi que ce soit.

« Je ne sais pas, dit Mendez, et on devinait qu'il avait gambergé. Peut-être qu'on devrait continuer à marcher, essayer d'aller plus vite qu'eux.

— Alors commence à courir, lui dit Russell. Ils vont te rattraper et ils vont te tuer. Si une chose est sûre, c'est bien ça. »

Russell nous répéta que nous devions rester à notre poste, sans relever la tête. Il parlait à Mendez, lui expliquait encore une fois comment ça allait se passer, il lui disait d'attendre qu'ils soient très près pour être sûr de toucher sa cible quand il se mettrait à tirer. D'abord sur les hommes, ensuite sur les chevaux. Mais il fallait faire attention à la femme. Mendez écoutait, parfois il hochait la tête, mais il continuait à regarder dans notre direction.

Après ça, Russell ne perdit plus de temps en paroles. Avec Mendez ils rampèrent côte à côte entre les buissons, sur une dizaine de mètres puis ils se séparèrent. Mendez restait sur la droite, tandis que Russell continuait beaucoup plus loin sur la gauche pour qu'il soit impossible d'entrer dans le défilé sans tomber sous un feu croisé. Comme ça au moins un des deux arriverait à ajuster son tir.

Ils étaient tous deux bien à l'abri derrière les gros rochers éboulés au bas de la pente et les buissons épais. Il n'y avait qu'au fond du défilé qu'on était totalement à découvert, entre les parois, là où l'eau devait couler au printemps.

Russell avait bien chronométré son embuscade, il avait deviné combien de temps il leur faudrait pour nous rejoindre. Et il avait songé à pas mal de détails. Il s'était dit que leur vigilance avait dû se relâcher par rapport à la veille au soir ou aux premières heures de la matinée. Ils avaient dû passer d'autres endroits propices aux embuscades et personne ne leur avait tiré dessus. Alors pourquoi est-ce que ça changerait tout d'un coup ? Ils seraient sur leurs gardes évidemment, pour traverser un défilé comme celui-ci ; mais il était plus probable qu'ils surveillent les sommets et qu'ils s'attendent à ce que l'attaque vienne de là, si toutefois elle venait.

(C'est facile de parler de ce genre de situation. Et c'est intéressant d'essayer de prévoir et d'imaginer ce qu'on va faire, tant qu'on n'y est pas. Mais ce n'est pas une expérience que j'aimerais revivre pour tout l'or du monde.)

On ne quittait pas des yeux les grands pins de l'autre côté de la prairie au bout du ravin. Puis quand ils sortirent de ce bosquet, ce fut comme avec une extrême lenteur.

Un cavalier nous apparut dans l'ombre à la lisière du bois, et on se demanda combien de temps il était resté là sous nos yeux sans qu'on le voie. Pour ça, ils étaient sur leurs gardes.

Il sortit du bois au pas, et il avait parcouru une bonne distance dans la

prairie avant que le cavalier suivant apparaisse. Puis il en venait un autre et on voyait tout de suite que c'était Mme Favor. (Je ne me suis pas tourné vers son mari à ce moment-là pour voir l'expression sur son visage. Je l'aurais fait si j'avais su que j'écrirais un jour cette histoire.) Le quatrième cavalier était juste derrière elle. Frank Braden. Le grand chef de la bande. C'était lui qui disait aux autres ce qu'ils avaient à faire pendant qu'il restait en retrait avec son otage, si Mme Favor était bien son otage.

C'est le Mexicain qui mit pied à terre le premier quand ils arrivèrent à l'entrée du ravin. Il s'assurait qu'on était bien passés par là, faisait quelques pas les yeux rivés au sol. Puis il se retourna avant d'avancer à nouveau, avec Early à ses côtés. Mais le Mexicain restait légèrement en tête. Ils inspectaient les parois du ravin, attentifs au moindre mouvement. Ils savaient qu'on était passés par là et ils sentaient que la piste était fraîche. Pas tant Early que le Mexicain.

On avait le sentiment qu'il pouvait lire les signes du passage de Russell. Ou alors peut-être que Russell n'avait pas laissé de traces et le Mexicain ne pouvait déceler que les signes de notre passage à nous quatre. Rien ne peut le prouver, mais je crois qu'il savait. Il avait l'air tellement sûr de lui, ce Mexicain qui avançait au milieu du ravin, apparemment détendu, mais ses yeux inspectaient le paysage dans ses moindres détails.

Braden et Mme Favor restaient à dix bonnes longueurs derrière Early et le Mexicain. C'est dans cet ordre qu'ils sont arrivés et qu'ils sont entrés dans le défilé.

On avait l'impression d'assister à une pièce de théâtre. Non, c'était beaucoup plus réel que ça. (Mon Dieu, oui, ça n'aurait pas pu être plus réel !) Ça vous donnait une drôle de sensation de regarder ça, de se dire que d'une minute à l'autre quelqu'un allait se faire tuer.

Russell ne bougeait pas d'un centimètre. On ne le voyait pas entièrement. Il était couché de tout son long comme s'il dormait. Il avait enlevé son chapeau et il baissait la tête, comme s'il les écoutait marcher au fond du ravin plutôt qu'il ne les observait.

Mendez se tournait sans cesse vers l'endroit où se trouvait Russell mais je ne pense pas qu'il arrivait à le voir, puisqu'ils étaient au même niveau. Puis il tournait la tête vers nous. On voyait bien qu'il n'avait pas du tout envie d'être là. Pourquoi est-ce qu'il n'avait pas pu rester avec nous ? Ou alors, pourquoi est-ce qu'on n'était pas tous là en bas à l'aider ? Je suis sûr que c'était ça qu'il se disait. Il était inquiet. Et on ne pouvait pas lui en vouloir. C'était quand même drôle de le voir dans cet état. (Au cours des derniers jours j'en avais appris pas mal sur M. Henry Mendez l'homme qui ne montrait rien et ne disait rien.)

Comme Early et le Mexicain progressaient, ils se mirent à étudier le sommet des parois du ravin. Surtout le Mexicain. Il était plutôt du côté que gardait Mendez et à cinq pas devant Early. À mi-chemin, le Mexicain sortit son revolver et le tint dans la main droite.

On voyait Mendez qui s'aplatissait sur le sol derrière son rocher et qui n'osait plus regarder. Parfois il relevait légèrement la tête pour jeter un coup d'œil vers le Mexicain puis il se baissait immédiatement. On savait ce qu'il pensait. Et on voyait aussi que c'était la première fois qu'il faisait quelque chose comme ça.

Quand on regardait Russell on n'aurait même pas pu dire s'il était mort ou vivant : il était là, allongé, l'œil sur le viseur à attendre qu'Early arrive juste devant lui.

Je ne me rappelle pas ce que faisaient la jeune McLaren et le docteur Favor à ce moment-là. À vrai dire, c'était Russell qui m'intéressait. Pour apprendre comment il fallait faire. Par contre quand on observait Mendez qui s'agitait dans tous les sens, qui regardait le Mexicain et qui s'aplatissait contre son rocher, on commençait à s'inquiéter. Je retenais mon souffle en me demandant s'il n'allait pas se relever d'un coup et partir en courant. Le Mexicain n'était plus qu'à une trentaine de mètres de lui. Il avait les épaules basses, il était détendu, tenait son revolver près de la poitrine, le canon pointé vers le ciel, le soleil lançait des éclats qui ondulaient en suivant les mouvements du cheval et du cavalier.

Et Mendez vit arriver vers lui un homme brandissant un revolver qui semblait faire partie de sa main, l'autre revolver était toujours dans sa gaine. Un homme prêt au combat, mais qui pouvait quand même rester détendu, sans se crisper sur sa selle ou faire le dos rond.

Si j'avais été à la place de Mendez, j'aurais peut-être fait comme lui. Il bondit et il vida les deux canons de son fusil à toute vitesse.

À une trentaine de mètres peut-être que quelques plombs auraient atteint le Mexicain, mais Mendez avait tiré sans prendre son temps et sans viser. Le Mexicain tira trois fois, je n'avais jamais vu un homme actionner un revolver aussi vite avec le pouce, les trois balles allèrent ricocher sur le rocher derrière lequel Mendez s'était aplati. Puis on vit le Mexicain se tordre sur sa selle comme si on l'avait poussé et il porta sa main à son flanc juste au-dessus de la ceinture.

Russell venait de faire feu.

Il tira à nouveau alors que le Mexicain se laissait glisser de sa selle pour se mettre à l'abri. Il tira une troisième fois et le cheval du Mexicain rejeta la tête en arrière, tomba sur ses antérieures et roula sur le côté.

Early s'était déjà mis à l'abri. Il tendit le bras pour attraper les rênes de son cheval qui faisait demi-tour et s'apprêtait à quitter le ravin. Il ne parvint pas à les agripper. Russell, lui ne rata pas son coup. Il fit feu deux fois et je vous jure qu'on entendit l'impact des balles qui atteignaient le cheval. La bête s'écroula, puis se releva et se remit à courir. Derrière Braden et Mme Favor. Braden tenait les rênes du cheval de Mme Favor presque à hauteur de la bouche tandis qu'ils redescendaient le ravin pour aller se réfugier dans un bouquet d'arbres derrière une avancée de roc. On entendait les chevaux dans le sous-bois, même si on ne les voyait plus. Puis tout retomba dans le silence.

Un silence qui se prolongea interminablement. Mendez regardait sans cesse dans la direction où devait se trouver Russell, il ne savait pas quoi faire et attendait sûrement des instructions.

Russell ne bougeait pas. On voyait qu'il avait beaucoup appris chez les Apaches. Une sorte de patience qu'aucun Blanc ne pourra jamais avoir. Il était là à guetter l'endroit où Early s'était caché, je crois, il attendait de déceler un mouvement. Je vous donne ma parole qu'il resta comme ça pendant deux heures, tout le temps que dura ce face-à-face.

Il ne se passait pas grand-chose. Le Mexicain s'était mis à crier quelque chose en espagnol à Mendez ou à Russell. Je ne sais pas ce qu'il disait, mais je devinais que c'était des questions, et on entendait au son de sa voix qu'il se moquait d'eux. Ou plutôt qu'il les insultait, qu'il les mettait au défi de se montrer. On ne pouvait pas s'empêcher de l'admirer, ce Mexicain. Il avait été blessé par balle. Mais il arrivait encore à hurler pour défier Russell et Mendez.

On vit Early, pendant une fraction de seconde. Puis il disparut immédiatement derrière un rocher un peu plus bas dans le ravin. Russell devait se concentrer sur le Mexicain, parce qu'il ne tira pas. Personne ne vit le Mexicain s'extirper du ravin, quant à Early, il ne se montra plus.

Ils étaient quand même parvenus à redescendre jusqu'à l'entrée du défilé. Ils restèrent quelques instants à découvert. Le Mexicain, qui se tenait le flanc, nous adressa un signe de l'autre main. L'instant d'après ils avaient disparu dans le bosquet.

On put se reposer pendant les quelques minutes qui suivirent, sans se demander où ils étaient ou s'ils reviendraient à la charge. Ils allaient devoir réfléchir un moment, et peut-être attendre la nuit pour revenir dans le défilé. Mais on ne pouvait pas non plus y compter. On ne pouvait pas attendre là indéfiniment. L'un d'eux risquait de contourner notre position, et même si ça prenait du temps, nous on se serait retrouvés bloqués.

Il fallait donc sortir de là. Quand Russell et Mendez nous rejoignirent, j'ouvris le bidon métallique. Personne n'avait rien bu depuis le matin. Mais Russell secoua la tête. « Ce soir, dit-il. Pas tant que le soleil brille. » Il voulait sans doute dire qu'on transpirerait ce liquide et qu'on aurait de nouveau soif tout de suite après.

Il n'ajouta rien d'autre. Pas un mot à Mendez pour lui reprocher d'avoir tiré trop tôt et d'avoir gâché l'embuscade. C'était du passé, il n'était pas du genre à s'énerver après coup quand on ne pouvait plus rien y faire. Il se contenta de ramasser sa couverture, ce qui voulait dire qu'il était temps d'y aller.

Peut-être qu'on avait réussi à leur montrer que ce ne serait pas si facile que ça, comme avait dit Russell. Mais, d'un autre côté, on aurait pu en finir dans ce défilé, sauf que ça ne s'était pas passé comme ça et il n'était plus du tout sûr qu'on y arriverait un jour. La seule bonne nouvelle, c'était qu'ils avaient perdu un cheval. Peut-être deux.

Mais ils étaient maintenant tout près.

Il n’y avait plus aucun doute qu’ils reviendraient armés et qu’ils tireraient à vue.

Nous ne restâmes assis là que quelques minutes. Pourtant notre temps de repos allait se prolonger. Mais pas de la façon dont on l'avait envisagé. On n'est pas partis immédiatement. On s'y apprêtait quand tout à coup, la jeune McLaren dit : « Regardez... » et elle montra du doigt l'extrémité du défilé.

Tout le monde tourna la tête et s'accroupit en même temps. On voyait de nouveau le Mexicain, là-bas, tout au fond. On le reconnaissait facilement parce que son chapeau de paille brillait dans la lumière du soleil. Mais on n'arrivait toujours pas à distinguer ce qu'il brandissait. Il avait encore un bout de chemin à parcourir, pourtant il prenait son temps, il avait le visage levé vers le ciel et il se tenait toujours les côtes. Finalement on vit qu'il agitait un bâton avec un tissu blanc attaché au bout.

Il faisait attention, mais il n'avait pas peur. Il avait les yeux rivés sur la crête, il ne pouvait pas être sûr qu'on respecterait son drapeau blanc. Et il était prêt à se mettre à l'abri d'un bond au premier coup de feu. Il était armé de ses deux revolvers.

Personne ne disait rien. On regardait. Il avançait toujours, il avait presque atteint l'endroit où Mendez s'était posté pendant l'embuscade.

Russell se leva en pointant le canon de sa carabine vers le bas. Le Mexicain s'arrêta.

Russell lui dit : « Tu es venu te rendre ? »

Le Mexicain se détendit. Je crois qu'il sourit en entendant la question de Russell mais je n'en suis pas sûr.

Je sais qu'il secoua la tête. Et il dit : « Quand tu sauras mieux tirer. » Il leva la main et on vit qu'elle était rouge de sang.

« C'était pas terrible.

— J'aurais voulu faire mieux, dit Russell, mais je crois que tu as bougé.

— J'ai bougé, oui. Et comment tu voudrais tes cibles ? Attachées à un arbre ?

— Sur un cheval, répondit Russell. Comme ton copain. »

Le Mexicain lui adressa un large sourire.

« T'es un amoureux des armes à feu.

— Je peux le refaire si tu veux.

— Oui, tu pourrais », concéda le Mexicain, en regardant Russell droit dans les yeux. Il le jugeait, essayait de voir ce qui les différençait. « Il faut que je parle d'abord à l'autre, ce Favor. »

Il prononçait Favor comme si c'était un mot espagnol.

« Vas-y. Il t'entend d'ici.

— Sinon, tu lui passeras le message, dit le Mexicain. Et voilà en quoi ça

consiste : il nous donne l'argent... et un peu d'eau. Nous on lui rend sa femme et tout le monde rentre à la maison. Demande-lui ce qu'il en pense.

— Vous êtes à court d'eau ?

— Presque, dit le Mexicain avec son large sourire. C'est à cause d'Early. Celui-là... il avait mis du whisky dans sa gourde. Il pensait que ça serait facile. »

Russell secoua la tête.

« Ça va être de plus en plus dur.

— Pas si Favor nous rend l'argent.

— Il l'a plus.

— C'est ça. Dis-moi qu'il l'a caché », fit le Mexicain toujours avec le même sourire.

Russell secoua la tête.

« Il me l'a donné. »

Le Mexicain hocha la tête et leva les yeux vers Russell comme s'il l'admirait.

« Alors maintenant tu as volé l'argent ? Il haussa les épaules. Bon, d'accord, alors on fait l'échange avec toi.

— Cette femme, elle est pas à moi, dit Russell.

— On te la donne.

— Et puis quoi encore ?

— On te laisse en vie. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Va expliquer à Braden que la situation n'est plus la même, dit Russell.

— Et quelle différence ça fait de savoir qui a l'argent ? dit le Mexicain. Tu nous le donnes ou on tue cette femme.

— D'accord, fit Russell. Tuez-la. »

Le Mexicain le regarda droit dans les yeux.

« Et les autres ? Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Ils disent ce qu'ils veulent, fit Russell. Et moi aussi. Tu commences à comprendre ? »

À vrai dire, il ne comprenait pas bien. Il ne savait plus ce qu'il fallait penser et il restait là, une main pendante et l'autre qui tenait le drapeau blanc.

« Dis à Braden que les choses ont changé et qu'il devrait réfléchir encore un peu.

— Il te donnera la même réponse que moi.

— Dis-le-lui quand même. »

Le Mexicain ne l'avait pas quitté des yeux une seule seconde.

« Peut-être que toi et moi, on a quelque chose à finir d'abord, hein ? Peut-être que tu devrais descendre ici un moment.

— Je suis en train de me demander, lui dit Russell, si je vais te tuer tout de suite ou si je vais attendre que tu te retournes. »

Et vous savez ce qu'a fait le Mexicain ? Il a souri. Pas d'un air sarcastique, mais comme s'il appréciait Russell, comme s'il le trouvait amusant. Je n'avais encore jamais rien vu d'aussi étrange. Il sourit et il dit : « Si je te croyais pas,

je suis sûr que tu le ferais. C'est bon, je vais parler à Braden. »

Il tourna les talons et repartit en traînant son drapeau blanc derrière lui. Il marchait sans faire le dos rond, comme quand on a peur, il était calme, aussi calme que quand il était arrivé.

Russell attendit que le Mexicain soit presque en bas de la pente. Il prit sa couverture et les sacs de selle, jeta un coup d'œil dans notre direction et se mit en marche. Il ne nous dit pas ce qu'il avait prévu de faire. On pouvait le suivre si on voulait, c'était à nous de voir.

On a tous été plutôt étonnés. On croyait qu'il allait de nouveau leur parler. Mais comment savoir avec Russell. On savait qu'on ne pouvait pas rester éternellement dans ce défilé. Tôt ou tard, Braden essaierait de nous attaquer. Mais est-ce que c'était vraiment la bonne solution de reprendre notre marche à ce moment-là ? Russell devait penser que oui, mais il ne nous disait pas pourquoi.

Alors on le suivit. D'ailleurs, est-ce qu'on avait vraiment le choix ?

C'est quand même bizarre, je me sentais plus proche du docteur Favor que de Russell. Favor avait peut-être volé l'argent du gouvernement et abandonné sa femme à son destin, mais avant de voir les choses de cette façon, il fallait quand même y réfléchir un peu. Parce qu'il n'aurait jamais reconnu d'emblée qu'il avait agi comme ça.

Alors que Russell, c'était autre chose. Il avait dit au Mexicain sans se soucier d'être entendu : « Allez-y, tuez-la. » Elle n'était rien pour lui, alors pourquoi est-ce que ça l'aurait soulié ? Vous voyez la différence. Il était tellement froid et calme quand il disait ça qu'on en avait des frissons dans le dos. Et puis, s'il se foutait d'elle, pourquoi est-ce qu'il se serait préoccupé de nous ?

Maintenant c'était comme si tout se passait entre Braden et Russell, nous on se retrouvait au milieu, parce qu'on n'avait nulle part où aller. Comme si c'était entièrement de la faute de Russell, comme si c'était lui qui nous avait entraînés là.

Je dirais qu'on avait parcouru cinq kilomètres avant de nous arrêter à nouveau, mais, en fait, on n'avait progressé que d'un kilomètre ou deux. Nous restions au sommet des parois, près du bord, sous le couvert des bosquets de pin et des buissons et quand nous nous arrê tâmes, ce fut parce qu'une vaste étendue de terrain découvert se présentait à nous. Il fallait parcourir encore cinq kilomètres environ avant que le paysage redevienne accidenté.

Russell ne dit pas un mot, personne ne posa de questions, mais tout le monde se doutait qu'il voulait attendre la tombée de la nuit avant de traverser cette étendue. Personne n'avait vraiment envie d'être surpris là par trois hommes à cheval. (On ne pouvait pas savoir avec précision si Russell avait tué deux ou trois de leurs chevaux.)

Il avait fallu gravir une pente abrupte pour atteindre l'endroit où il avait décidé d'établir le campement.

(C'était un point très élevé, les Apaches campent toujours en altitude, qu'il

y ait de l'eau ou pas.) Nous étions protégés sur nos arrières par trois parois rocheuses et la pente dévalait devant nous, parsemée de quelques buissons.

Russell n'avait pas facilité la tâche de nos poursuivants. En venant droit sur nous, ils devaient escalader la pente. Pour contourner notre position, il leur aurait fallu des heures, et le risque, c'était qu'on soit déjà partis. On s'était donc dit qu'ils attaqueraient de front. Mais, pour remonter cette pente, ils allaient devoir attendre la nuit. Et nous on profiterait de l'obscurité pour filer à travers les arbres.

Vous voyez un peu comment Russell s'arrangeait toujours pour avoir un coup d'avance sur eux ? J'avais calculé qu'on pourrait arriver à la mine de San Pete au milieu de la nuit, et qu'avec un peu de chance on serait chez Delgado l'après-midi suivant ou à la rigueur dans la soirée. Après ça : à la maison. Quand on regardait comme ça devant nous, ça ne paraissait pas très loin. Le seul problème c'est qu'on était tout le temps obligés de regarder en arrière.

On avait si peu dormi qu'on était contents de pouvoir s'allonger. Chacun se choisit son coin. On ne pouvait pas faire de feu alors on mangea encore quelques biscuits qui commençaient à être vraiment durs et un peu de cette viande séchée qui n'avait jamais été très bonne.

Mais on ne but pas d'eau. John Russell nous avait dit qu'il faudrait attendre jusqu'à la nuit. Et on n'en était qu'au milieu de l'après-midi. Quand je pense qu'on n'avait pas bu depuis le matin. Et le bœuf était tellement salé que ça ne nous soulageait pas vraiment de notre soif ; mais qu'est-ce qu'on pouvait y faire ?

Je m'imaginai à l'ombre d'une galerie couverte, avec une grande cruche d'eau glacée à mes pieds, dans ma chemise propre, juste après avoir pris un bain et m'être rasé. Bon Dieu !

Mendez avait l'air d'avoir pris dix ans, il avait les yeux enfoncés et les joues mangées par la barbe. Le visage épais du docteur Favor, entouré de cette barbe en demi-lune, était couvert d'une pellicule de sueur. Les deux qui s'en sortaient le mieux, c'était John Russell et la jeune McLaren, je veux dire qu'eux, ils ne suaient pas par tous les pores de la peau et ils n'avaient pas l'air aussi sale que le reste d'entre nous. Elle avait les cheveux trop courts pour être décoiffée, et avec sa peau brune, elle résistait bien à la chaleur. John Russell était couvert de poussière, évidemment. Mais il n'avait pas de barbe qui l'aurait fait paraître sale. On voyait bien qu'il en avait arraché tous les poils, comme un Indien, dès qu'ils s'étaient mis à pousser, il y avait des années de ça et que, maintenant, il n'aurait plus jamais de barbe.

Russell s'était posté en haut de la pente, à plat ventre, il s'appuyait sur les coudes et regardait dans la direction d'où il était venu. Il profitait sûrement de ce moment de repos pour réfléchir, il prenait son temps pour bien analyser la situation. Je ne sais pas ce qui lui traversa l'esprit, en tout cas, il se releva au bout d'un moment.

Il apporta les sacs de selle jusqu'à moi et les laissa tomber par terre. Il ne

me dit pas de les surveiller, mais je compris à son regard que c'était ce qu'il voulait. Il se contenta de dire qu'il voulait aller voir un peu ce qui se passait, puis il partit, en n'emportant que la carabine Spencer. Il avait laissé tout le reste, y compris l'eau. Au lieu de redescendre la pente, il se dirigea vers le piton rocheux, sans doute pour rester en altitude pendant qu'il inspectait le défilé qu'on avait traversé.

Au bout d'un moment, on ne le vit plus. Favor se dirigea vers l'endroit où on avait entreposé la gourde et les provisions. Avant qu'on ait eu le temps de protester pour l'arrêter, il avait pris la gourde et s'était mis à boire. Ce fut la jeune McLaren qui cria en premier.

Elle s'était relevée d'un bond et le docteur Favor lui avait tendu la gourde.

« À votre tour.

— On ne doit pas boire avant ce soir, et vous le savez très bien.

— J'avais oublié », répondit le docteur Favor. Elle pouvait ne pas le croire si elle voulait, il n'en avait rien à faire.

Mendez, qui était toujours assis, déclara : « On devrait peut-être tous prendre une gorgée pour que ce soit équitable.

— Équitable ! cria la jeune McLaren. Et plus tard, quand on n'en aura plus ? Ça sert à quoi votre partage équitable ?

— Moi, je pense au présent, vous, vous pouvez penser à l'avenir si ça vous chante, dit Mendez.

— D'accord, répondit la fille. Et Russell ?

— Écoutez, dit Mendez, et on entendait à sa voix qu'il était plutôt étonné. S'il veut attendre la nuit, tant mieux pour lui. Nous on boit quand on veut.

— Il n'est pas obligé de savoir qu'on a bu », avança le docteur Favor. Et comme il voyait que son idée plaisait à Mendez, il en remit une louche.

« Si ça vous inquiète tant, ce que va dire Russell, pourquoi lui en parler ?

— Et vous trouvez que ce serait juste ? demanda la jeune McLaren.

— C'est lui qui a imposé cette règle, dit Favor, si c'est injuste par rapport à lui, il n'a qu'à s'en prendre qu'à lui-même.

— Écoutez dit Mendez, comme s'il voulait simplifier les choses. Si vous voulez boire maintenant, allez-y, si vous voulez attendre, attendez. »

Et, à ce moment-là, il saisit la gourde d'entre les mains du docteur Favor et en prit une longue rasade, il en avait bu plus encore que Favor, et c'est pourquoi le docteur l'arracha à son tour à Mendez.

« Vous disiez qu'il fallait que ce soit équitable. »

Puis il tendit le bidon à la jeune McLaren.

Elle le prit, regarda Favor et hésita un très bref instant avant de le porter à ses lèvres. Ça vous étonnera peut-être mais il faut voir les choses autrement. Ils auraient pu tout boire tout seuls pendant qu'on serait restés là à obéir à Russell. Puisqu'ils s'étaient décidés à se servir, il aurait fallu être idiot pour ne pas prendre sa part. C'est pour ça que je bus après elle. Je suis sûr qu'elle pensait comme moi.

Le docteur Favor la regardait toujours, il n'avait jamais été aussi sûr de lui.

Puis il déclara : « Si vous voulez lui dire ce qui s'est passé quand il reviendra, ne vous gênez pas. » À ce moment-là, il eut même un sourire.

Qu'est-ce qu'elle pouvait lui répondre ? D'un autre côté, telle que je la connaissais, elle aurait bien pu trouver quelque chose à dire. Mais elle resta muette.

Chacun retourna dans son coin et resta tranquille pendant un bon moment. Puis le docteur vint vers moi.

Il déclara d'emblée : « C'est qu'on a un drôle de chef indien. » Il parlait de Russell bien sûr.

« Au moins, il sait ce qu'il fait, lui dis-je.

— Une chose est sûre, il sait ce qu'il veut. »

Il pensait peut-être que Russell voulait s'approprier l'argent mais ça, ça ne regardait que lui. Et pourquoi en parler s'il ne pouvait pas le prouver ? Alors je dis tout simplement : « Il est peut-être le meilleur chef qu'on ait sous la main. » C'était juste une blague.

« Seulement, on n'est pas ses braves », dit le docteur Favor. Lui ne plaisantait pas. Son visage était tout près du mien et il me regardait droit dans les yeux.

« Si quelqu'un a une meilleure idée, j'ai dit, allez-y, j'écoute.

— Moi j'ai une idée. On repart tout de suite. »

C'était sa façon de faire : il vous mettait dos au mur, et après il fallait se débrouiller pour se sortir de là.

« Je ne sais pas, dis-je.

— Alors rendez-moi mon arme. »

Il avait demandé ça si brusquement que je ne savais plus quoi lui répondre. Finalement je répondis quelque chose dans le genre de : « Je crois que je ne peux pas faire ça, malheureusement.

— Pourquoi ? Parce que c'est lui qui te l'a interdit.

— Non, pas seulement à cause de lui.

— À cause des autres ?

— Parce qu'on est tous ensemble dans cette affaire.

— Mais on ne suit plus ses règles.

— Juste pour ce qui est de l'eau.

— Et qu'est-ce qu'il y a de plus important que l'eau ?

— Ce que je tiens là, dis-je. C'est lui qui l'a pris.

— Mais c'est pas logique ça, dit le docteur Favor, parce que ça veut dire que tu gardes quelque chose qui ne t'appartient pas. »

Je ne pouvais quand même pas lui dire en face que je le considérais comme un voleur. C'est pour ça que j'avais du mal à trouver une réponse. Même avec ce revolver à ma ceinture, ou peut-être à cause de sa présence, je me sentais bête et maladroit. Lui, ne me quittait pas des yeux.

« Peut-être que je devrais te le reprendre », dit-il.

Comme j'hésitais et que je ne savais pas ce qu'il fallait dire ou faire, la jeune McLaren intervint. Et en me regardant, elle dit : « Vous allez le laisser

faire ? »

Elle se releva, elle devait être à deux ou trois mètres de nous.

« Vous savez ce qu'il veut ? dit-elle.

— Je ne veux que ce qui m'appartient, répondit Favor. Si vous croyez que je veux autre chose, vous vous faites des idées.

— Il y a une chose que je sais, dit la jeune McLaren. Si j'avais le revolver, je ne vous laisserais pas le reprendre. Je vous tuerais à la première tentative.

— Quand je pense que vous êtes encore une enfant, je vois que vous avez de solides convictions.

— Surtout quand je sais que j'ai raison », déclara la jeune McLaren.

Le docteur Favor alluma un cigare et alla fumer un moment en haut de la pente. Le temps passait lentement. J'étais allongé sur le côté, avec un bras sur les sacs de selle et la tête au creux de mon bras. Je n'avais jamais été aussi fatigué et je risquais à tout moment de m'endormir si je fermais les yeux. J'essayais de lutter contre le sommeil, mes paupières tombaient, je sommeillais, puis je rouvrais brusquement les yeux. À un moment, je vis le docteur Favor assis à côté de Mendez, ils fumaient tous les deux un cigare.

J'entendis Favor qui disait : « Vous vous en êtes très bien sortis. Tout le monde n'aurait pas eu le cran d'attendre comme ça en embuscade.

— Il n'aurait pas dû m'obliger à faire ça, dit Mendez.

— Fallait refuser, vous savez.

— Écoutez, le plus souvent c'est lui qui a raison, dit Mendez, même si on n'est pas d'accord avec lui.

— Il a raison, même si on doit en mourir, vous voulez dire.

— C'est seulement que je n'avais encore jamais tiré sur quelqu'un. Ce n'est pas si facile.

— Ça semble facile pour lui, dit le docteur Favor. Et si on est capable de tuer une personne, on est capable d'en tuer quatre.

— Et pour quelle raison ?

— Pour mon argent. »

Mendez secoua la tête.

« Je le connais mieux que ça.

— Quand il y a de l'argent en jeu, répondit Favor, on ne connaît plus personne. »

Dans le quart d'heure qui suivit, il donna la preuve de ce qu'il venait de dire.

J'aurais dû comprendre que c'était une mise en garde, mais je n'aurais pas pensé une seule seconde qu'il aurait recours à la force. Quand je me réveillai (parce que je m'étais assoupi encore une fois) il était trop tard. Le docteur Favor était debout devant moi, il tenait le fusil de Mendez et pointait le canon droit sur ma tête.

Mendez était assis par terre, les jambes croisées, le dos rond, comme s'il se fichait pas mal de ce qui pouvait arriver, comme si Favor avait pris le fusil sans que Mendez fasse quoi que ce soit pour l'en empêcher.

La jeune McLaren observait la scène, elle aussi. Elle était restée allongée sur le côté pendant un long moment, mais elle venait juste de se redresser, tandis que le docteur Favor me prenait d'abord le revolver, puis les sacs de selle. Il alla ensuite vers la gourde et remplit le bidon de métal, en ne laissant pratiquement rien dans la gourde.

C'est à ce moment-là que la jeune McLaren s'est décidée à dire quelque chose.

« Vous n'allez quand même pas partir sans nous donner votre bénédiction, puisque vous emportez tout le reste. »

Le docteur Favor n'éprouvait plus le besoin de discuter avec qui que ce soit. Il ouvrit le sac de toile, regarda la viande et les biscuits à l'intérieur comme s'il allait se servir, mais finalement il tira sur la ficelle pour refermer le sac et le mit sur son épaule avec l'eau et les sacs de selle.

Il était là, prêt à partir quand John Russell apparut sur le piton rocheux.

Ils étaient face à face à environ cinq mètres l'un de l'autre. Russell tenait la Spencer contre sa jambe, le canon pointé vers le bas.

« Tu as tout ce qu'il faut ? demanda Russell.

— Tout ce qui m'appartient, répondit Favor.

— Tu ferais mieux de poser ça », dit Russell. Visiblement, il parlait du fusil.

Mendez devait se trouver plutôt mal à l'aise vu que le docteur Favor tenait son arme.

« Il me l'a pris, dit Mendez. J'avais les yeux fermés et il en a profité. »

Favor secoua lentement la tête.

« Comme si j'étais seul contre tous ? Comme si j'allais m'enfuir tout seul ?

— Si ce n'est pas le cas, vous nous avez bien eus alors, dit la jeune McLaren d'une voix sèche et cassante.

— Vous pouvez croire ce que vous voulez, dit le docteur Favor. Je partais chercher de l'aide. Un homme seul se déplace plus vite que cinq personnes. Avec de l'eau et de la nourriture, il peut se sortir de là en un rien de temps et ramener des renforts en moins d'une journée.

— Alors vous vous êtes désigné vous-même pour cette mission, dit la jeune McLaren.

— Écoutez, j'ai essayé de raisonner avec tous, dit le docteur Favor mais, comme je gaspillais ma salive, je me suis dit qu'il était temps de passer à l'action. »

Russell ne le quittait pas des yeux.

« Si tu ne le poses pas, je vais t'obliger à t'en servir, dit-il. Tu n'as pas le choix. » Et il disait ça comme si ça lui était égal. Parce que de toute manière ce serait facile.

« On ne peut pas discuter avec quelqu'un qui ne croit qu'en la force », dit le docteur Favor. Il haussa les épaules, hésita, il se raccrochait comme il pouvait au peu d'espoir qui lui restait, il attendait que Russell baisse sa garde,

ne serait-ce qu'une seconde. Il se disait qu'il pourrait peut-être battre Russell. Mais, s'il n'y arrivait pas, il était mort. Même à égalité avec Russell il était mort.

C'était peut-être ça qu'il se disait et le rapport de forces ne lui plaisait pas. Peut-être que, s'il abandonnait la partie à ce moment-là, il trouverait une meilleure occasion plus tard. Il devait bien se douter que personne ne croyait à son histoire quand il nous racontait qu'il voulait aller chercher de l'aide. Mais il se fichait pas mal de ce qu'on pouvait penser. Lui, il ne pouvait penser qu'une chose : ce n'était décidément pas son jour. Il laissa tomber par terre le fusil et le revolver, puis il fit de même avec la gourde, le sac de toile et les sacs de selle.

Non, décidément ça ne le dérangeait pas du tout, ce qu'on pouvait penser. Il nous tourna le dos et se dirigea vers le haut de la pente pour regarder les buissons.

Comme pour nous dire qu'il savait qu'on n'allait rien lui faire. Alors ce qu'on pouvait penser de lui...

Mais là, il se trompait. John Russell ne se contenta pas de penser.

Comme Favor s'arrêtait là, Russell lui dit : « Continue. »

Pendant un moment nous ne vîmes plus que son dos. On avait l'impression que le docteur Favor attendait la suite : « Si tu essayes de faire ça encore une fois... » ou : « Si tu ne te tiens pas bien », vous voyez le genre de choses.

Mais il n'y avait pas de suite. Russell avait tout dit.

Quand Favor comprit ça, il se retourna pour regarder Russell. On voyait à l'expression de son visage qu'il avait perdu un peu de son calme et de son assurance. Pas totalement. Mais un peu quand même. Peut-être qu'il croyait encore à ce stade que Russell bluffait. Il se disait peut-être qu'avec le temps tout pourrait s'arranger.

Alors il dit : « Vous pariez mon argent que je ne pourrais pas survivre seul.

— C'est possible, répondit Russell. Avec un peu de chance.

— Sinon, c'est l'équivalent d'un assassinat.

— Tout comme tu as assassiné ces gens à San Carlos.

— Voilà autre chose, dit le docteur Favor. D'abord on m'accuse d'avoir volé mon propre argent et, maintenant, on me traite d'assassin.

— Quand les gens n'ont pas assez à manger, ils tombent malades, puis ils meurent. Je l'ai vu à Whiteriver, et j'ai entendu dire pas mal de choses. Par exemple comment l'agent avait touché des sommes plus importantes pour acheter du bœuf, mais qu'il avait trouvé le moyen d'emporter le fric.

— Quel moyen ? dit le docteur Favor. Essayez de trouver et puis prouvez que c'est la vérité.

— Ce type qui s'appelait Dean en a assez dit. »

L'ombre d'un sourire se dessina sur les lèvres de Favor.

« Mais vous avez tué votre témoin.

— Parce que tu crois que j'ai besoin d'un témoin ? »

On n'était pas au tribunal. On était dans le désert à soixante kilomètres ou

plus de toute forme de civilisation, et John Russell avait une carabine Spencer 56-56 à la main. Il lui suffisait de la relever et c'en était fini du docteur Favor.

Favor le savait, il n'y avait aucun doute là-dessus.

J'avais du mal à m'imaginer ce qui lui passait par la tête à ce moment-là, car je n'ai jamais vraiment pu comprendre ce docteur Alexander Favor.

Quand on y pense, qui était-il exactement ? Un type un peu épais, qui ne se prenait pas pour n'importe qui. Il faisait ce qu'il voulait sans se laisser embêter par les autres. Il avait été l'agent du bureau des Affaires indiennes à San Carlos pendant deux ans. Il venait d'un endroit qu'on ne sait où en Ohio. Son titre de docteur n'avait rien à voir avec la médecine. J'ai appris qu'il était « docteur » de l'Église réformée de la foi. Mais je ne l'ai jamais entendu prêcher. On ne pouvait donc pas l'accuser de ne pas suivre ses principes.

De toute évidence il avait choisi cette profession pour faire de l'argent et pour aucune autre raison. Il avait dû se dire que ce serait facile. C'était sans doute pour le même motif qu'il avait postulé auprès du gouvernement afin de devenir un agent aux Affaires indiennes et d'être envoyé à San Carlos. Il avait très bien pu inventer son titre ecclésiastique et obtenir son poste avec l'aide d'un ami au ministère. Je n'arrive pas à croire qu'il ait pu être un jour un honnête pasteur.

Il avait dû détourner l'argent du gouvernement très tôt après son arrivée à San Carlos pour amasser la somme qui se trouvait dans les sacs de selle. Environ douze mille dollars. Une partie devait venir des ristournes que lui versaient des entrepreneurs désireux d'avoir l'État pour client, et il y avait une chose dont on pouvait être sûr : il était malhonnête. Malgré tous ses faux-semblants, il n'était qu'un voleur.

Et on aurait pu ajouter que cet homme se souciait plus de son argent que de sa femme. Il en avait peut-être toujours été ainsi. Ce n'était peut-être jamais qu'une femme comme une autre pour lui, juste un fardeau qu'il traînait derrière lui. Mais il n'avait pas pour elle les sentiments qu'ont la plupart des hommes pour leur femme. Je veux dire ceux qui les emmènent partout avec eux et aussi qui les aiment bien.

Peut-être que lui l'aimait bien, et qu'elle ne l'aimait pas et se fichait pas mal qu'il le sache. Je crois que c'était ça, en fait. À en juger par la façon dont elle l'ignorait dans la diligence pour flirter devant lui avec Frank Braden. Je crois que le docteur Favor en avait assez d'elle à ce moment-là et qu'en l'abandonnant il prenait sa revanche.

On voyait bien qu'il ne pensait plus à elle maintenant. Je crois qu'alors il ne pensait même pas à l'argent. Il s'inquiétait trop pour sa vie. C'était tout ce que Russell était prêt à lui laisser.

Pendant le silence qui suivit il avait dû se creuser la tête pour trouver encore quelque chose à répondre à Russell, lui faire peur, le remettre à sa place, n'importe quoi. Mais il avait dû conclure que ça ne servirait à rien. Pourquoi gaspiller sa salive ?

Il regarda quand même en direction de Mendez puis de la jeune McLaren

et dit : « Faites bien attention à vous. Faites tout ce qu'il vous ordonne. » Puis, juste avant de partir, il lança : « Et rappelez-vous de ne pas boire d'eau avant ce soir. »

On le regarda marcher entre les buissons, et il disparut. Russell alla se mettre au bord de la paroi, mais nous autres, la jeune McLaren, Mendez et moi-même, nous ne fîmes pas le moindre mouvement. On avait peut-être peur que Favor se retourne, nous voie et se mette à rire, ou qu'il fasse encore allusion à l'eau.

Quand finalement je m'approchai pour regarder vers le bas de la pente, je vis qu'il avait déjà traversé la partie la plus abrupte mais qu'il avait encore de terribles difficultés à avancer, il glissait sans cesse en soulevant des nuages de poussière. Nous le vîmes marquer une pause ; quand il fut arrivé en bas, il jeta un regard vers le haut du canyon d'où partait cette grande étendue plate. Il traversa le canyon et se mit à remonter un petit défilé (au moins Russell lui avait appris quelque chose). Au bout d'une minute environ, les buissons le cachèrent à notre vue.

Personne ne disait rien.

Je sais que sans Russell nous n'aurions jamais été capables d'attendre à cet endroit jusqu'à la nuit. Il était tellement facile de les imaginer autour de nous, s'approchant sans bruit, on savait qu'ils étaient là-bas quelque part, et qu'ils se rapprochaient sans cesse. Russell surveilla longtemps la pente, puis il se retira dans le bouquet d'arbres. Il ne disait rien, il fumait de temps à autre. Il avait dû allumer deux cigarettes en tout. Toutefois, la plupart du temps, il était aux aguets et prêtait l'oreille aux bruits de la nuit. Mais on ne voyait pas trace de nos poursuivants.

Comme il commençait à faire sombre, on mangea encore un peu puis Russell tendit le bidon à la jeune McLaren.

« Ça a été long, hein ? »

Elle n'osa pas le regarder. Elle but une gorgée d'eau et me passa le bidon. Ensuite vint le tour de Mendez. Puis Russell. La jeune McLaren le regarda boire, il gardait l'eau dans la bouche avant de l'avaler, et pendant tout ce temps je pensais : elle va le lui dire.

Russell reposa le bidon.

Maintenant, me disais-je, en m'attendant à ce qu'elle parle d'un instant à l'autre.

Russell referma le bidon en enfonçant le bouchon. Elle était toujours à l'observer. Je crois qu'à ce moment-là elle a failli tout lui dire, elle en était si proche qu'on avait l'impression que les mots s'étaient déjà formés dans sa bouche. Mais elle ne lui raconta pas ce qui s'était passé. Au lieu de ça, elle dit : « On aurait peut-être dû lui en laisser un peu. » Elle voulait parler du docteur Favor.

Russell se tourna vers elle.

« Juste un peu, quoi », ajouta-t-elle.

C'est là que, tout d'un coup, il m'est venu quelque chose à l'esprit.

« On avait oublié une gourde à la mine de San Pete. Vous vous rappelez ? »

La jeune McLaren se tourna vers moi.

« Et lui, il s'en souviendra ? »

— Je ne sais pas, j'ai dit. Mais ça m'est venu à l'esprit. Et Braden le sait, lui aussi. »

Nous ne redescendîmes pas par le même chemin, mais nous traversâmes les arbres, à la suite de Russell, et sans poser de questions. Nous empruntâmes un boyau étroit envahi par la végétation. Arrivé au bout, Russell s'arrêta. Le terrain à découvert s'étendait devant nous et il ne faisait pas encore assez sombre pour le traverser.

Quand je pense à toutes les heures qu'on a passées à attendre. On avait le temps d'imaginer des tas de choses, et notre situation finissait par nous paraître pire encore. On ne bronchait pas, pour faire comme Russell. Je n'ai jamais rencontré un homme aussi patient. Il pouvait rester assis en tailleur pendant une éternité à jouer avec un bout de bois, à faire des dessins dans la poussière, à tracer des cercles et toutes sortes de signes qu'il effaçait ensuite pour recommencer. À quoi pouvait bien penser un homme comme lui ? Je me le demandais chaque fois que je le regardais.

Depuis ce défilé, on ne voyait que le ciel et la masse de la colline au-dessus de nous. Je me disais que si je m'étais trouvé à Sweetmary à ce moment-là, j'aurais juste fini mon dîner, et je serais en train de lire, ou peut-être que je serais allé rendre visite à quelqu'un. Puis je me serais promené dans la grand-rue, j'aurais vu les lampes briller à l'intérieur des bars, et aussi les lumières aux fenêtres de toutes les maisons, même celles qui étaient très loin, dispersées dans les alentours de la ville.

On était entourés de toutes sortes de bruits, des bruits nocturnes, et je me disais que c'était bon signe. Ça signifiait que rien ne bougeait à proximité. Je perçus faiblement le cliquetis des perles du rosaire de la jeune McLaren. Je n'avais plus entendu ça depuis la première soirée dans la diligence. C'est drôle mais j'avais complètement oublié que j'avais alors essayé d'avoir une conversation avec elle pour mieux la connaître. Si je n'y arrivais pas après tout ce que nous traversions ensemble, autant y renoncer complètement. Elle ne se plaignait jamais, ça, ça m'impressionnait. Mais je trouvais qu'elle avait tendance à dire un peu trop facilement ce qu'elle avait sur le cœur. C'est quelque chose que je n'ai jamais su faire.

Puis ce fut l'heure de se remettre en route. Qui arrivait comme toujours quand on en avait assez d'attendre et quand on finissait par se demander si on repartirait un jour. Russell se levait comme s'il savait ou comme s'il comprenait d'instinct quel était le meilleur moment pour bouger. Au bout de quelques secondes nous sortîmes du défilé et, tout autour de nous, s'étendait le terrain découvert, plongé dans le noir.

On imitait Russell dans tout ce qu'il faisait. Il ne nous disait rien. Il marchait devant, et nous, on le suivait sans le quitter des yeux. Quand il

s'arrêtait, on s'arrêtait aussi, et ça arrivait souvent, même si on ne pouvait jamais deviner quand. Et on pouvait tendre l'oreille jusqu'à s'en faire éclater les tempes pour entendre le bruit qui l'avait fait s'arrêter, on ne rencontrait que le silence.

Nous, on faisait forcément beaucoup de bruit en marchant, en heurtant des cailloux, en effleurant les buissons, et on ne pouvait pas s'en empêcher. Il fallait serrer les dents et espérer que personne n'ait entendu. Mais quand Russell s'éloignait de notre groupe pour partir en reconnaissance, (ce qu'il fit à une ou deux reprises), on ne l'entendait jamais aller et venir. C'était en partie à cause de ses mocassins apaches, mais c'était aussi sa façon de marcher. Ça non plus, je n'ai jamais pu y arriver.

Vous savez comment c'est dehors, la nuit, quand on croit voir toutes sortes de choses se détacher sur le ciel. Il ne fait jamais aussi noir qu'à l'intérieur, dans une cave, ou dans une chambre fermée sans fenêtre. On voyait une tache sombre et, en s'approchant, on reconnaissait un buisson ou un épineux. Et puis les yuccas, quoique moins nombreux que sur les plateaux. Il y avait des cactus et des tas d'autres plantes encore dont je n'ai jamais su le nom. Mais la plupart étaient tellement basses qu'on n'avait pas du tout l'impression d'être caché ou protégé.

J'ai dit que, quelquefois, Russell s'arrêtait et qu'on faisait comme lui, puis on écoutait pour repérer un bruit. On n'a jamais rien entendu, sauf en deux occasions.

La première, quand nous en étions à peu près à la moitié de cette longue étendue, bien qu'il soit assez difficile d'apprécier la distance qu'on avait vraiment parcourue. Je me souviens que je regardais le sol et, en relevant la tête, je vis Russell qui s'arrêtait brusquement, parfaitement immobile. Il s'était retourné et nous faisait face, la tête légèrement relevée.

Puis tout le monde l'entendit, sec et lointain, mais immédiatement reconnaissable : un coup de feu.

On attendit et, à peine quelques minutes plus tard, on en entendit un deuxième. Un peu plus proche cette fois à ce qu'il me semblait, je me trompais peut-être. Dix secondes s'écoulèrent. Un troisième coup de feu résonna très faiblement dans la nuit, venant d'une autre direction.

Russell se remit en route en accélérant le pas, il savait désormais qu'ils étaient encore derrière nous et qu'ils ne nous attendaient pas un peu plus loin. J'étais sûr que ces coups de feu étaient des signaux. Qu'ils s'étaient séparés pour inspecter le coin où on s'était cachés. Et que l'un d'eux avait dû retrouver notre trace (vraisemblablement le Mexicain) et qu'il avait tiré en l'air pour le faire savoir aux autres. Puis il avait tiré une deuxième fois, n'ayant pas reçu de réponse. Le troisième coup de feu était la réponse.

Mais la jeune McLaren pensait différemment. Après avoir entendu les coups de feu, alors qu'on continuait notre marche, elle me dit tout à coup : « Ils l'ont tué. »

J'avais complètement oublié le docteur Favor jusqu'à ce qu'elle me dise

ça. Je lui expliquai ma théorie sur ces coups de feu.

« Peut-être, répondit-elle. De toute manière, s'ils ne l'ont pas tué, il mourra de soif ou de faim. Il n'a aucune chance.

— Il ne s'inquiétait pas tant pour nous, fis-je observer.

— Parce qu'il aurait agi de la sorte, est-ce une assez bonne raison pour qu'on fasse pareil ? »

Comment voulez-vous répondre à une telle question ? D'ailleurs, ce n'était pas nous qui avions réagi de cette façon, c'était Russell. On peut dire une chose au crédit de la jeune McLaren : si elle s'inquiétait beaucoup, ça ne se voyait pas sur son visage.

La deuxième fois que nous perçûmes un bruit, c'était le pas d'un cheval. Assez proche et toutefois trop loin pour qu'on puisse le voir. On se mit à plat ventre et on ne bougea pas pendant un moment. Puis, de nouveau, on entendit le cheval. Il ne galopait pas, il ne trottait pas non plus, il allait toujours au pas. On entendait les fers qui tintaient sur les cailloux. Il ne s'approchait jamais assez pour être visible, mais on comprenait ce que ça voulait dire. Ils étaient à notre recherche dans ce terrain découvert.

Finalement, Russell se remit en route en adoptant une allure plus prudente, en s'arrêtant constamment pour écouter les bruits de la nuit. Rien n'aurait pu l'obliger à se dépêcher, même de les savoir là, derrière lui. Il avançait avec la Spencer à la main, pointée vers le sol, et les sacs de selle sur l'épaule, comme si rien au monde ne valait la peine de se presser. Et tout ça en plus de ce que je vous ai déjà dit sur sa patience.

On avait traversé la moitié du terrain quand on aperçut les collines. C'était aussi à cause de ça qu'il était si difficile de marcher lentement. On voyait juste là, devant nous, un endroit où on serait à l'abri, mais Russell avait décidé de s'y rendre au pas.

Nous nous enfonçâmes au milieu d'un bouquet d'arbres et c'était comme d'entrer dans une maison et de fermer la porte à clef. Immédiatement (ce qui ne surprit personne) nous recommençâmes à grimper. Jusque sur une crête que nous décidâmes de suivre plutôt que d'emprunter la passe qui s'enfonçait dans les collines. Ce n'était pas trop difficile, le sol n'était pas très accidenté, on marchait sur l'herbe et on était entourés d'arbres. Mais quand on arriva en haut de la pente suivante et que Russell continua sans s'arrêter, Mendez commença à se plaindre.

Russell ne lui accorda même pas un regard. Il grimpait sans cesse et nous autres, on le suivait, à travers les rochers, en s'agrippant aux racines et aux buissons pour pouvoir se hisser jusqu'en haut de la paroi. Puis pour arriver au sommet, nous empruntâmes un chemin qui avait sans doute été tracé par les pattes d'un animal sauvage.

Russell parcourut environ cent cinquante mètres le long de cette crête avant de s'immobiliser. Là, en bas, on pouvait voir les installations de la mine de San Pete.

On s'en était approchés par-derrière, et du haut de ce canyon on dominait

les entrées des galeries, et tout le reste. Un peu plus loin, on distinguait les bâtiments de la compagnie, ceux-là mêmes dans lesquels on avait pris notre petit déjeuner, deux jours plus tôt.

Je crois que, si j'avais pu, j'aurais immédiatement offert un verre à John Russell. La jeune McLaren et Mendez regardaient ça sans rien dire. On voyait leur soulagement sur leur visage. Voilà ce que ça faisait d'être face à un spectacle familial, on en oubliait Braden pendant un moment et, en fixant l'horizon, on voyait le jour se lever.

À ce moment, on était tous certains qu'on finirait par arriver chez Delgado sans que Braden puisse nous rattraper. Sauf que, juste un peu plus tard, on tomba sur un autre spectacle familial auquel on ne s'attendait pas.

Je veux parler du docteur Favor.

Mais j'y reviendrai dans une minute.

Il faisait encore nuit quand nous descendîmes vers les installations minières. Nous n'allâmes pas jusqu'en bas, on s'arrêta sur une sorte de plateforme où se trouvaient l'entrée d'une galerie et une baraque en bois.

Un peu plus loin sur cette plateforme se dressaient des échafaudages qui s'échelonnaient jusqu'au broyeur à une trentaine de mètres en contrebas. Des éboulis de roc et de sable formaient des bosses de l'autre côté de celui-là. Tout était parfaitement calme. Il n'y avait pas le moindre souffle de vent.

Comme je l'ai dit, il faisait nuit, mais on parvenait quand même à distinguer les silhouettes en contrebas : le broyeur sur notre gauche et les bâtiments de la compagnie, droit devant nous à cent cinquante mètres environ.

Russell évalua notre situation pendant quelques instants, il devait être en train de réfléchir, j'imagine. Puis finalement il déclara : « C'est bien ici. » Il voulait parler de la cabane qui avait été construite sur cette plateforme.

« Et il y a de l'eau qui nous attend en bas », dit Mendez ; il pensait à la gourde qu'on avait oubliée l'avant-veille dans les bâtiments de la compagnie.

Russell secoua la tête. « Si on reste ici toute la journée tu veux vraiment qu'on laisse des traces le long de cette pente.

— Tu veux rester là ? » dit Mendez. On voyait que toute cette attente lui portait sur les nerfs. « Mais on y est presque maintenant.

— Si tu veux continuer, tu repars par le chemin qu'on a pris pour arriver jusque ici. »

Mendez le regarda de son air solennel. Il ne répondit pas. On entra dans la cabane qui était vide à l'exception de deux ou trois chauves-souris qu'on a vite chassées. Sur deux murs, il y avait encore des étagères avec des sacs pleins de minerai brut. De toute évidence, ils se servaient de cette cabane pour tester les échantillons. On s'allongea à même le sol et on se servit de ces sacs comme oreillers.

Russell maintint la porte entrouverte et s'allongea, la tête près de l'ouverture. Moi, je m'installai sous une fenêtre. Il y en avait deux sur la façade, avec des volets de bois qu'on n'arrivait pas à fermer.

Juste un petit détail : Russell n'offrit pas sa couverture à Mlle McLaren et

la garda pour lui. Moi, je lui proposai la mienne, comme la veille, et cette fois elle accepta. Essayez un peu de comprendre ça.

Quelques heures plus tard, entre six et sept heures du matin environ, après avoir dormi, mangé un peu et pris notre ration d'eau pour la journée, nous revîmes le docteur Favor. La jeune McLaren qui était devant la fenêtre de droite fut la première à l'apercevoir.

Il était déjà en bas du défilé qui débouchait sur la mine en partant de la vaste étendue à découvert que nous avions nous-mêmes traversée. Il avançait lentement, on voyait qu'il était épuisé. Ses habits étaient encore plus sales qu'avant. Il marchait en plein milieu du canyon, sous le soleil et dans le silence de ces bâtiments à moitié en ruine.

On le regardait sans dire un mot en se demandant s'il allait se souvenir de la gourde.

Il y avait un abreuvoir avec une pompe devant un des bâtiments. Quand le docteur Favor le vit il se mit à courir et pompa de toutes ses forces. Il tomba à genou et continua avec tout le poids de ses épaules et de ses bras, de haut en bas, de haut en bas, et il continua même quand il comprit qu'il n'y avait pas d'eau. Puis ses mouvements se firent plus lents. Finalement, il s'écroula sur la pompe et resta là, inerte.

À l'intérieur de la cabane, on n'entendait pas le moindre bruit.

La jeune McLaren finit par dire quelques mots. À voix basse, presque en murmurant. J'étais à l'autre fenêtre avec Mendez. Russell était près de la porte. Mais on l'entendit tous : « Il ne se souvient pas », dit-elle.

Personne d'autre ne parla.

Alors elle dit : « Il faut le lui dire. » Elle était calme, posée, comme si elle exposait une évidence, pas comme si elle cédait à la pitié devant ce spectacle.

« On ne fait rien du tout », dit Russell sans s'éloigner de la porte. Il ne quittait pas des yeux le docteur Favor qui s'était assis, un bras appuyé à la pompe.

« Vous êtes capable de regarder cet homme, dans l'état où il se trouve sans lui porter secours ? demanda la jeune McLaren.

— Il va s'en aller, comme ça vous n'aurez plus à le regarder.

— Mais il meurt de soif. Vous arrivez à le voir, ça au moins, non ?

— Et qu'est-ce que vous vous imaginiez ? dit Russell en se tournant vers elle cette fois. Vous pensiez que vous ne le reverriez plus, alors hier, ça n'avait pas d'importance, hein ?

— Très bien, je n'ai rien dit hier, et j'ai eu tort.

— Vous préféreriez qu'il soit parti en emportant l'eau.

— Ça n'a rien à voir avec ce qui lui arrive maintenant, là en bas.

— Et si c'était vous là en bas, et lui ici à vous regarder ?

— Décidément vous ne comprenez pas.

— Et qu'est-ce que vous voudriez faire ?

— Je veux l'aider », dit-elle en élevant légèrement la voix. Comme si sa patience était à bout.

Mais ça n'avait pas l'air de déranger Russell.

« Vous voulez aller le rejoindre ? demanda-t-il. Laisser des traces partout sur cette pente où personne n'est passé depuis cinq ans ? Laisser des traces qui vont mener tout droit jusqu'à nous ?

— Cet homme est en train de mourir de soif ! » hurla-t-elle. Elle était maintenant à bout et elle s'était mise à lui crier dessus.

Pas assez fort toutefois pour que le docteur Favor puisse l'entendre. Il s'était relevé, avait abandonné la pompe et errait devant les façades des immeubles de la compagnie, il était arrivé devant celui qu'on avait occupé l'avant-veille et levait la tête.

Je retins mon souffle. Il se rappellerait peut-être la gourde. Mais non, il continua son chemin.

L'instant d'après, je vis que la jeune McLaren avait sauté par la fenêtre et descendait la pente en courant. Russell sortit immédiatement, mais il arriva trop tard pour l'arrêter. Il resta là, devant la cabane, Mendez et moi on était toujours à la fenêtre et on la regardait tandis qu'elle soulevait des petits nuages de poussière en traçant une piste le long de la pente et que sa silhouette se faisait de plus en plus petite.

Arrivée en bas, elle appela le docteur Favor et on le vit qui se retournait. Il devait être drôlement étonné. Il se dirigea vers elle, et on entendait qu'elle criait en lui montrant du doigt les bâtiments de la compagnie.

Il resta comme pétrifié, l'espace d'une seconde, puis il repartit vers le bâtiment en courant presque, tandis que la jeune McLaren attendait de voir s'il allait trouver la gourde. Nous on observait tout ça. On le vit arriver devant la porte, caché par l'ombre que projetait la véranda. Et là, il s'arrêta, puis aussitôt il fit quelques pas en arrière, comme s'il battait en retraite. L'instant d'après il avait tourné les talons et courait à toutes jambes vers la jeune McLaren qui ne comprenait pas plus que nous ce qui se passait et qui restait là à le regarder.

Il avait dû lui dire quelque chose quand il s'était trouvé suffisamment près d'elle parce qu'elle s'était mise à remonter la pente en regardant par-dessus son épaule.

Et c'est à ce moment qu'on le vit apparaître. C'était Early. Il était sorti de l'ombre de la véranda et s'avancait un Colt dans une main et un bidon dans l'autre. De toute évidence ça devait être le bidon plein de whisky dont le Mexicain avait parlé à Russell, car je crois qu'Early était saoul. Il se tenait les jambes écartées et on voyait qu'il essayait de se maintenir en équilibre.

Mais je n'en jurerais pas non plus, parce que je n'avais pas vraiment eu le temps de bien regarder.

Il se mit à tirer avec son Colt en l'agitant dans notre direction ou vers la jeune McLaren et le docteur Favor, qui remontaient la pente, nous obligeant à nous mettre à l'abri, Mendez et moi. Il tira jusqu'à ce que le barillet soit vide. Puis il se mit à gueuler, mais on ne distinguait pas ce qu'il disait.

J'attendais que Braden et les autres se montrent mais on ne les vit pas. Pas

à ce moment-là. Ils avaient dû envoyer Early en reconnaissance car Braden se disait sans doute qu'on passerait par là.

J'étais toujours à la fenêtre quand la jeune McLaren et Favor arrivèrent à hauteur de la cabane. Elle entra, prit le bidon d'eau et ressortit pour le lui donner. Il le porta à ses lèvres et but jusqu'à ce qu'elle le lui arrache. Elle le lui reprit violemment et le tendit à Russell. À la façon dont Russell l'observait, il avait dû comprendre que l'idée de le sauver venait exclusivement de la jeune McLaren. Ça le faisait vaguement sourire, comme si Russell s'était fait avoir.

« Ça vous apprendra que les Blancs ont l'habitude de s'entraider, dit-il à Russell.

— Ça vaut mieux, dit Mendez. Ça vaut mieux pour tout le monde. »

L'espace d'un instant je reconnus le ton habituel de Mendez, de celui qui en sait plus qu'il ne veut bien en dire. C'était rassurant après avoir vu l'autre aspect de son caractère pendant deux jours. Il ne regardait pas Favor. Je remarquai que Russell avait lui aussi les yeux fixés sur le bas de la pente.

On vit apparaître le Mexicain, puis Frank Braden et Mme Favor, chacun sur un cheval. Comme s'ils avaient suivi le docteur Favor, ce qui était sans doute le cas.

Cette petite procession sortait sans se presser du défilé au sud. Le Mexicain leva un bras et nous fit signe.

On était tous réunis, maintenant. Là où tout avait commencé. Sauf que, cette fois, on était perchés sur cette plateforme rocheuse et qu'on pouvait les voir sortir du défilé, mettre pied à terre devant les bâtiments de la compagnie juste en face de nous et sortir leurs armes.

Dans des moments comme ça, on pense à des tas de choses à la fois. Qu'il faudrait agir. Se sortir de là. Faire quelque chose, quoi ! On se dit qu'on n'aurait jamais dû se retrouver dans une situation pareille. Que sans la jeune McLaren et la compassion dont elle avait fait preuve envers un homme qui ne le méritait pas, ils ne nous auraient jamais trouvés. Ils auraient regardé cette pente qui ne portait pas la moindre trace, et ils auraient continué. C'était tentant de le dire à la jeune McLaren. Mais Mendez fut le seul à oser.

Il dit : « Vous voyez ? » en regardant le docteur Favor puis la jeune McLaren à la porte. « Vous voyez ? » répéta-t-il. Il n'avait pas envie d'en rester là, mais toutes ses pensées se bousculaient dans son esprit et il se contentait de hocher la tête.

La jeune McLaren n'avait rien dit, mais je crois que Mendez l'exaspérait.

« Je le referais, dit-elle. Même en sachant qu'ils sont là-bas, je le referais, qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Il n'en vaut pas la peine », dit Mendez en grinçant des dents pour ne pas se mettre à crier. Mais il avait quand même parlé assez fort.

« Mais vous êtes qui, vous, pour décider qui en vaut la peine et qui n'en vaut pas la peine ? »

Quand elle était furieuse elle disait vraiment ce qu'elle pensait. D'ailleurs

vous vous en êtes déjà rendu compte.

Le docteur Favor ne se lança pas dans ce débat. Il se passait la langue sur ses lèvres gonflées, je crois qu'il essayait d'y retrouver le goût de l'eau.

Et Russell, Russell était toujours à l'extérieur, accroupi. Il fumait une cigarette et regardait en direction du canyon. Il ne regardait pas la jeune McLaren (pas à ce moment-là en tout cas), et il ne parlait à personne. Il était comme ça, Russell.

Il fumait sa cigarette en regardant Braden et les autres devant le bâtiment de la compagnie, il les regardait mettre leurs chevaux à l'ombre de la véranda et observait le Mexicain qui s'avavançait sous le soleil, il allait et venait, sûr de lui, avec un air de défi, les mains sur les hanches, en levant la tête pour regarder dans notre direction.

C'est à ce moment-là que Russell entra dans la cabane. Puis il se posta à la fenêtre et mit la crosse de la Spencer contre sa joue. Je suis sûr que le Mexicain ne l'avait pas vu. Sinon, il ne serait pas resté à ne rien faire, comme ça, en attendant que Russell lui tire dessus.

Quand il entendit la détonation et vit la poussière qui se soulevait à ses pieds, il s'immobilisa brusquement. Russell tira un deuxième coup. Cette fois le Mexicain fit un bond pour se mettre à l'abri sous la véranda. Russell avait décidé que ce n'était pas ce Mexicain qui allait lui en imposer.

« Pourquoi est-ce que t'as fait ça ? » lui demanda Mendez d'un air chagriné.

Russell devait se dire qu'on posait beaucoup de questions idiotes autour de lui. Il répondit à Mendez : « Pour qu'ils nous voient. »

Personne ne ripostait en bas. C'était pourtant ce qu'on attendait d'un moment à l'autre. Tout le monde était à l'intérieur et Russell était déjà occupé à empiler les sacs de minerai brut sur le rebord de sa fenêtre. Alors je fis la même chose sur la mienne, et la jeune McLaren vint m'aider. Mendez apporta quelques sacs à Russell, mais le docteur Favor ne bougea pas le petit doigt. Il devait réfléchir j'imagine, et il lorgnait les sacs de selle. Comme Russell ne lui disait rien, je n'ouvris pas la bouche non plus. Merde après tout.

Ensuite Russell changea deux autres cartouches dans la Spencer. Je m'étais posté à ma fenêtre en me demandant si mon petit revolver servirait à quoi que ce soit.

Les minutes s'écoulaient, j'essayais de ne pas montrer ma nervosité, mais ce n'était pas facile. Je me demandais si Russell avait peur. Il avait enlevé son chapeau et je pouvais bien voir son profil. Comme je l'ai déjà dit, il avait l'air beaucoup plus jeune sans son chapeau avec ses cheveux collés à son front. Il avalait sa salive, il se grattait le nez, comme tout le monde, et il ne paraissait pas différent de nous, alors.

Même si, en réalité, il n'était pas comme nous. Et Braden allait très vite l'apprendre à ses dépens.

Frank Braden s'était mis dans la tête de nous faire mariner pour qu'on commence à s'inquiéter. Puis au bout d'une demi-heure, il se manifesta.

Comme ça, tout d'un coup.

Il se mit à hurler : « Vous m'entendez ? » Puis après un petit moment d'attente, il ajouta : « Je viens vous parler ! Ne tirez pas ! » Il attendit, se mit à crier encore une fois. Une minute s'écoula.

Puis Braden apparut sortant de l'ombre de la véranda, suivi d'Early et du Mexicain. Ils restèrent en retrait pendant que Braden venait vers nous, une Winchester à la main, avec un bout de chiffon blanc attaché au bout du canon. Il n'avait rien trouvé de mieux comme symbole de paix.

Russell le regardait sans ciller. Comme Braden traversait l'espace à découvert, sous la lumière du soleil et sans possibilité de s'abriter, Russell épaula la Spencer et releva le chien.

« Il veut parlementer, dit Mendez. Tu as entendu. Ce n'est pas un piège. Il veut nous dire quelque chose. »

Russell ne prêta aucune attention à Mendez, il ne leva même pas les yeux vers lui. Il appuya le canon sur les sacs et mit Braden en joue.

Frank Braden avait du cran. Il faut lui accorder au moins ça. Il en faut pour attaquer des diligences ou pour s'avancer sur une pente à découvert, sous le regard de gens qu'il savait être armés.

S'il avait peur, il ne le montrait pas. Comme son chapeau formait une pointe qui lui tombait sur les yeux, il devait lever la tête pour regarder vers le sommet. Il était vigilant, sans pour autant marquer la moindre hésitation. Il venait vers nous, comme ça, comme si de rien n'était en levant légèrement sa Winchester avec le chiffon blanc attaché au bout du canon.

Il avait placé toute sa confiance dans ce bout de chiffon blanc, et pour se rassurer il devait se dire que le Mexicain avait fait la même chose la veille et qu'on ne lui avait pas tiré dessus. Ça prouvai bien qu'il ne connaissait pas encore John Russell.

Russell le laissa approcher. La crosse était toujours au creux de son épaule mais le canon s'abaissa d'un poil tandis que Braden avançait toujours. Quelqu'un d'autre aurait pu mettre Braden en joue simplement par mesure de sécurité, mais, dans le cas de John Russell, on savait qu'il avait vraiment l'intention de lui tirer dessus, sinon il n'aurait même pas pris la peine de mettre son fusil contre son épaule. La seule question était de savoir pendant combien de temps il allait laisser Braden avancer.

« Écoute... puisqu'il veut simplement parler... » dit Mendez en faisant un pas vers Russell, comme on approcherait un cheval sauvage, en tendant les mains, pour l'apaiser. « Tu vois bien que c'est pas un piège. Puisqu'il vient *parler* ! Tu comprends pas ça ? Tu veux te lancer dans la bagarre quand c'est pas encore le moment ?

— Regarde-moi bien ! »

Russell releva légèrement la tête, soudain interrompu dans une activité qui réclamait toute son attention. Mais il ne quittait pas des yeux Braden qui était maintenant à la hauteur des rails proches du broyeur et devant une petite cabane. Braden devait être à environ soixante mètres et il continuait à approcher.

« On n'a qu'à voir ce qu'il veut, dit Mendez. Tu n'es pas obligé de discuter avec lui, si tu ne veux pas, l'un de nous le fera à ta place. »

Mendez regarda à l'extérieur et vit Braden qui arrivait presque en haut de la pente.

« Tu ne sais pas ce qu'il veut, merde ! Il faut quand même qu'on sache ce qu'il veut, répétait Mendez. Écoute ce qu'il a à dire. Il nous fait confiance... il faut faire pareil et lui demander ce qu'il veut. Ça ne te paraît pas normal ? » Mendez parlait à toute vitesse. Si Russell n'était pas convaincu par ces

arguments, en tout cas, il était suffisamment agacé pour ne plus arriver à se concentrer sur Braden.

Braden s'arrêta alors et cria : « Hé ! Il y a quelqu'un à la maison ? »

Mendez saisit sa chance immédiatement. « On vous entend ! hurla-t-il à Braden.

— Sortez de cette tanière, dit Braden, qu'on puisse discuter un peu !

— Qu'est-ce que vous voulez nous dire ? demanda Mendez.

— Je me disais que vous deviez avoir envie de rentrer chez vous.

— Qu'est-ce que vous nous proposez ?

— Il y a une évidence, répondit Braden. Nous on peut attendre aussi longtemps qu'on veut, je peux envoyer quelqu'un chercher de l'eau et de la nourriture mais vous, vous êtes coincés. Vous ne pourrez partir que si on veut bien. Vous comprenez ?

— Et quoi d'autre ?

— Il n'y a pas grand-chose à ajouter.

— Bon, alors qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous nous laissez l'argent et nous, on vous laisse cette femme.

— Et on repart tous chacun de son côté ?

— On repart tous, chacun de son côté.

— Faudra qu'on en discute entre nous.

— C'est ça. »

Braden reposait la Winchester sur son avant-bras, le drapeau blanc pendait mollement. Il écartait légèrement les jambes, il prenait des poses, se donnait l'air de quelqu'un qui sait ce qu'il fait.

« Pendant que vous discuterez on fera en sorte que vous puissiez la voir, cette femme, dit Braden. Ensuite, quand vous serez prêts, vous apporterez l'argent et elle sera à vous.

— On va en discuter », répéta Mendez.

Il jeta un regard vers Favor qui était à l'autre fenêtre, puis vers Braden.

« Et si... dit-il, et si personne ne veut de cette femme ?

— Attendez un peu avant d'en arriver là.

— Je veux être absolument sûr de ce que vous dites.

— Il y a une chose dont vous pouvez être absolument sûrs. Vous ne repartirez pas d'ici avec l'argent. C'est clair ? »

Mendez ne répondit pas. Frank Braden attendit un instant et fit mine de tourner les talons.

« Hé ! » cria Russell. Braden s'arrêta alors qu'il avait amorcé son demi-tour, si bien qu'il fut obligé de regarder par-dessus son épaule.

« J'ai une question », dit Russell.

Braden plissait les yeux pour essayer de distinguer la silhouette de Russell derrière la fenêtre.

« Vas-y, demande.

— Comment est-ce que tu vas redescendre cette colline ? »

Braden avait très bien compris ce qu'il voulait dire. Il resta là un moment

puis se tourna à nouveau pour faire face à la cabane et nous montrer qu'il n'avait pas peur.

« Écoute, je suis venu ici vous expliquer la situation pour que ce soit plus facile pour vous.

— On ne t'a rien demandé, dit Russell, c'est toi qui as décidé de venir ici. Tu viens et tu nous dis qu'on ne peut pas partir avec l'argent, c'est ça ?

— Tu m'as entendu. »

Braden était plus tendu, ça se voyait.

« On te donne l'argent ou tu nous tues.

— J'ai seulement dit que vous ne repartiriez pas.

— Mais c'est la même chose, hein ?... Peut-être que si on laisse tomber l'argent tu nous tueras quand même.

— Il vaut mieux que tu en parles à tes amis.

— Je crois, dit Russell qui ne lâchait pas le morceau, que tu préfères laisser derrière toi des morts qui ne parleront pas.

— Si c'était le cas, on vous aurait déjà tués quand on a arrêté la diligence.

— C'est ce que tu as essayé de faire en emportant l'eau, seulement elle nous est revenue.

— Tu peux penser ce que tu veux », dit Braden qui avait décidé d'en finir.

Russell hocha la tête, très lentement, deux ou trois fois de suite.

« J'ai déjà réfléchi », dit-il sur ce ton si calme et si posé qu'on ne pouvait jamais savoir ce qu'il voulait dire exactement jusqu'à ce qu'il relève le canon de la Spencer. Là, on comprenait tout de suite.

« Attends un peu, mon vieux, dit Braden, je repars par le chemin que j'ai pris pour monter. » Mais il y allait à reculons les yeux rivés sur la fenêtre.

Russell tenait la Spencer contre son épaule tout en relevant légèrement la tête pour regarder Braden.

« Tu as entendu ce que je t'ai dit ! hurla Braden. Tu attends ! Tu ne fais rien ! »

C'était comme si Russell le tenait au bout d'une corde et lui donnait un peu de mou avant de tirer plus fort. Ça allait venir d'un moment à l'autre. On le sentait tous, et Braden qui battait en retraite le sentait aussi. C'est ce qui l'a fait paniquer. Malgré tout son courage, Braden venait de se rendre compte qu'il n'y avait plus qu'une seule chose à faire et il se mit à courir, si vite qu'il se cassa la figure au bout de quatre ou cinq enjambées, juste au moment où Russell appuyait sur la détente de sa Spencer. C'est peut-être cette chute qui lui sauva la vie, parce que Russell tira son deuxième coup avec moins d'application, essayant d'atteindre Braden alors qu'il était encore au sol. Mais ce coup ne parvint qu'à envoyer un nuage de sable à la figure de Braden qui se remettait sur pied d'un bond, et reprenait sa course tandis que Russell visait, sans se presser. Quand il tira à nouveau, Braden tomba au sol et s'éloigna en roulant sur lui-même. C'est alors qu'ils ripostèrent. Early et le Mexicain se réveillaient enfin et couvraient Braden. Lui, était toujours en train de ramper. Il se releva encore une fois et battit en retraite en clopinant sur une

jambe. Et puis, *bang* ! On entendit une nouvelle détonation de la Spencer et Braden s'écroula. Il était à quatre pattes, mais il arrivait encore à progresser. Il rampait, courait, s'accrochait au sol, le drapeau blanc au bout de la Winchester était par terre derrière lui. Russell tira à nouveau, sans attendre cette fois, car Braden approchait du broyeur. Et Russell n'avait plus qu'une balle. Braden avait réussi, alors qu'on entendait encore dans le canyon l'écho du dernier coup de feu tiré par Russell. Braden avait atteint le coin du bâtiment à une trentaine de mètres de nous.

C'est le Mexicain qui alla le tirer de là. Il contourna le broyeur et ramena Braden par le chemin qu'il avait emprunté, en s'abritant derrière le broyeur pour éviter qu'on leur tire dessus.

Early sortit de l'ombre de la véranda pour aider le Mexicain à mettre Braden en sécurité à l'intérieur. Early regardait derrière lui comme s'il craignait que Russell se remette à tirer, Braden avançait en traînant la jambe et en s'appuyant sur ses deux compagnons. Il avait été bien abîmé par le tir de Russell.

Je me dis à ce moment-là : « Monsieur Braden, permettez-moi de vous présenter John Russell. »

Mais est-ce que notre situation valait mieux que la leur ?

Peut-être. Ça dépendrait de Braden. S'il était gravement blessé, ils allaient devoir l'emmener chez un médecin ou au moins lui trouver un lit. On attendit pendant un moment avec un certain espoir. Mais cet espoir se faisait de plus en plus maigre, alors que le temps passait et que personne ne quittait le bâtiment dans lequel il s'était réfugié.

Quand il n'y eut plus aucun doute qu'ils resteraient là, Henry Mendez s'en prit à nouveau à Russell. Pourquoi est-ce que t'as fait ça ? Pourquoi est-ce que t'as pas laissé faire ? Il répétait ça sans cesse. Mendez était sûr que ce serait pire pour nous maintenant. Et que c'était de la faute de Russell.

« Rien n'a changé », dit Russell. En d'autres termes, ils pouvaient être furieux, blessés, affamés ou ivres morts, ils essaieraient de toute manière de nous tuer. Et, si on y réfléchissait un peu, on se rendait bien compte que c'était vrai.

Pendant que Russell et Mendez discutaient, je proposai de repartir par le chemin qui nous avait amenés ici.

Mendez répondit qu'ils nous tireraient dessus quand on escaladerait la paroi.

« Pas s'il fait nuit », dit Russell. On voyait qu'il essayait de trouver un moyen de s'en sortir.

Vous remarquerez que personne n'avait suggéré que Russell leur rende l'argent en échange de Mme Favor : faire ce que Braden demandait et voir pour de bon ce qui se passerait au lieu d'essayer de deviner la suite chaque fois. Peut-être qu'on savait qu'il était inutile de mentionner cette possibilité à Russell. Ou peut-être que personne ne songeait à Mme Favor à ce moment-là.

Tout changea quand le Mexicain la fit sortir. Il avait dû s'écouler une

heure depuis le moment où Braden avait été blessé. (C'est difficile de retrouver la notion du temps après coup.) Tout avait été tellement calme. Puis le Mexicain s'était montré à découvert, Mme Favor était devant lui. Elle avait les mains liées et le Mexicain la tenait par une corde nouée autour du cou comme une laisse pour chien.

Il la traîna jusqu'en bas des rails qui descendaient du broyeur et l'obligea à s'asseoir. Puis il s'agenouilla pour attacher la corde autour d'un rail, tout en s'assurant que Mme Favor restait devant lui pendant qu'il effectuait toute cette manœuvre. Il sortit le Colt qu'il portait sur sa gauche et, en se protégeant le flanc avec le coude droit, il courut vers une petite baraque qui se trouvait à quelques mètres de là.

Et là, il nous étonna. Au lieu de retourner sur ses pas, en ligne droite derrière la baraque pour se protéger, il traversa en courant une étendue assez longue, complètement à découvert jusqu'à ce qu'il atteigne le broyeur.

Imaginez-le un peu à une trentaine de mètres, légèrement sur la gauche. Mme Favor était droit devant nous, elle avait l'air toute petite, assise là à regarder vers notre cabane à une soixantaine de mètres.

Pendant que le Mexicain courait se mettre à l'abri, Early sortit, armé d'un fusil, et il se dirigea vers le défilé qui débouchait sur la mine côté sud. Early était en train de nous contourner pour nous empêcher de battre en retraite par le chemin qu'on avait pris pour venir.

C'est ce que dit Russell. Il était toujours à la fenêtre, à observer le coin du broyeur où se trouvait le Mexicain. Puis la jeune McLaren lui demanda où allait Early. Russell lui répondit « derrière nous », mais sans quitter des yeux le broyeur. Le Mexicain ne s'était toujours pas montré.

À ce stade, le docteur Favor, qui était posté à l'autre fenêtre, regardait sa femme. C'était bizarre, personne ne vint le rejoindre, comme si tout le monde voulait le laisser seul avec elle en quelque sorte. Mais il n'y resta pas longtemps, il tourna les talons, alluma un cigare et alla s'asseoir. J'imagine qu'il avait besoin de réfléchir.

Finalement, Mendez, la jeune McLaren et moi-même, on se rapprocha de la fenêtre. Et on n'en bougea plus. On regardait Mme Favor, évidemment.

Je me rappelais alors les paroles de Braden : « Vous pourrez la voir pendant que vous discuterez entre vous. » Il savait ce qu'il faisait.

Elle était assise entre les rails et, la plupart du temps, regardait dans notre direction. On se rendit vite compte qu'elle ne pouvait pas se tenir droite, la corde était trop courte. Elle pouvait se pencher en avant pour se recroqueviller, mais c'était tout. Elle essaya bien de défaire le nœud, mais, de toute évidence, le Mexicain avait serré trop fort.

Elle restait donc là, tandis que le soleil était de plus en plus haut dans le ciel. Parfois elle balayait d'un geste de la main les cheveux qui lui tombaient sur le visage ou elle ramassait des bouts de paille ou des grains de poussière

qui s'étaient déposés sur sa jupe. Quand elle regardait vers nous – mon Dieu ! – on devinait bien ce qu'elle pensait ! Mais une chose était sûre, elle restait calme, elle ne pleurait même pas. C'est seulement un peu plus tard, qu'on s'est rendu compte qu'ils ne lui avaient pas donné d'eau.

Après que le Mexicain eut essayé de provoquer Russell.

Il se mit à hurler depuis le broyeur, en ne se montrant qu'une fraction de seconde.

« Hé ! *Hombre* ! Elle te plaît cette femme ?... Tu la veux ? On te la donne. » Et toutes sortes de choses dans le genre.

John Russell ne répondait pas. Il se contentait de coller sa joue contre la crosse de la Spencer et de mettre le coin du broyeur dans sa ligne de mire.

Le Mexicain attendit un peu. Puis il cria à nouveau : « Si c'est ça que tu veux, *hombre*, tu ferais bien de te dépêcher, sinon, elle risque de fondre au soleil. »

Il devait être dix heures ce matin-là, ou peut-être même moins.

Le Mexicain cria : « Alors quoi, tu ne vas pas descendre lui apporter de l'eau ? Elle n'a pas bu depuis, hier matin. »

On apercevait son visage qui dépassait juste un peu et *bang* ! La Spencer se fit entendre et on vit le bois voler en éclats à l'endroit où se trouvait le visage du Mexicain.

Après ça tout redevint silencieux, on se demandait même si Russell ne l'avait pas atteint. Au bout d'un moment, la jeune McLaren dit : « Elle n'a pas bu. Puis s'adressant à Russell elle a ajouté : Vous avez entendu ce qu'il a dit ? Elle n'a pas bu depuis hier ? »

Russell observait toujours le coin où le Mexicain s'était caché et la jeune McLaren ne le quittait pas des yeux : « C'est pour ça que vous voulez le tuer ? Pour qu'il la ferme ? Pour ne pas savoir ce qui arrive à cette femme ? »

Je lui pris le bras pour la calmer, mais elle se libéra d'un geste brusque. « Ça ne sert à rien de se battre entre nous, dis-je.

— Ah, parce qu'on est tous du même bord ? fit-elle. C'est ça que vous pensez ?

— On est dans le même bateau en tout cas. »

Elle regardait à nouveau Russell.

« Il est là à garder douze mille dollars qui ne lui appartiennent pas pendant que cette femme est attachée en plein soleil comme un animal. »

Elle me lança un regard, l'air de dire qu'il fallait faire quelque chose.

« Et qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse ? »

La jeune McLaren ne répondit pas à ma question. Le Mexicain se mit à nouveau à crier et on sut alors qu'il était encore en vie.

« Hé ! *Hombre* ! J'ai des échardes dans les yeux à cause de toi. Viens m'aider à les enlever. »

Je vous jure que c'est ce qu'il a dit, comme s'il trouvait ça drôle de se faire tirer dessus.

Il a continué comme ça un moment, à gueuler des insanités à Russell, pour

qu'il se montre. De temps à autre Early se manifestait lui aussi. Il jetait des pierres sur le toit depuis sa position. Early qui était encore plein de whisky et qui avait envie de s'amuser, ou peut-être qu'il voulait nous signaler qu'il était là haut et qu'il valait mieux ne pas tenter quoi que ce soit.

La jeune McLaren garda le silence pendant un moment. Elle avait dû se calmer. La semelle d'une de ses chaussures commençait à se détacher et elle passait son temps à jouer avec ça, à tirer dessus nerveusement, même quand elle ne regardait pas Mme Favor qui était maintenant penchée en avant, tête baissée. La jeune McLaren ne trouvait pas le courage de la regarder longtemps, et elle ne pouvait pas passer sa vie à tripoter sa chaussure.

Elle se tourna vers Russell, et finalement elle se dirigea vers l'endroit où il se trouvait et s'agenouilla à côté de lui. Il était accroupi, fumait une cigarette, et la Spencer était posée sur les sacs de minerai devant la fenêtre.

« Il faut leur donner cet argent, dit-elle à voix basse, je crois que vous le savez, d'ailleurs. »

Il la regarda. Ce n'était pas un simple coup d'œil en vitesse. Il prit son temps, pour scruter son visage bruni par le soleil.

« Comme quand vous vous êtes sentie obligée de donner de l'eau à celui-là ? » fit Russell en désignant le docteur Favor.

— C'est fini maintenant, cette histoire, dit-elle en se hérissant légèrement.

— Vous pensez qu'il l'aurait fait pour vous ?

— Quelqu'un l'aurait fait pour moi.

— Comment est-ce que vous pouvez en être sûre ?

— C'est comme ça. Les gens s'entraident.

— Les gens s'entre-tuent aussi.

— C'est ce que j'ai vu.

— Ben vous n'avez pas fini de le voir.

— Si vous voulez dire que nous sommes ici dans cette situation par ma faute, allez-y. Si ça peut vous aider à vous sentir mieux. De toute manière ça ne changera rien. »

Russell secoua la tête.

« Ce que je veux savoir, c'est pourquoi vous l'avez aidé.

— Parce qu'il avait besoin d'aide ! Je ne me suis pas demandé s'il le méritait ! »

Puis elle se calma et en baissant le ton ajouta : « Comme cette femme. Elle a envie de vivre. Et ce n'est pas à nous de décider si elle le mérite.

— Alors on l'aide et puis c'est tout, hein ?

— On a le choix ? »

Russell hocha la tête.

« On ne l'aide pas.

— Et on la laisse mourir. »

La jeune McLaren le regardait droit dans les yeux.

« Ça, ça dépendra de Braden, dit Russell. Nous on a d'autres choses à prendre en considération. Si on ne lui donne pas l'argent, il sera obligé de

venir le chercher. »

À ce moment-là, j'ai cru que la jeune McLaren allait exploser.

« Vous êtes prêt à sacrifier une vie humaine pour cet argent ? C'est ça que vous êtes en train de me dire ? »

Russell se roula une cigarette, il regardait par la fenêtre vers le broyeur, puis il se tourna à nouveau vers la jeune McLaren.

« Allez demander à cette femme ce qu'elle pense de la vie humaine. Demandez-lui ce que vaut une vie humaine à San Carlos quand ils sont à court de viande.

— Mais ce n'est pas de sa faute à elle.

— Elle disait que ces sales Indiens mangent du chien. Vous vous souvenez ? Et qu'elle préférerait mourir de faim plutôt que de manger du chien. »

Tout le monde le regardait. Il alluma sa cigarette et recracha la fumée. « Allez lui demander maintenant si elle mangerait du chien.

— Alors, c'est pour ça ! s'est exclamée la jeune McLaren comme si elle comprenait tout d'un coup. Elle a insulté ces pauvres Indiens affamés et, pour ça, vous allez la laisser crever ! »

Russell secoua la tête.

« On parlait de vie humaine.

— Même s'il n'y avait pas d'argent, rien à gagner, vous la laisseriez mourir ! »

On voyait maintenant toute la colère qu'elle avait en elle, et elle ne faisait rien pour s'en cacher.

« Parce qu'elle pense que les Indiens sont sales et qu'ils ne valent pas mieux que des animaux vous allez rester assis ici et la laisser mourir. »

Russell l'observait en tenant sa cigarette tout près de sa bouche.

« Si ça vous met en colère, pourquoi en parler ?

— Je veux en parler, rétorqua-t-elle. J'aimerais bien que vous me demandiez ce que vaut une vie humaine à mon avis... la vie d'un de ces sales Apaches. Allez, demandez-moi. Pour que je vous parle de ceux qui m'ont arrachée à ma maison et m'ont retenue prisonnière pendant plus d'un mois. Demandez-moi quelles choses dégoûtantes ils m'ont fait subir. Ce que faisaient les femmes quand les hommes n'étaient pas là, et ce que faisaient les hommes quand ils ne fuyaient pas, quand ils se cachaient quelque part et qu'ils avaient du temps à perdre. Vous n'oseriez jamais me le demander. »

Elle se mit à genoux, elle était tendue, comme si elle allait se jeter sur lui au moindre mouvement, mais en fait c'était à cause de ce qu'elle lui avait dit.

Elle s'était maintenant soulagée de ce qu'elle avait sur le cœur. Elle s'assit à nouveau, tourna la tête et regarda la semelle de sa chaussure qu'elle se remit à triturer. Elle devait réfléchir.

Après, elle dit : « Ça fait presque deux mois que je n'ai plus vu ma famille... ou mon petit frère. On était seuls tous les deux à la maison. Il s'est enfui et je ne sais pas ce qui lui est arrivé. Je ne sais même pas s'ils l'ont

capturé. »

Elle releva la tête vers Russell. Toute la douceur dont elle venait de faire preuve l'avait quittée tout d'un coup. Comme si ça recommençait. « Qu'est-ce qu'ils pensent de la vie d'un être humain de huit ans ? dit-elle. Est-ce qu'ils tuent les petits garçons qui ne peuvent pas se défendre ? »

Russell ne la quittait pas des yeux. Il tenait toujours sa cigarette à quelques centimètres de ses lèvres. « Seulement s'ils n'en veulent pas », dit-il en la regardant toujours droit dans les yeux.

Et cette dernière remarque de Russell a mis fin aux débats. Pour une fille de dix-sept ans toute maigre, elle était plus forte que bien des hommes, vous l'aurez compris. Mais, parfois, elle était bien obligée de céder.

J'ai cru qu'elle allait encore s'en prendre à Russell, mais elle ne trouvait pas ses mots. Ses yeux s'emplirent de larmes. Elle faisait des efforts énormes pour que son menton ne se mette pas à trembler ou qu'on ne l'entende pas pleurer. Mais elle regardait toujours Russell droit dans les yeux, malgré ses larmes, comme si elle le mettait au défi d'ajouter quelque chose.

C'est alors que le Mexicain a remis ça, et c'est venu presque comme un soulagement. Il a gueulé : « Hé ! hé ! tu m'entends. »

Russell s'est retourné et a regardé le long du canon de la carabine. Le Mexicain ne se montrait plus et sa voix paraissait plus distante. Mais on savait qu'il était toujours au même endroit.

« Descends un peu ici, hurla le Mexicain. J'ai quelque chose pour toi. »

Russell aussi aurait quelque chose pour lui s'il montrait ne serait-ce que le bout de son nez.

« Hé ! écoute, cria à nouveau le Mexicain. Et si on sortait tous les deux de notre cachette ? Pour se parler ! »

Il attendit quelques instants.

« Tu viens avec ton flingue et moi avec le mien. Hein ? »

Et le canyon renvoyait l'écho de chacun de ses mots.

« Hé ! *hombre*, je ne sais pas comment tu t'appelles. Tu m'entends ? »

Après ça, il a dit un tas de choses que je ferais mieux de ne pas retranscrire ici, des mots épouvantables, c'était plutôt gênant à entendre, compte tenu de la présence de la jeune McLaren. Il essayait d'inciter Russell à sortir en l'insultant, pour l'effet que ça faisait il aurait aussi bien pu insulter un tronc d'arbre. Russell restait là à attendre que le Mexicain se montre. Ce qui n'arriva pas.

Je restais préoccupé par ce qu'avait dit Russell un peu plus tôt à la jeune McLaren, alors je décidai de lui poser la question. C'était quand il avait expliqué que, s'ils voulaient l'argent, ils seraient obligés de venir le chercher. Pourquoi est-ce qu'ils ne pourraient pas se contenter d'attendre qu'on perde patience. On n'aurait bientôt plus d'eau, il n'en restait déjà plus que deux litres et, après ça, qu'est-ce qu'on ferait ?

Russell avait dit que eux aussi seraient bientôt à court d'eau. Mais je lui avais répondu qu'ils pouvaient toujours aller se réapprovisionner.

Et aller jusque chez Delgado ? avait demandé Russell. Qui se dévouerait pour y aller ? Celui qui monte la garde derrière nous ? Le Mexicain ? Et dans ce cas qui s'assurerait qu'on ne se sauverait pas par-derrière ? Non, avait dit Russell, ils seraient obligés de venir ici à un moment ou à un autre. Et ils le savaient.

Je lui répondis que c'était peut-être vrai, mais qu'entre-temps Mme Favor avait tout le loisir de mourir.

Vers deux heures de l'après-midi, Mme Favor se mit à pousser des cris.

La chaleur devenait insoutenable. Pas un souffle d'air, pas le moindre nuage. Le soleil était étincelant et personne n'osait même lever la tête pour estimer sa position. Elle ne portait pas de chapeau, il n'y avait pas d'ombre pour qu'elle puisse s'abriter.

Comme je l'ai déjà dit, il y avait une petite cabane près de l'endroit où elle était attachée, mais la corde était tellement courte qu'elle pouvait à peine se lever et encore moins se réfugier dans la cabane. Elle avait renoncé à essayer de défaire le nœud de la corde.

Elle avait passé une éternité recroquevillée, le visage entre les genoux. Mais maintenant elle levait la tête et regardait dans notre direction, comme quand le Mexicain était venu l'attacher et, de temps à autre, elle poussait un cri ; au début, elle se contentait d'appeler son nom. On l'entendait alors qui disait : « Alex ! » mais d'une voix faible, pas comme un vrai cri.

« Alex ! Aide-moi ! » C'était presque comme si elle était trop loin et que seul nous parvenait l'écho de ses paroles. Elle n'avait pas bu depuis la veille, et c'était déjà quelque chose qu'elle puisse se faire entendre comme ça.

Le docteur Favor se leva quand il l'entendit pour la première fois et alla regarder. Je n'ai aucune idée de ce qu'il pouvait penser. Je ne sais même pas s'il éprouvait de la peine, son visage restait impassible. Il observait le spectacle. Rien de plus. Il ne répondait pas à ses appels. Il ne lui adressa pas un mot.

Il y a des gens qui arrivent très bien à cacher leurs sentiments, alors je ne devrais pas porter de jugement sur le docteur Favor. Je me souviens que j'avais essayé de les imaginer tous les deux ensemble, seuls, je me demandais de quoi ils pouvaient bien parler, s'ils s'étaient jamais vraiment entendus. (J'ai toujours pensé qu'elle n'était jamais qu'une bonne femme pour lui, si vous voyez ce que je veux dire, une femme qu'il traînait derrière lui.) J'essayais de l'imaginer l'appelant Alex dans l'intimité. Mais, d'une certaine manière, ça sonnait faux. On n'imaginait pas qu'un homme comme ça puisse avoir un prénom. Surtout un prénom comme Alex ou Alexander.

Et pourtant, c'était ça qu'on entendait, s'élevant du fond de ce grand canyon : « Alex... » Lui, il ne bougeait pas, il la regardait, là en bas, il se contentait de se caresser la barbe, de la frotter doucement contre son menton avec ses doigts.

Elle se leva alors, autant qu'elle le pouvait, et se mit à crier son nom avec plus de force encore. « Alex ! » Cette fois on l'entendit clairement, distinctement, et l'écho qui répétait ce nom vous donnait la chair de poule.

Et, là encore, je peux vous dire que cette voix, je l'entendrai tous les jours de ma vie.

« Alex, je t'en supplie... aide-moi ! » Là-dehors, ces mots... et rien d'autre. Ces mots qui se diluaient jusqu'à disparaître dans l'écho qui les emportait.

Ça faisait bizarre d'être dans une pièce, entouré de quatre personnes, et de ne pas entendre un seul bruit. Tout le monde restait parfaitement immobile, en attendant que Mme Favor se remette à crier. Une minute ou deux s'écoulèrent, peut-être un peu plus, le temps passait avec une extrême lenteur. Le silence était tel que lorsqu'on entendit ce bruit – une allumette qu'on gratte et qui s'enflamme – tout le monde tourna la tête pour observer John Russell.

Il alluma sa cigarette, secoua l'allumette et la jeta par la fenêtre, par-dessus son épaule.

La jeune McLaren qui était encore tout près de la fenêtre regardait fixement Russell. Vous vous imaginez bien que le calme dont il faisait preuve la rendait folle. N'importe qui d'autre aurait pu allumer une cigarette à ce moment-là, ça ne l'aurait pas dérangée. Pas Russell. En allumant cette cigarette, il l'avait à nouveau provoquée. Rien qu'en la regardant j'ai vu qu'elle allait exploser, alors j'ai essayé de détourner l'attention de tout le monde. « J'étais en train de me dire, (alors qu'évidemment je ne me disais rien de tel) quand il fera nuit, pourquoi est-ce que l'un d'entre nous ne pourrait pas aller la libérer ? Peut-être même qu'on pourrait y arriver sans se faire repérer.

— Mais s'ils nous entendent ? dit Mendez.

— D'ici à cette nuit, elle sera morte, dit la jeune McLaren.

— On ne peut pas en être certain.

— Vous voulez attendre pour voir ?

— Je pensais encore à autre chose, dis-je. Si Braden voit que ça marche pas ? Peut-être qu'il aura pitié d'elle ou quelque chose comme ça et qu'il dira au Mexicain de la ramener à l'intérieur.

— Vous en imaginez des jolies choses, vous, dit la jeune McLaren.

— Ça pourrait arriver.

— Oui, le jour où il deviendra un être humain, dit-elle en regardant Russell qui fumait sa cigarette. Ou lui, là. C'est la seule chose qui pourrait la sauver. »

Russell était en train de la regarder, mais juste à ce moment-là, le Mexicain se mit de nouveau à gueuler, et Russell tourna la tête vers le canon de la Spencer.

« Hé ! *hombre* ! » cria le Mexicain, puis il ajouta une ribambelle de mots en espagnol qui devaient être tout aussi obscènes que ceux qu'il avait prononcés en anglais. « Viens un peu me voir. »

Russell garda les yeux fixés sur le canon de la Spencer pendant encore une bonne minute. Puis il se tourna à nouveau vers nous, tira sur sa cigarette et jeta le mégot par la fenêtre. Il laissa retomber sa main sur les sacs de selle à côté de lui. Il les souleva en les soupesant, les laissa se balancer un moment et les jeta au milieu de la pièce.

« Vous voulez aller la sauver ? » dit Russell. Il lança un regard à Mendez, puis à moi, puis au docteur Favor qui était assis par terre, adossé au mur, pas très loin de moi.

« Quelqu'un veut descendre là-bas pour la sauver ? »

Personne ne lui répondait.

« Si quelqu'un veut y aller, ne vous gênez pas. Mais laissez-moi d'abord vous dire une chose. Ceux qui décideront de descendre ne remonteront pas. Vous leur laisserez le sac, vous essayerez de détacher cette femme et ils vous tueront tous. »

La jeune McLaren l'observait, légèrement penchée en avant.

« C'est pour que personne ne prenne l'argent, pour que personne n'essaye que vous dites ça.

— Je dis ça parce que c'est vrai. Ils vous tueront. » Et avant de laisser à la jeune McLaren le temps de répondre quoi que ce soit, il se tourna vers le docteur Favor.

« Vous êtes marié à cette femme, dit-il. Vous voulez aller la délivrer ? »

Le docteur Favor baissait légèrement la tête. Il regardait Russell mais il ne disait rien.

Russell prit son temps pour que ce soit très gênant, pour que personne n'ose se tourner vers le docteur Favor. Puis il s'adressa à nouveau à nous.

« M. Mendez, vous voulez aller la sauver ?... Ou M. Carl Allen, je crois que c'est comme ça que vous vous appelez, hein ? Vous voulez descendre en bas de cette pente ? Pour lui, il n'en est pas question. C'est sa femme, et, pourtant, il ne va pas y aller. Sa propre femme et il s'en fout. Mais peut-être que quelqu'un ici ne se montrera pas aussi indifférent. Hein ? C'est ça que j'aimerais savoir. »

Il regarda alors la jeune McLaren droit dans les yeux. Et il ajouta : « Je ne crois pas connaître votre nom. C'est marrant on a passé un long moment ensemble. Mais je ne connais pas votre nom.

— Kathleen McLaren. »

Il avait dû la surprendre parce qu'elle avait répondu automatiquement, sans rien trouver d'autre à dire.

« Très bien, Kathleen McLaren, fit Russell, ça vous dirait de descendre là-bas, de détacher cette femme et de vous faire tuer en essayant de remonter. Dans le dos. Ou même de face, si c'est celui qui est derrière le broyeur qui s'en charge. De toute manière le résultat sera le même. »

Elle le regardait toujours, sans dire un mot.

« Tenez, c'est là, dit-il en lui désignant les sacs de selle. Prenez-les puisque vous vous inquiétez plus que lui pour sa femme. Si vous pensez que

je mens, ou que je ne peux pas en être certain, allez vérifier par vous-même. »

Alors, Russell fit quelque chose d'étrange : il prit ses mocassins d'Apache et les jeta vers la jeune McLaren.

« Vous devriez mettre ces chaussures-là, dit-il. Pour courir plus vite quand ils se mettront à vous tirer dessus. »

Il déroula sa couverture, sortit ses bottes et les enfila. La jeune McLaren continuait à l'observer. Mais elle ne disait rien du tout. Et quand il leva à nouveau les yeux vers elle, elle soutint son regard pendant quelques secondes à peine avant de tourner la tête.

C'était une chose de savoir qu'une femme risquait la mort si on ne la secourait pas. C'en était une autre que d'accepter de mourir pour lui porter secours.

Je repensais sans cesse à ce que Russell m'avait dit : « Tu veux descendre, en bas de cette pente ? »

Non, et je suis prêt à l'admettre ici et maintenant, je ne voulais pas y aller. J'étais convaincu que Braden abattrait quiconque descendrait là-bas avec l'argent. Et je crois qu'à ce moment-là tous les autres en étaient convaincus. Oui, même la jeune McLaren.

J'en concluais que la meilleure chose à faire était d'attendre et de voir ce qui allait se passer. Ça peut paraître terrible à entendre quand on sait que la vie d'une femme était en jeu, mais je peux vous dire une chose, on songe plus facilement à sa vie qu'à celle des autres, qu'on soit courageux ou pas.

Je reconnais aussi que, le docteur Favor étant là, c'était plus facile d'avoir la conscience tranquille. S'il y en avait un qui devait se sentir obligé d'y aller, c'était bien lui. Et une chose était certaine, il n'était pas prêt d'y aller.

On attendit encore. Le Mexicain qui était patient et avait autant de temps que nous devant lui s'adressait de temps à autre à Russell en criant. Chaque fois qu'il l'insultait, ou essayait de l'attirer à découvert, Russell appuyait sa joue un peu plus longtemps contre la crosse de la Spencer. On voyait qu'il avait vraiment envie de le tuer, ce Mexicain. Au bout d'un long moment, le Mexicain renonça à crier. Russell se retourna, s'appuya au mur et se roula une cigarette. Je remarquai qu'après il jeta le paquet de tabac un peu plus loin. C'était sa dernière cigarette. Mais il ne l'alluma pas immédiatement.

Le temps passait, personne ne disait rien. Russell réfléchissait, il essayait d'élaborer un plan et d'imaginer comment ça se déroulerait. J'en étais sûr.

Vers quatre heures, Mme Favor se remit à appeler son mari en hurlant. Sa voix nous parvenait moins clairement qu'avant et c'était horrible à entendre. Elle appelait son nom, puis disait quelques mots qu'on ne distinguait pas, mais on devinait qu'elle l'implorait de venir la délivrer.

Assis dans la cabane, on entendait faiblement cette voix qui remontait du canyon. « Alex... » Puis le reste de ses paroles qui n'étaient plus qu'un long gémissement.

Tout était silencieux quand Russell se leva. Il regarda par la fenêtre, pas trop longtemps, juste une minute ou deux, puis alla ramasser le sac de

provisions, il en sortit ce qui restait de viande, de pain et de café et le ramena près de la fenêtre. Il prit un des sacs de minerai posés sur le rebord et le mit dans le sac de provisions. Personne ne faisait le moindre geste, on était tous à l'observer. C'est à ce moment-là qu'il alluma sa dernière cigarette. Il fumait lentement, en savourant chaque bouffée. On ne le quittait pas des yeux, peut-être même qu'on se méfiait de lui, parce qu'on sentait bien qu'il préparait quelque chose.

« J'ai besoin de quelqu'un », dit Russell en me regardant bien en face. Je ne savais pas ce qu'il voulait dire. Je restais là, sans bouger. « Ici », ajouta-t-il en me désignant la fenêtre d'un hochement de tête.

Je me dirigeai vers l'endroit qu'il m'avait indiqué, sans trop me presser et en le regardant toujours pour lui montrer que je ne comprenais pas ce qu'il voulait. Mais il ne m'expliqua rien. Il s'approcha, on était tous les deux accroupis, la crosse de la Spencer entre nous deux. Russell posa une main sur son arme.

« Tu sais te servir de ça ?

— Je n'en suis pas sûr, lui dis-je en fronçant les sourcils.

— Tu tires sur le chien avec ton pouce. Ça envoie une balle dans la chambre... d'accord ? Là, c'est déjà prêt et peut-être que tu n'auras besoin que d'une seule balle, ajouta-t-il à voix basse. Si tu savais comme j'espère que tu n'en aies besoin que d'une !

— Alors je vais leur tirer dessus ? demandai-je.

— Sur celui qui est près du broyeur, dit Russell en jetant un regard par la fenêtre. Il va passer devant la cabane là-bas en s'approchant, tout près de la femme et il va se poster là en te tournant le dos. À ce moment-là, tu le prends dans ta ligne de mire et tu ne lâches plus.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Il n'y a rien à comprendre, répondit-il avec un léger étonnement dans la voix, même s'il restait surtout calme et patient. S'il touche son revolver, tu le tues.

— Mais... en lui tirant dans le dos ?

— Je lui demanderai de se retourner, dit Russell.

— Écoutez, je ne comprends pas ce qui va se passer, et j'aimerais savoir.

— Tu verras bien », répondit Russell. Il réfléchit une minute et il ajouta : « Et j'aimerais que tu t'occupes d'autre chose encore. L'argent. Assure-toi qu'il arrive bien à San Carlos.

— Écoutez, si vous pouviez m'expliquer... »

Il posa sa main sur mon bras.

« Peut-être que c'est toi qui devras amener l'argent à San Carlos quand toute cette histoire sera finie. C'est pas difficile à comprendre, non ? »

Je le regardai en face.

« Alors vous n'avez jamais eu l'intention de le garder pour vous ? »

Ses yeux se posèrent sur moi, comme s'il était très fatigué, ou comme s'il se disait : « À quoi bon donner des explications maintenant ? »

Il remit son chapeau et rabattit légèrement le bord. Il ramassa le sac de provisions et le jeta sur son épaule gauche. On était tous à l'observer. La jeune McLaren ne bougeait pas.

Tout d'un coup, elle dit : « Vous y allez ? »

Russell haussa les épaules. « On va essayer quelque chose.

— Mais s'ils se doutent que l'argent n'est pas dans ce sac ?

— Il faudra qu'ils viennent vérifier, répondit Russell.

— Oui, c'est possible, fit la jeune McLaren en hochant la tête. C'est possible.

— Ils n'ont pas le choix », dit Russell.

Elle ne le quittait pas des yeux, je suis sûr qu'elle aurait voulu lui demander pourquoi il faisait ça maintenant. Mais Russell regardait Mendez.

« Tu garderas un œil sur ce docteur Favor. Et tu le surveilleras bien, cette fois, hein ? » On avait l'impression que Mendez avait tellement peur qu'il n'osait même pas respirer. Russell se tourna vers Favor, il avait une parole pour chacun de nous.

« Et vous vous êtes donné tout ce mal, hein ? »

Le docteur Favor ne répondit pas, il était sûrement en train de se dire qu'il n'avait jamais vu un imbécile comme ce John Russell.

On avait tous les yeux rivés sur lui. Peut-être qu'on n'était pas encore tout à fait sûr qu'il irait bien là-bas et qu'il fallait le voir pour le croire.

Il était à la porte quand la jeune McLaren prit les mocassins et les lui jeta : « Mettez-les, dit-elle, vous courrez plus vite quand ils se mettront à tirer. »

Vous avez compris ? Elle lui rendait la pareille, avec les mêmes paroles qu'il avait prononcées un peu plus tôt. Et elle parlait calmement en attendant de voir sa réaction.

Et là, on le vit sourire. On savait que c'était un sourire sincère. Et même avec ce chapeau sur la tête, il paraissait jeune, tout à coup, il était redevenu comme n'importe qui.

Russell était à la porte, il avait une main sur la poignée et il regardait la jeune McLaren par-dessus son épaule. Il ne regardait qu'elle.

« Il faudra qu'on se parle un peu plus un de ces jours, dit-il.

— Peut-être », répondit la jeune McLaren.

Elle aussi lui lançait des regards intenses, comme si elle voyait soudain en lui quelque chose qui jusque-là ne lui était encore jamais apparu. « Quand ça se sera calmé », ajouta-t-elle.

J'avais le sentiment qu'elle aurait voulu en dire plus, mais elle ne pouvait pas. Russell hocha la tête, ses yeux bleu clair ne se détachaient pas de ceux de cette jeune fille. « Quand ça se sera calmé », lui répondit-il. Il ouvrit la porte et sortit avec le sac de jute sur l'épaule. Quand j'ai revu le visage de John Russell d'aussi près, il était mort.

Il n'y a pas si longtemps j'ai parlé avec un type de Benson qui me disait qu'on avait composé une nouvelle chanson sur Frank Braden et la femme qu'il avait enlevée par amour et que cette chanson me plairait. Je lui ai

demandé si on chantait une ballade sur John Russell, et il m'a dit : « Qui c'est, John Russell ? »

Les événements qui se sont déroulés cet après-midi-là à la mine de San Pete ont été rapportés de nombreuses fois et de façons différentes. (Et même en chanson, maintenant.) Vous avez peut-être lu certains de ces comptes rendus, ce que je tiens à dire, c'est que la version parue dans *Florence Enterprise* est véridique, jusqu'au nombre de coups qui ont été tirés. Mais même ce témoignage n'en dit pas assez. (Et c'est pour ça que je me suis décidé à écrire cette histoire.) Dans l'article, on parle d'un homme du nom de John Russell. Mais, même après l'avoir lu, vous ne pourriez jamais savoir qui était John Russell. Je ne veux pas critiquer le *Florence Enterprise*. Ils ont écrit leur article en une heure à peine, et ils se contentent de rapporter les faits. Il y a maintenant trois mois que j'ai commencé à écrire ce récit pour vous décrire John Russell tel qu'il était et pour que vous puissiez le comprendre. Pourtant même après trois mois passés à écrire et à réfléchir sur lui, moi-même je ne peux pas dire que je le comprends. Mais j'ai le sentiment de savoir pourquoi il est descendu en bas de la pente.

Je l'observais depuis la fenêtre, tout en restant vigilant au cas où le Mexicain apparaîtrait. Il avait dû voir Russell mais il attendait qu'il soit à mi-chemin pour sortir de sa cachette.

Alors Russell brandit le sac au-dessus de sa tête. Il cria : « Hé ! » comme le Mexicain quand il s'était adressé à lui. « J'ai quelque chose pour toi ! »

Le Mexicain s'avança prudemment sur la pente, sans quitter Russell des yeux un seul instant. Mme Favor avait fini par le voir, elle était recroquevillée sur elle-même, ses cheveux filasse tout défaits, et elle le regardait approcher.

Russell ne regarda pas le Mexicain même s'il devait savoir qu'il traversait le flanc de la colline comme pour lui couper la route. À ce moment-là, je vis apparaître le Mexicain de dos et, comme Russell me l'avait indiqué, je pointai le viseur de la carabine vers lui. J'avais l'impression de commettre un acte terrible.

Au même moment, Early qui était posté au-dessus de nous avait certainement mis Russell en joue.

Je m'attendais à ce que le Mexicain bouge le premier, mais comme il arrivait à proximité de la petite cabane, il ralentit et s'immobilisa, sans détacher son regard de Russell. Il pliait le coude gauche et le tenait contre son flanc à l'endroit où il avait été touché. Sa main gauche pendait le long de sa cuisse. C'était cette main-là que j'observais, en caressant la détente de la Spencer, prêt à tirer si la main se rapprochait du Colt.

Le Mexicain s'arrêta.

Il était presque sur le même axe que Russell qui s'approchait de Mme Favor. Tout juste un peu plus à gauche. Elle n'appelait pas, elle ne disait pas un mot, elle se contentait de le regarder comme si elle n'arrivait pas à en

croire ses yeux.

C'est quand Russell arriva à sa hauteur que Braden se montra. Il sortit de l'ombre de la véranda. Il boitait légèrement, et je crois qu'il essayait de ne pas le montrer, mais il se tenait la cuisse avec la main, doigts écartés.

Le Mexicain n'avait toujours pas bougé. Je le tenais toujours en joue, tout en essayant de surveiller Braden et Russell. Russell était à genoux devant Mme Favor sans prêter attention à Braden qui approchait toujours. Braden lui cria quelques paroles mais Russell ne prit pas la peine de relever la tête. Il se redressa en soutenant Mme Favor et je me rendis compte alors qu'il l'avait détachée. On voyait aussi le sac de toile posé de l'autre côté des rails.

Russell et cette femme avaient à peine fait quelques pas quand Braden appela à nouveau. Cette fois Russell s'arrêta mais il fit signe à Mme Favor de continuer. Elle obtempéra tout en regardant derrière elle Russell qui s'était arrêté pour faire face à Braden. Elle était arrivée à la hauteur du Mexicain, qui ne lui accorda pas la moindre attention. Elle marchait de travers en quelque sorte, elle continuait à grimper, tout en regardant par-dessus son épaule.

Et l'instant d'après je m'aperçus qu'elle était dans la ligne de mire de la carabine. À force d'avancer sans regarder où elle allait, elle s'était déportée sur le côté après avoir dépassé l'endroit où se tenait le Mexicain. Je relevai la tête, je voulais lui crier de se pousser, mais c'était impossible, car le Mexicain m'aurait entendu lui aussi. Je n'avais qu'une chose à faire, prier pour qu'elle se pousse. Dépêchez-vous et poussez-vous de là.

Braden était arrivé devant le sac de toile. Il disait quelque chose à Russell qui était à deux mètres de lui. Russell lui répondait. (Personne ne sait ce qu'ils se sont dit. Braden lui a peut-être demandé d'ouvrir le sac et de lui montrer l'argent. Russell lui aurait dit d'aller vérifier lui-même s'il n'avait pas confiance.)

Mme Favor releva la tête pour regarder dans notre direction. Je me suis levé en agitant les bras, mais à ce moment-là elle avait à nouveau tourné la tête.

Même en me levant et en appuyant le canon de la Spencer contre le côté de la fenêtre, j'avais encore Mme Favor dans ma ligne de mire. Je ne voyais le Mexicain qu'en partie.

Je priais sans cesse pour qu'elle s'ôte de là, pour l'amour du Ciel, poussez-vous, à gauche, à droite, mais vite ! Maintenant, poussez-vous, sur le côté ou regardez par ici, ou asseyez-vous par terre, mais faites quelque chose !

Elle ne bougeait pas. Elle s'était retournée pour observer ce qui se passait en bas, elle restait immobile.

Braden qui se tenait toujours la jambe, attrapa le sac avec le bout de sa botte et le tourna de façon à être face à l'ouverture. Russell l'observait.

Braden mit un genou à terre, il enleva la main de sa cuisse et se mit à défaire le nœud du sac. Russell l'observait toujours et encore.

Braden se redressa tout en restant à genoux. Il dit quelques mots à Russell. Quoi au juste ? Un avertissement ? Il lui disait de ne rien tenter parce que le

Mexicain était juste derrière lui ?

Je vis Braden qui mettait la main dans le sac.

Pousse-toi ! pensai-je. Pousse-toi de là !

Si seulement j'avais encore le temps...

Mais pousse-toi ! J'entendais ces mots qui résonnaient entre les parois de mon crâne. Je me ruai à l'extérieur, je courus sur le côté, cinq, six, sept mètres, pour être sûr de mon angle de tir et de ne pas toucher Mme Favor.

Mais je n'avais même pas relevé le canon pour viser que Braden sortait la main du sac. Il se relevait et essayait de saisir son revolver, c'était déjà trop tard. Russell avait dégainé son arme, il tenait son Colt à bout de bras et tira deux fois... son autre bras se releva violemment au moment où il tirait pour la deuxième fois, il trébucha en avant, comme si on lui avait donné un coup de pied dans le dos. Le Mexicain avait sorti son .44 et avait tiré trois coups dans le temps qu'il avait fallu à Russell pour atteindre Braden à deux reprises. Braden et Russell s'écroulèrent. Russell était à quatre pattes, il se retourna, releva son revolver et tira tandis que le Mexicain essayait de l'atteindre à nouveau ; il tira alors que le Mexicain titubait déjà, tombait à genoux, puis à plat ventre, les bras en croix. On entendit trois coups de feu de plus à ce moment, exactement trois, j'en suis certain parce que je les entends encore chaque fois que je me remémore ce qui s'est passé. Ils venaient du haut de la falaise derrière nous, depuis l'endroit où Early s'était posté. Je me retournai, mis la Spencer en joue mais je ne vis plus trace de lui. (Et pour ce que j'en sais, on n'a plus jamais vu trace de lui nulle part.) En me retournant j'aperçus Russell, allongé entre les rails. Dans le silence qui suivit nous allâmes tous voir au bas de la pente.

Frank Braden avait reçu deux balles dans la poitrine, il y avait aussi sa blessure à la cuisse et une éraflure sur sa botte due à une balle qui ne l'avait pas atteint. Frank Braden était mort.

Le Mexicain avait été touché deux fois à la poitrine et une fois à l'estomac. Et la blessure qu'il avait déjà reçue sur le côté était tellement horrible qu'il aurait fini par y succomber très vite. Il survécut encore une heure environ, mais il ne nous révéla pas son nom, ce qui ne l'empêcha pas de demander comment s'appelait Russell.

John Russell avait été touché trois fois dans le bas du dos, en le retournant on put constater qu'il avait aussi été atteint dans le cou et à la poitrine. Il était mort. Ce fut moi qui me rendis à cheval chez Delgado en forçant ma monture sur l'essentiel du chemin. J'allais sérieusement abîmer ce cheval, même si ce n'était pas mon intention, mais je m'en fichais. Delgado envoya un de ses jeunes employés à Sweetmary pour aller chercher l'adjoint du shérif. Je repartis avec Delgado en charrette jusqu'à la mine de San Pete. Il faisait noir quand nous arrivâmes, peu avant l'aube. On entendait les crickets entre les vieux bâtiments.

La jeune McLaren, Henry Mendez et le docteur Favor étaient assemblés autour d'un feu qu'ils avaient allumé à l'extérieur et qu'ils entretenaient.

Seule Mme Favor avait dormi. Mendez avait creusé deux tombes. J'allai les rejoindre avec Delgado et, quand l'aube commença à poindre, le shérif de Sweetmary, J.R Lyons arriva.

Il alla inspecter les corps, celui de Braden et du Mexicain allongés à côté des tombes et celui de Russell dans la charrette. J.R Lyons nous dit alors de creuser un trou pour lui aussi. Quelle différence ça faisait de toute manière, puisqu'il était mort ? La jeune McLaren lui répondit qu'il pouvait regarder les cadavres tant qu'il voulait mais qu'il ferait mieux de garder ses réflexions pour lui. Qu'on allait emmener Russell à Sweetmary pour l'enterrer dignement, faire dire une messe et tout ça, et que si M. J.R Lyons n'aimait pas cette idée, il n'avait qu'à ne pas venir à l'église.

Mais il répondit qu'il serait là bien sûr. Une fois que l'argent et le docteur Favor seraient entre les mains d'un officier de police assermenté.

(Ce qui fut fait, d'ailleurs. Le docteur Favor fut jugé au tribunal de Florence environ un mois plus tard et condamné à sept ans de prison à Yuma. Mme Favor n'assista pas au procès.)

John Russell fut enterré à Sweetmary. C'était bizarre mais la jeune McLaren, Mendez, et moi on n'avait pas dit grand-chose en attendant l'enterrement. Puis, quand le moment était venu de parler, on s'était rendu compte qu'il n'y avait pas grand-chose à dire.

On peut regarder longtemps une chose sans la voir tant qu'elle n'a pas bougé ou qu'elle n'a pas disparu. C'était comme ça qu'on avait considéré Russell. Maintenant, plus personne ne se demandait pourquoi il avait décidé de descendre en bas de la pente. On se demandait seulement comment on avait pu penser qu'il ne le ferait pas.

Peut-être qu'il en avait un peu rajouté pour nous impressionner quand il avait demandé si l'un d'entre nous voulait aller secourir Mme Favor, en sachant qu'il était le seul à en être capable.

Peut-être qu'il voulait nous induire en erreur à son sujet. Mais comme Russell aurait dit lui-même : ça ne regardait que nous. Les gens pouvaient faire ou penser ce qu'ils voulaient, pendant que lui fumait sa cigarette et songeait calmement à la situation, sans laisser ses sentiments prendre le dessus dans ses décisions. Russell était resté fidèle à lui-même d'un bout à l'autre de cette histoire, contrairement à tous les autres. Il avait fait ce qu'il pensait devoir faire. Même si ça voulait dire qu'il en était mort. Peut-être que ce n'est même pas la peine de le comprendre. Il suffit de l'avoir connu.

« Regarde bien Russell. T'en verras jamais un autre comme lui. » Ce jour-là, chez Delgado, Henry Mendez avait tout dit.

Du même auteur
chez le même éditeur

ZigZag Movie

Maximum Bob

Punch Créole

Pronto

Beyrouth-Miami

Les Chasseurs de primes

Loin des yeux

Le Zoulou de l'Ouest

Viva Cuba Libre !

Dieu reconnaîtra les siens

La Loi à Rondado

L'Évasion de Five Shadows

Hombre

Be Cool !

Duel à Sonora

Valdez arrive !

Quand les femmes sortent pour danser

Retour à Saber River

Tishomingo Blues

La Brava

Killshot

M. Paradise

La Loi de la cité

Bandits

Hitler's Day

L'Homme au bras de fer

Gold Coast

Païement cash

Road Dogs

La Guerre du whisky

Cat Chaser

Connivence avec l'ennemi

Djibouti

Stick

Permis de chasse

Raylan

Les Fantômes de Detroit

Le Kid de l'Oklahoma

Médecine apache

3 heures 10 pour Yuma

Glitz

Cinglés !

Achevé d'imprimer en mai 2014
sur les presses de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
pour le compte des Éditions Payot & Rivages
106, bd Saint-Germain – 75006 Paris
N° d'imprimeur : 1402158
Dépôt légal : mai 2014

Imprimé en France